



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

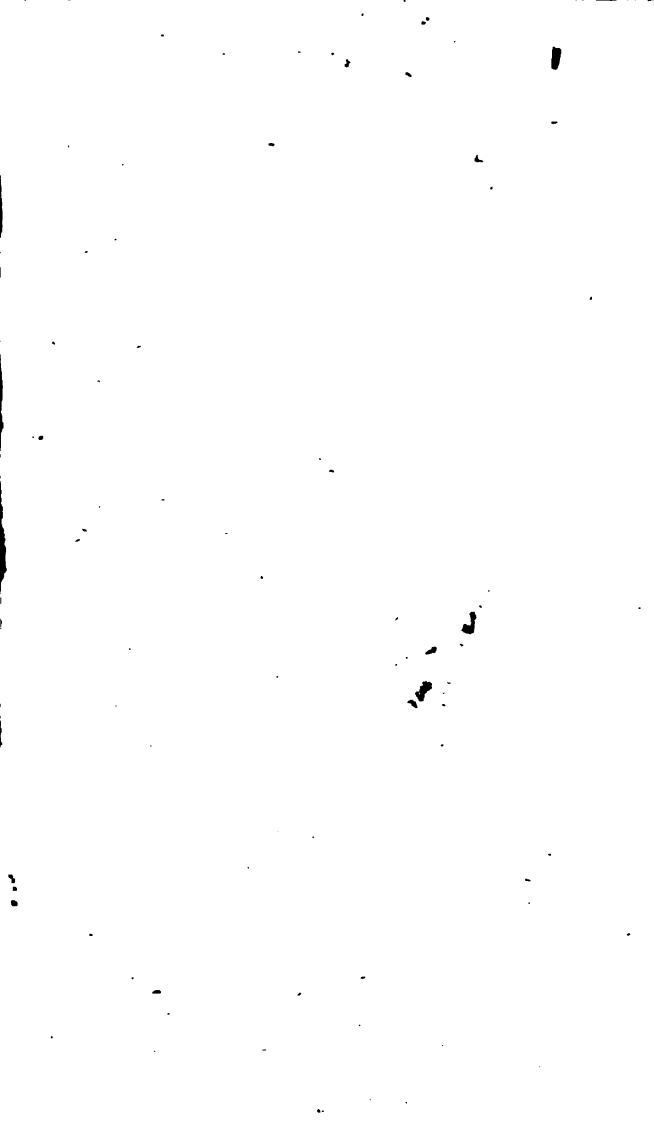
### **About Google Book Search**

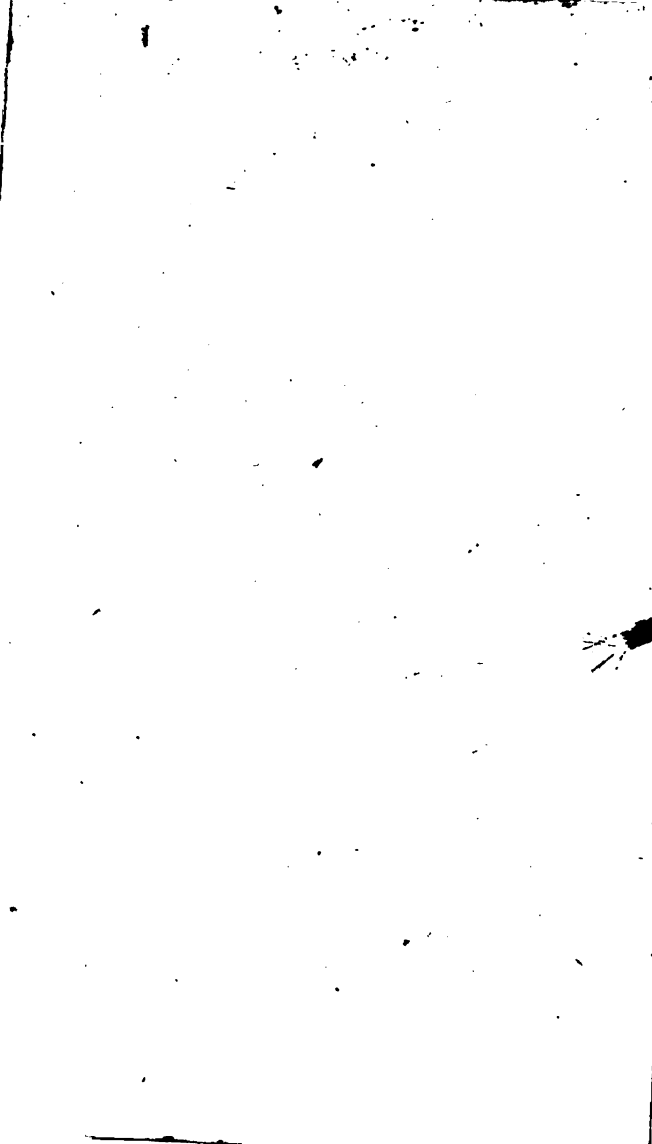
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



628







POESIES  
DIVERSES  
DE MADAME  
DE SAINCTONGE.

TOME SECONDE.

*Dedié à Monsieur le Président DE MIGIEU.*



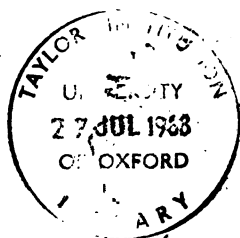
A DIJON,

Chez ANTOINE DE FAY Imprimeur des Etats,  
Place du Palais, à la Bonne-Foi.

---

M. DCC. XIV.

AVEC APROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.







A

SON ALTESSE ROYALE  
MADAME.



UGUSTE ET CHARMANTE  
PRINCESSE,

Qui sortez du Sang de nos  
Rois,

Pour chanter vos vertus, que n'ai-je les  
cent voix

De la Déesse,

Qui parle sans cesse;

Mon zèle a pour vous tant d'ardeur;

Que ma Muse ne peut suffire  
A vous dire  
Tout ce que ressent mon cœur.  
A la tête de mon Ouvrage,  
J'ai placé votre AUGUSTE NOM :  
Déjà l'Envie en a fremi de rage :  
Elle craint que ce Livre ait le même avantage  
Que Circé, que Didon.  
Elle s'agite, elle murmure,  
Et je l'ai vûë accourir ce matin,  
Pour m'obliger à changer de dessein.  
Elle avoit d'un Poëte emprunté la figure ;  
C'étoit un bon déguisement,  
Un Poëte & l'Envie ont peu de difference ;  
On y voit tant de ressemblance,  
Qu'on peut s'y tromper aisément.  
Dans leur juste raport comment la recon-  
noître ?  
Seroit-ce à son air sec, rêvour, pâle, affamé ?  
A son regard jaloux, de colère animé ?

A ses affreuses dents qu'elle me fit paroître,  
Qu'on ne peut voir sans mal de cœur,  
Et dont la rouille & la longueur  
Font voir que peu souvent elle trouve à re-  
paître ?

A ses grands doigts crochus ? à ses ongles si  
courts,

Qu'il est aisé de voir qu'elle ronge toujours ?

A ses discours mordans, critiques ?

Non, non, ces qualitez sont des plus Poëti-  
ques :

Elle me dit d'un air doux, concerté,

Dans votre sort je m'intéresse :

Je sçai que vous voulez prendre la liberté

De dédier un Livre à l'AUGUSTE PRINCESSE,

Dont vôtre cœur est enchanté :

Connoissez-vous son goût & sa délicatesse ?

Finissez, m'écriai-je, un discours qui me  
blesse :

Je connois mieux que vous son esprit, sa  
bonté ;

J'en reçois chaque jour quelque marque  
nouvelle ;

Et dans mes Ouvrages divers,  
Cette GRANDE PRINCESSE, en faveur de  
mon zèle ,

A toujours fait grace à mes Vers.  
Mais pour me conseiller, chez moi qui vous  
apelle ?

Ne vous en avisez plus :  
Tous vos raisonnemens vous seroient super-  
flus ;

Et vous devez compter que mon Ou-  
vrage

Aura de ma PRINCESSE un glorieux suffrage.

L'Envie à grands pas s'en alla ,

Où pour mieux dire, elle vola,

Pour me perdre plutôt de vûe ,

Et pour cesser d'entendre un discours qui la  
tuë.

Avant de rentrer aux Enfers ,

Sans doute que cette Mégère

Voudra jeter son poison sur mes Vers :

Mais quel mal pourroit-il leur faire ?

D'une GRANDE PRINCESSE ils ont le ferme  
appui ;

Des jaloux la cabale entière

Ne sauroit me causer d'ennui.

Va , mon Livre , le tems presse ,

Va remplir tes heureux destins :

Passe dans les belles mains

De mon AUGUSTE PRINCESSE ;

Si tu peux l'entretenir

Tu rendras ta gloire immortelle ,

Et tu la feras souvenir

De mes profonds respects , de l'ardeur de  
mon zèle.

APROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Poësies diverses de Madame de Saintonge*, tome second, & j'ai crû que le Public ne feroit pas moins d'accueil à ce volume qu'il en a fait au premier. A Paris ce 23 Fevrier 1713. Signé, BURETTE.

---

PRIVILEGE DU ROY

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, S A L U T. Notre bien amé le Sieur \* \* \* Nous ayant fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Poësies diverses de Madame de Saintonge*, s'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre &

débitet, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglements de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchements. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles l'onzième jour du mois de

Mars l'an de grace mil sept cents treize , & de nôtre  
Regne le soixante-dixième. Par le Roi en son Con-  
seil. Signé, FOUQUET.

*Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686 , &  
Arrêts de son Conseil , que les Livres dont l'impression  
se permet par chacun des Privilèges , ne seront vendus  
que par un Libraire ou Imprimeur.*

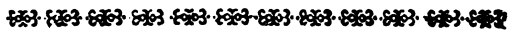
*Réglé sur le Régistre de la Communauté , n° . 3 ,  
des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 589 ,  
n° . 656 , conformément aux Réglemens , & notamment  
à l'Arrêt du 13 Août 1703. Fait à Paris le 24 Mars  
1713. Signé , L. J O S S E Syndic.*

Et ledit Sieur \* \* \* a cédé son droit audit Privi-  
lege à Antoine de Fay Imprimeur à Dijon , pour en  
jouir suivant l'accord fait entr'eux ; laquelle cession  
a été registrée le 5 Septembre 1713 , sur le Registre ,  
n° . 3 , de la Communauté des Libraires & Impri-  
meurs de Paris , page 647 ; conformément & no-  
tamment à l'Arrêt du 13 Août 1703.





DIVERTISSEMENT  
REPRÉSENTÉ A BARCELONE  
POUR LE MARIAGE  
DE LEURS MAJESTÉZ  
CATHOLIQUES,  
En Octobre mil sept cens un.



SCÈNE PREMIÈRE.

L'ESPAGNE, TROUPE *de* GUERRIERS.

L'ESPAGNE.



ENFIN l'Espagne est triomphante,  
Rien ne peut égaler son destin glo-  
rieux ;

Un HÉROS chéri des Dieux

A rempli son attente ;

## POESIES

Il enchante les cœurs aussi-bien que les yeux.

Il est jeune, il est aimable,

Il sort d'un Sang auguste & redoutable :

Ah ! quel plaisir de voir dans ce Prince charmant,

La prudence & la sagesse,

Avec tout l'agrément

De la brillante jeunesse.

### Un GUERRIER.

Ce jeune Mars aura bien-tôt soumis

Nos plus fiers Ennemis :

Il a prit en naissant le chemin de la gloire ;

Il a reçu le jour d'un Prince généreux,

Dont le nom auguste & fameux

Est gravé pour jamais au Temple de Mémoire.

### CHŒUR.

Que nos concerts volent jusques aux Cieux ;

La France avec nous partage

Ce qu'elle a de plus précieux :

Rendons à notre Roi le plus pompeux hommage,

Il sçait l'art de la guerre & l'art de bien regner ;

Le Monarque des Lys prit soin de l'enseigner,

Notre bonheur est son ouvrage.

DIVERSES.  
L'ESPAGNE.

Pour assurer notre repos,  
Une Princesse jeune & belle,  
Du Sang de ce HÉROS,  
Vient s'unir avec lui d'une chaîne éternelle ;  
Que l'Himen & l'Amour forment les plus doux  
nœuds,  
Pour rendre ces Époux heureux.  
Que leur ardeur fidèle  
Sans cesse renouvelle,  
Qu'ils ne forment jamais que les mêmes désirs,  
Et qu'ils goûtent toujours mille nouveaux plaisirs !

UN GUERRIER.

Quelle Divinité s'avance ?  
Quel spectacle pompeux ?  
Vénus vient honorer ces Jeux  
De son aimable présence.





S C E N E I I.

VÉNUS, *les GRACES*, TROUPE *de BERGERS*  
 & *de BERGERES*, TROUPE *de GUERRIERS*.

V É N U S.

Je quitte avec plaisir le céleste séjour,  
 Pour venir dans ces lieux établir mon empire ;

    Tout ce qui respire

    Doit célébrer cet heureux jour :

En faveur d'un HÉROS que l'Univers admire,  
 Je veux unir l'Himen avec le tendre Amour.

    L E C H Œ U R.

    La Déesse de Cithère

    Vient rendre à nos champs leurs pas,

    Les fleurs naissent sous ses pas,

    Le Dieu qui nous éclaire

    Ne parut jamais si beau,

    C'est pour lui plaire

    Qu'il brille d'un éclat nouveau.

V É N U S.

Depuis long-tems la Discorde inhumaine

    Avoit désuni les Mortels ;

    Ils ne respiroient que la haine,

## DIVERSES.

Et l'on ne voyoit plus d'encens sur mes Autels :  
Dans ces heureux climats on ne craint plus la rage ,  
Un HÉROS fait regner la Paix & ses douceurs ;  
C'est à lui que le Ciel réservoit l'avantage  
D'unir les plus grands cœurs.

### LE CHŒUR.

Que l'Espagne à jamais, la Savoie & la France,  
Dans une heureuse intelligence ,  
Au bout de l'Univers portent leurs justes Loix ;  
Que l'Espagne à jamais, la Savoie & la France ,  
A l'Univers donnent des Rois.

### Une BERGERE.

Nous n'aurons plus de craintes ni d'allarmes,  
Le juste Ciel nous a donné  
Un Prince qui ramène un siècle fortuné :  
De nos beaux jours goûtons les charmes ,  
La Gloire, la Grandeur, les Plaisirs & les Jeux  
Regneront désormais dans cet Empire heureux.

### Deux BERGERS.

Jeunes Beautés aimez sans vous contraindre ,  
L'amour n'a que des apas ;  
Dans ces beaux lieux nous ne trouvons à plaindre  
Que les cœurs qui n'aiment pas.

P O E S I E S  
V É N U S & M M E G R A C E

Que la tendresse

Est un doux amusement !

Non, il n'est point de plaisir plus charmant.

Pour l'aimable jeunesse ,

Que la tendresse.

U N B E R G E R.

Sans nous coûter de pleurs ni de soupirs ,

L'Amour nous enchaîne :

Nous ne formons que d'innocens desirs ,

C'est le secret d'aimer sans peine.

U N B E R G E R & M M E B E R G E R E.

Depuis que nos cœurs sont contents ,

Tout s'embellit dans nos champs ;

On voit briller les fleurs & la verdure ,

Le Zéphire a plus de douceur ,

Nos ruisseaux font entendre un plus charmant mur-  
mure ;

Tout semble dans la nature

Partager notre bonheur.

V É N U S.

Votre sort n'a rien qui n'enobante ,

## DIVERSÉS.

4

Vous êtes protégés des Dieux ,  
Vous vivez sous les Loix d'un HÉROS glorieux ;

Il a fait choix d'une REINE charmante :

Votre sort n'a rien qui n'enchanter.

• Deux GUERRIERS.

Qu'ils soient aussi contents que nous sommes heureux,

Que chaque jour le Plaisir & la Gloire ,

Le Bonheur & la Victoire ,

S'unissent pour combler leurs vœux.

LE CHŒUR.

Que l'Espagne à jamais, la Savoie & la France,

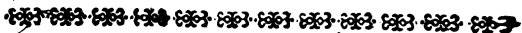
Dans une heureuse intelligence ,

Au bout de l'Univers portent leurs justes Loix ;

Que l'Espagne à jamais, la Savoie & la France,

A l'Univers donnent des Rois.

FIN DU DIVERTISSEMENT.



MADRIGAL,

*A Madame de Cr.*

**V**ous n'êtes pas moins paresseuse,  
 Qu'aimable, belle & gracieuse :  
 Vous ne connoissez point d'autre félicité,  
 Què le repos & la tranquillité.

On ne doit pas trouver étrange  
 Si les plaisirs de la vendange  
 Ne vous font point quitter Paris :

Depuis long-tems l'Amour suivi des Ris,  
 Vous a voulu mener sur le chemin du tendre ;  
 Il est encore à vous attendre :

Pourriez-vous accorder quelque chose à Bacchus,  
 Quand vous ne faites rien pour le Fils de Vénus ?







## E P I T R E ,

*A Monsieur de \* \* \**

**P**ourquoi, Preux Chevalier, ne revenez-vous pas ?  
**Q**uoi ! sommes-nous encor dans le tems des combats ?

Tout est changé dans la nature ,  
 L'onde se trouble , elle murmure ,  
 Non de ce murmure si doux ,  
 Qui sçait nourrir les rêveries ,  
 Mais d'un murmure de courroux  
 De voir ses rives défleuries ;  
 Ja les Aquilons furieux  
 Ont fait tomber les verts feüillages ,  
 Zéphire a quitté nos bocages ,  
 Il va regner en d'autres lieux ;  
 Les Oiseaux perdent leurs ramages ,  
 Ils ne sont rien moins que joyeux :  
 L'affreux Hiver chargé de glace ,  
 De neiges , de cruels frimats ,  
 S'avance vers nous à grands pas ,  
 Et de l'Automne prend la place.

**Pourquoi, Preux Chevalier, ne revenez-vous pas ?**

C'est pousser trop loin la Campagne,

Que Mars retourne chez Vénus,

Et qu'il laisse regner Bacchus,

Il a fait merveille en Champagne,

Il a donné d'une liqueur

Qui sçait rapeller son beuveur,

Et bannir la mélancolie :

On va mener joyeuse vie,

Et se gaudir dans les repas.

**Pourquoi, Preux Chevalier, ne revenez-vous pas ?**

Il faut vous dire une nouvelle :

Cette Déesse cointe & belle

Pour qui sentez désirs pressans,

Fait chaque jour des soupirans.

Penelope en avoit moins qu'elle.

Un Anglois, gentil jouveceau,

Et d'un illustre parentage,

Va crever d'amour dans sa peau,

S'il ne l'obtient en mariage.

En venant de Fontainebleau,

Il fut conduit par son étoile

Dans ce beau Palais enchanté.

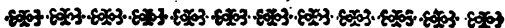
L'écueil de toute liberté ,  
 Et de l'Amour la Citadelle ?  
 Il se sentit , le rendre Anglois ,  
 Navré d'un trait de vive flâme ,  
 Qui d'abord embrasa son ame  
 Ne plus ne moins qu'un feu grégeois.  
 Il ne souffre pas sans mot dire  
 Un si subit embrasement ,  
 Prés de la Déesse il soupire ,  
 Et lui demande allégement ,  
 On dit qu'elle n'en fait que rire.  
 Cependant un fameux Devin ,  
 Instruit des secrets du destin ,  
 A prédit à cette Déesse ,  
 Qu'un gros Seigneur l'épouserait ,  
 Que la mer elle passeroit  
 Avec une grande allegresse.  
 S'il arrive que cet Anglois  
 Soit plus heureux que nos François ,  
 Rien n'égalera ma détresse :

Faut-il la voir quitter pour jamais nos climats ?  
 Pourquoi, Preux Chevalier , ne revenez-vous pas ?



## M A D R I G A L.

**Q**U'on ne me parle point d'Amant ,  
 Un Ami véritable est cent fois plus charmant ;  
 On n'en craint pas la jalousie ,  
 Le caprice & le changement :  
 Tendre amitié , délice de la vie ,  
 Sous votre empire on est constant :  
 Le nœud que vous formez se serre en le portant ,  
 Celui de l'amour se délie.



## M A D R I G A L.

**U**N aimable Berger m'aime avec violence ,  
 Son ardeur fait tous mes plaisirs :  
 Je le flatte souvent d'une douce esperance ,  
 Mais je me garde bien de remplir ses desirs :  
 Il n'auroit plus pour moi que de l'indifference ,  
 S'il jouïssoit du bonheur qu'il attend ;  
 Chaque pas d'un amour content  
 Mène un Amant à l'inconstance.

## E P I T R E,

*A Monsieur le J. D. B.*

**Q**ue l'an commence, ou qu'il finisse,  
 Les mois, les semaines, les jours,  
 Cher Ami, je reçois toujours

De ton cœur tout loyal quelque nouveau service.

Veuille le Ciel dans ta maison

Répandre les biens à foison,

Bref, que cette nouvelle année

Te soit grandement fortunée.

Dans celui tems, peu d'hommes sont heureux,

Industrie & sçavoir se trouvent sans ressource,

L'on ne peut se gaudir, l'esprit est ténébreux,

Et devient plat tout ainsi que la bourse.

Le coffre fort ne loge plus

Le brillant métal de Plutus :

Or tu sçais que Dame Nature

Abhorre le vuide, & qu'ainsi

On doit sentir cuisant souci.

Et des plus exquises odeurs  
Parfumeront les verdoyans bocages.  
Illustre Président , tu ne pouvois choisir  
Une Saison plus propre à remplir ton désir ;  
Car dans le tems de la froidure,  
Les plaisirs plus n'avoient d'apas ;  
Il n'étoit jeu , bal , ni repas  
Qui ne fut en déconfiture ,  
Et l'Hiver si cruel étoit ,  
Que Cupidon même trembloit :  
Plein de détresse & de colere  
De voir éteindre son flambeau ,  
De pleurs il mouïilloit son bandeau ,  
Et sous la robe de sa Mere  
S'alloit piteusement cacher :  
On ne pouvoit traits décocher ,  
Non plus que faire de brûlures ,  
Ayant doigts gourds , pleins d'engelures.  
Dans un celier , le bon Pere Bacchus ,  
Prés de sa tonne étoit assis par terre ,  
Le nez sous la canelle il avaloit son jus ,  
Crainte qu'il ne gelât s'il se servoit d'un verre,

Bref,

Bref, toute la nature étoit en désarroi ;  
 Mais le gaillard Printems a fini notre émoi :

Qui plus est, la benoîte Astrée,  
 Dans nos climats tant désirée,  
 Va, dit-on, descendre des Cieux,  
 Pour rendre tous les cœurs joyeux.

Quant à moi, mon ame est contente  
 D'être loyalement ta tres-humble Servante.

\*\*\*

*MADRIGAL,*

*A Mademoiselle de \*\*\**

**S**ous votre main vous trouvez chaque jour  
 Quelque Sonnet d'un tour galant & tendre ;  
 Vous en cherchez l'Auteur? croyez que c'est l'Amour,  
 Vous ne sauriez vous y méprendre.

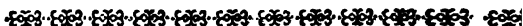
\*\*\*

*AUTRE.*

**A**imable Iris, votre présence  
 Fait mon plaisir le plus charmant ;

Mais je le paye chèrement

Quand vous livrez mon cœur aux ennuis de l'absence.

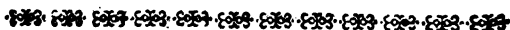


É T R E N N E S ,

*A Madame de C\*\*\**

*De deux petites Estampes de l'Oublieux & de  
la Laitière.*

**V**ous méritez d'être étreinée  
A tous les momens de l'année :  
Recevez de ma part ce magnifique don ;  
Cet Oublieux chante à merveille ,  
Sa voix charmera votre oreille :  
La Laitière a d'un lait si bon ,  
Qu'il vous conservera votre teint de poupon.



M A D R I G A L ,

*A Mademoiselle L. J.*

*En lui envoyant l'Estampe de l'Oublieux.*

**P**our garantir ton jeune cœur  
De tous les soucis d'amourette ,  
De tes Amans n'écoute la fleurette  
Que comme la chanson du petit Oublieux.





## E P I T R E ,

*A Mademoiselle de M\*\*\**

**D** EMOISELLE aux airs fins, bien cuidois en étrenne  
T'offrir des Vers dignes de toi ;

Pauvrette , las ! je suis en désarroi

De voir que j'ai perdu ma peine.

Pour exécuter mon dessein ,

J'ai monté par un beau matin

Sur le Parnasse , avant l'Aurore ,

Non sans avoir fait maints faux pas ;

Onc je ne me trouvai dans pareil embarras ,

Car les neuf Sœurs dormoient encore.

J'ai sçû les éveiller , criant à haute voix ,

Muses , pour la première fois ,

Ne rendez pas mon esperance vaine :

Vous m'avez fait célébrer la douceur

Du Dieu qui fait que l'on soupire ,

Et sans trop me vanter, j'ai sçû toucher ma lyre

Avec assez de grace & d'heur.

Il s'agit maintenant de faire voir mon zèle.

Pour une cointe & gentille Pucelle ,  
C'est l'amitié que je voudrois chanter.

A ces mots , Mesdames. les Muses  
Ont bâillé maintesfois sans vouloit m'écouter ,  
Puis m'ont fait ainsi leurs excuses.  
L'une m'a dit sur le haut ton ,  
Je ne suis que pour le Tragique ;  
L'autre m'a dit d'un air boufon ,  
Mon talent n'est que le Comique :  
Moi je suis Muse Fatidique ,  
M'a dit la plus sçavante , en regardant les Cieux :  
Une folette en marchant en cadence ,  
M'a fait sçavoir qu'elle étoit pour la Danse :  
Une autre , en faisant les doux yeux ,  
M'a dit , vous devez me connoître ,  
Car maintefois je vous ai fait paroître ,  
En vous faisant chanter le plus puissant des Dieux ,  
Ce Dieu doux & cruel , de mignonne figure ,  
Qui dispose à son gré de toute la nature ;  
Je puis encor vous animer ,  
Si vous voulez célébrer sa puissance :  
A ces propos j'ai perdu patience :  
Croyez-vous que sans vous je ne puisse rimer ,

Leur ai-je dit, Mesdames les quinceuses,  
 Ou pour parler net, les menteuses ?  
 Vous m'avez fait chanter une amoureuse ardeur  
 Qui ne regnoit point dans mon ame,  
 Et vous me refusez d'exprimer la douceur  
 De l'amitié dont je ressens la flâme !  
 Certes, c'est vous gaudir de votre Nourrison.  
 A l'instant j'ai troussé bagage,  
 Et sans le secours d'Apollon,  
 Je te fais part de mon voyage.  
 Or sus, fais grace à mon esprit,  
 Par rapport à mon cœur qui dicte cet écrit,  
 Et qui chaque jour te souhaite  
 Allegresse & santé parfaite.

CHANSON A BOIRE.

**T**Riste raison, laissez-nous en repos,  
 Fuyez au bruit des verres & des pots ;  
 N'esperez pas de troubler cette fête :  
 C'est l'Amour, c'est Bacchus qui regnent dans nos  
 jeux ;  
 Il suffit de l'un des deux  
 Pour vous chasser de notre tête.



## CHANSON A BOIRE.

**E**nfin, j'ai quitté Climéne ,  
Je suis devenu Beuveur ;

Mais l'Amour me poursuir ainsi qu'un déserteur ,

Il veut renouïer ma chaîne :

Coulez , coulez douce liqueur ,

De ma bouteille dans mon verre ,

Et passez promptement de mon verre en mon cœur ,

Qu'il triomphe du Dieu qui me livre la guerre.



## CHANSON.

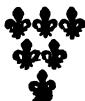
**J'** Ai perdu mon chien , ma musette ,  
Et la moitié de mes troupeaux :

Mais , hélas ! ce n'est point le plus grand de mes  
maux ;

On m'a ravi le cœur de l'aimable Lifette ;

Si l'Amour me l'avoir rendu ,

Je croirois n'avoir rien perdu.





L'AMOUR BOULANGER.

**L'**Amour voyant que l'indigence  
 Alloit abatre sa puissance ,  
 Que tous les cœurs chagrins & mécontents,  
 Devenoient durs comme le tems ,  
 De dépit en versoit des larmes :  
 Il s'écria dans son courroux ,  
 Quoi , Cérés est liguée avec le Dieu des armes ,  
 Pour me porter de si terribles coups !  
 L'inhumaine me fait plus de maux que la guerre ,  
 En refusant sés présens à la terre.  
 On ne goûte plus mes douceurs ;  
 La Famine pâle & tremblante ,  
 Paroît dans toutes sés horreurs.  
 A sôn affreux aspect tout frémit d'épouvante :  
 Je ne saurois former un seul lien ;  
 Les doux empressemens , les galantes fleurettes ,  
 Les langueurs, les soupirs, les tendres chansonnettes,  
 Sont désormais comptez pour rien.  
 Dans ces pressans malheurs que faut-il que je fasse ?  
 Être pifif est pour moi le plus cruel des maux.

Apollon dans une disgrâce ,  
 D'Admète garda les troupeaux :  
 Faisons-nous Boulanger pour les jeunes Bergères ,  
 Donnons-leur du pain à crédit ;  
 Je ne manquerai pas d'affaires ,  
 J'ose espérer un grand débit.  
 En attendant une saison tranquille ;  
 Mettons mes armes bas, ce n'est qu'un vain fardeau ;  
 Pour échauffer mon four conservons mon flambeau,  
 Tout le reste m'est inutile.  
 En achevant ces mots , ce petit Dieu badin  
 Jetta son arc , ses traits , & se chargea de pain.  
 Sous cette figure nouvelle ,  
 Il fait tout son plaisir d'aller de Belle en Belle :  
 Sans le secours des soupirs ni des pleurs ,  
 Pour un grignon de pain il grignote les cœurs.  
 S'accommoder aux tems, n'est-ce pas être sage ?  
 L'Amour toujours ingénieux ,  
 Se contente du grignotage ;  
 Lors-qu'il ne sauroit faire mieux.





## VENUS CABARETIERE.

Courant après son Fils, la dolente Vénus,  
Faisoit, pour l'arrêter, des regrets superflus,  
Enfin elle se mit en terrible furie,  
De le voir entêté de la Boulangerie.

Elle lui tint ce dur propos :

Te voilà, libertin, la hotte sur le dos,

Tu fournis du pain aux Grisettes,

Pour leur conter maintes sornettes :

Certes, voilà de beaux emplois

Pour un Dieu qui jadis dans les Cieux, sur la Terre,

Sçavoit faire subir ses loix,

Et mener à son gré le Maître du Tonnerre.

Ah, puisqu'il est ainsi, fripon,

Je vais prendre un parti qui ne te plaira guère ;

Je vais être Cabaretiere.

Peut-être à l'ombre d'un bouchon,

Fortune me sera désormais plus prospère.

Mes Cadets les petits Amours,

Dans ce nouveau métier me seront de secours :

De bonne grâce ils verseront à boire,  
 Et peut-être aurai-je la gloire,  
 A l'aide du puissant Bacchus,  
 D'attirer un ingrat que je ne charme plus.  
 Oh, si ce Dieu cruel qui cause tant d'allarmes,  
 Vient à mon Cabaret pour y vuidier les pots,  
 Je sçaurai l'enyvrer, tenant joyeux propos,  
 Puis lorsque de Morphée il goûtera les charmes,  
 Je serai pire qu'un lutin,  
 Pour me vanger je briserai ses armes,  
 Je le garoterai mieux que ne fit Vulcain.  
 Il aura beau me dire : Eh, ma chère mignonne,  
 N'use pas de tant de rigueur,  
 Je te rends ma première ardeur,  
 Et j'averrai pâitre Bellonne.  
 On n'écouterai ce trompeur,  
 Il sentira les coups de Vénus en colère,  
 En Amante offensée il me verra Geolière.  
 Ja pense le tenir, & donner juste frein  
 A son humeur farouche & déloyale;  
 Dans un cellier rempli de vin,  
 Je lui ferai souffrir le tourment de Tantale;



Et cette rage douce liqueur ,

Toujours devant les yeux , n'ira pas à son cœur.

Pleine de ce dessein , avec grande allegresse ,

Vénus quitta l'attirail de Déesse :

Du côté de la Flandre elle tourna ses pas :

Tous ses bambins d'Amours ne la quittèrent pas.

Que l'on ne vit telles merveilles ,

Ils lui firent en un moment

Un petit Cabaret charmant :

Les uns entrelassent des treilles-

Pour former de riants berceaux ,

Les autres roulent des tonneaux ,

Et d'autres sont chargez de verres , de bouteilles ,

De jambons , de frians morceaux ;

Car à l'envi Bacchus & le Dieu de la table

Se plaisent à former cette embûche agréable

Au Dieu cruel & discourtois ,

Qui met les plaisirs aux abois.

Puisse Vénus , cette gentille Hôtesse ,

Attraper dans ses lacs ce Ferrailleur félon ,

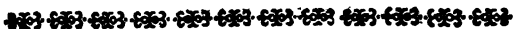
Et dans son Cabaret le tenir en prison

Non moins de tems qu'il nous tint en détresse.



### CHANSON A BOIRE.

**L**ors qu'Iris dans un festin ,  
 Chante & nous verse du vin ,  
 Elle brille de nouveaux charmes :  
 Bacchus , ne nous reproches pas  
 Que nous cedons à ses apas ,  
 C'est toi qui lui donne des armes.



### MADRIGAL.

**A**nimé d'un transport jaloux ,  
 J'avois juré de n'aimer plus Climéne ;  
 Mais , hélas ! mon foible couroux  
 N'a fait que redoubler ma chaîne :  
 Mon dépit n'a duré qu'un jour ,  
 Il a fallu revoir cette aimable Bergere ,  
 Et j'ai repris mille fois plus d'amour  
 Que je n'avois eu de colere.





## E P I T R E

*A Monsieur le P. D. M.*

**B**on jour , Illustre Président ,  
 Ta missive tant gracieuse  
 Rend mon ame toute joyeuse ;  
 De ton estime elle m'est un garent :  
 Avec bonté tu prônes mes Ouvrages ,  
 Chez tes loyaux Amis tu fais voler mon nom ,  
 Pourrois-je n'avoir pas un glorieux renom ,  
 Quand tu me donnes tes suffrages ?  
 Il n'est moyen , sans contredit ,  
 Plus propre à me mettre en crédit.  
 Par tout on te chérit , on t'aime :  
 Quand on est comme toi d'un mérite suprême ,  
 Au pays du bon goût on est tant respecté ,  
 Que tout ce qu'on aprouve est grandement vanté.  
 Bien je voudrois pouvoir t'apprendre  
 Si la cointe & gente Cypris

Par sa cautèle a sçû reprendre  
 Le fier Galant que jadis avoit pris.  
 Pour bien ourdir le nœud de cette affaire,  
 Peut-être aura-t-elle eu recours  
 A son adroit & rusé Frere,  
 Qui du galant Papa sert si bien les amours ;  
 Onc pour m'en enquerir ne vais à la taverne  
 Bacchus avec elle y gouverne,  
 Et par fois leur douceur est dangereux poison,  
 Qui du chef bannit la raison ;  
 Or c'est chose des plus piteuses,  
 Alors que son divin flambeau  
 N'éclaire plus notre cerveau.  
 Les passions tumultueuses  
 Nous emportent comme un Courfier  
 Emporte un chetif Cavalier,  
 Qui dans le besoin perdant tête,  
 Ne peut plus gouverner sa bête.  
 Diras-tu point d'un air malicieux,  
 Que je moralise à merveille  
 Sur le bambin d'Amour & le Dieu de la treille ?  
 Car discours de morale est souvent ennuyeux.  
 Sus, Ministre de la Déesse,

Qui soutient l'innocence & punis les forçairs ,

Puisse ton cœur toujours en allégresse ,

De plaisir ne chaumer jamais ,

Ains que tout rie à tes souhaits ;

Ce sont les vœux de ta Servante

Tres-humble & tres-obéissante.



## CHANSON ,

*Pour la Reine d'Espagne, sur l'absence du  
Roi Catholique.*

**D**Epuis que le HÉROS que j'aime ,  
A quitté ce charmant séjour ,

Mon cœur est pénétré d'une douleur extrême ,

Et malgré le Printems je n'ai pas un beau jour .

Amour , qui nous tiens dans ses chaînes ,

Par l'espoir le plus doux vien flater mes desirs ,

Di-moi que ce HÉROS ressent toutes mes peines ,

Que bien-tôt son retour me rendra mes plaisirs.



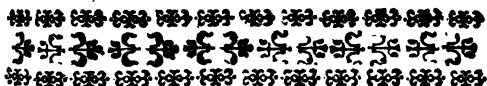
CHANSON A BOIRE.

**J**E ne suis plus amoureux ,  
 Ma bouteille est ma maîtresse ,  
 Nuit & jour je la caresse ,  
 Elle comble tous mes vœux :  
 Quand j'aimois il falloit faire  
 Ce que vouloit ma Bergere ,  
 Ma bouteille est plus douce & fait ce que je veux.

H I V E R.

**H**iver, affreux Hiver, vien finir nos alarmes,  
 Interromps les cruels combats,  
 Qui font couler tant de larmes ;  
 Ramène nos Guerriers dans ces heureux climats :  
 Fais régner quelque tems le calme sur la terre ;  
 Que ton retour auroit d'attraits ,  
 Si la glace pouvoit éteindre pour jamais  
 L'horrible flambeau de la guerre.





## E P I T R E,

*A Mademoiselle de M\*\*\**

**Q**Uoi, tous les ans, Pucelle incorrigible,  
 Sans sonner mot tu quittes ce séjour,  
 A l'amitié comme à l'amour,  
 Tu fais gloire d'être insensible.  
 Cet Orateur de grand renom  
 Voyant pour tes Amis ta négligence extrême,  
 N'a certes que trop de raison,  
 De dire que ton cœur fera toujours le même.  
 Pourquoi faut-il que tu tiennes le mien  
 Garoté par un fort lien,  
 Te chérissant outre mesure ?  
 Il excuse ta cruauté,  
 Et dit que de ta dureté  
 Il faut se prendre à la Nature :  
 Quand ta gente personne elle voutut former,  
 Chaque Caryte aida pour embellir l'ouvrage :  
 Air vif & gracieux, tout ce qui peut charmer,

Fut prodigué pour ton visage :  
 À tes yeux on donna regard piquant & fin ,  
 Qui sçait navrer les cœurs avec des traits de flâme ,  
 A ton chef un esprit divin ;  
 Mais d'un si beau labeur se lassant sur la fin ,  
 On laissa de glace ton ame :  
 Défaut qui grandement ternit tous tes apas.  
 Sus donc , ne t'enorgueillis pas ,  
 Et redis souvent en toi-même ,  
 Qu'un corps qui loge un cœur qui ne sçait comme  
 on aime ,  
 Fut-il fait en perfection ,  
 Ne vaut pas notre affection.  
 Or Demoiselle cointe & gente ,  
 Pour tes Amis rempli mieux ton devoir ,  
 Et s'il se peut sois moins indifferente ,  
 Car à te parler net , c'est contre mon vouloir  
 Que je suis ta tres-humble & loyale Servante.







## E P I T R E,

A M. L. G.

*En lui renvoyant l'Ouvrage d'une Dame qui  
se plaint de ne pouvoir plus faire de Vers  
depuis que l'Amour l'a quittée.*

**C**ertes, je plains le pireux sort  
De ta dolente Iris, beau Sire,  
L'Amour la quitte, elle est sans reconfort,  
Et de son triste chef maintenant rien ne tuit ;  
Quant à moi, sans aucun effort,  
A maints travaux divers ma Muse peut suffire.  
Comme Iris, au tendre Enfançon  
Onc n'ouvris de mon cœur la porte ;  
La fierté me prêtoit main-forte ;  
Si j'ai parlé d'Amour, ce n'étoit qu'en Chançon.  
Non que jadis le jargon d'amourette  
De gentils Preux n'aye écouté par fois :  
Mais du petit Archer pas n'ai suivi les loix,  
Ainsi que faisoit la pauvrete.

C'étoit son Apollon , il la faisoit rimer

Au gaillard Printems de son âge.

Et de meshui rien ne peut l'animer ,

Jeunesse , Amans ; tout a troussé bagage.

Que lui sert-il de se douloir ,

De montrer si peu de courage ?

A son esprit c'est faire voir

Plus de rides qu'à son visage.

Sçavoir se passer de beauté ,

Tenir propos pleins d'allegresse ,

C'est conserver l'air de jeunesse.

En dépit de l'antiquité ,

Et braver la triste vieillesse.

Moi , qui de Cupidon n'ai suivi le flambeau ,

Ains celui du Dieu du Parnasse ,

Point ne me trouves sombre , un feu toujours nouveau

M'anime d'une noble audace.

Je fais dans mon Automne ainsi qu'en mon Printems ,

De ma Muse entendre les chants ,

Il ne me chaut qu'Amour loin de moi se retire ,

Il ne m'a fait ne mal ne bien ;

Ma Muse quelquefois parle de son martyr ,

Et des douceurs de son lien ;

Mais mon cœur n'en dit jamais rien.

Or sus , pardonne-moi , beau Sire ,

De t'envoyer si fol écrit :

Puisse-t-il un moment ébaudir ton esprit ,

C'est tout l'effet que j'en désire.



### CHANSON A BOIRE.

**A** Mour , avec de fortes armes  
 Tu livres la guerre à nos cœurs ;  
 Mais pour triompher des Beuveurs ,  
 Il ne faut montrer que tes charmes :  
 Fais-nous bon quartier , Dieu charmant ,  
 Nous te céderons la victoire ,  
 Si tu nous permets en aimant ,  
 De chanter , de rire & de boire.



## SONNET

EN BOUTS-RIMEZ.

**D**amon est le mari d'une gentille . . . *cruche*,  
 Qui rend son chef semblable à la tête d'un *bœuf*,  
 Un Galant vient piller tout le miel de sa . . . *ruches*,  
 Et quand sa femme pond, il est chargé de l' . . . *œuf*.

Il n'en eut pas pour dot seulement une . . . *Autruche*,  
 Elle aura des bambins peut-être plus de . . . *neuf*,  
 Elle aime plus que lui son chien & sa . . . *guenuche*,  
 Le pauvre homme, il auroit grand besoin d'être *veuf*.

Lorsqu'elle est toute d'or, il est tout en . . . *guenilles*,  
 On le verra réduire à porter la . . . *faucille*,  
 A se cacher au jour de même qu'un . . . *hibou*.

Après avoir mangé tous ses beaux bleds en . . *herbe*,  
 Il connoîtra trop tard que c'est un *lot* . . . *bijou*  
 Qu'une femme jolie ; *écartée* & . . . *superbe*.





## P O R T R A I T,

D'une petite Chienne Danoise.

*A Mademoiselle D\*\*\**

**Q**U'offrir pour un bouquet à la coïnc Nnette ?  
Elle aime grandement Brunette ;

Lui donner son Portrait , le présent seroit beau :

Mais pour faire la portraiture

De ce chef-d'œuvre de nature ,

D'Apelle il faudroit le pinceau.

N'importe , il faut entreprendre l'ouvrage.

Brunette a le poil fin &amp; d'un noir de velours ,

Tout est mignard dans son corsage :

Elle est alégre &amp; propre au badinage ;

Elle badine aussi toujours.

S'il se trouvoit par aventure

Sous sa patte quelque coëffure ,

Gants, éventails, écharpe à salbala ,

On auroit beau crier, hola ,

La friponne mettroit tout en déconfiture.

Elle a l'œil vif & blanches dents ,

Qui de jeunesse sont garents ,

Onc on ne vit plus gentille figure.

Point elle n'a nez écrasé ,

Qu'on se repent d'avoir baisé ;

Et la douceur de son haleine

Vaut le thin & la marjolaine.

Elle se campe dextrement ;

On voit sur sa ronde poitrine

Une étoile d'un blanc qui fait honte à l'hermine ,

Et qui relève grandement

Le noir de son accoutrement.

Point n'est trop maigre ni trop grasse ,

Bien voudrois exprimer comme elle a bonne grace ,

Mais onc ne puis soutenir tels travaux ,

Et de la main me tombent les pinceaux.



## É T R E N N E S ,

*A Monsieur L. G.*

**N**'Aguere pour un certain cas ,  
 Illustre Abbé, que tu n'ignores pas ,

D'Amis je fis une revuë ;

De prime-abord j'eus tout contentement :

Car à la montre en passa grandement ,

Si que cuidois en faire une recruë ;

Mais loin d'y parvenir me fallut décompter :

Je vis maints couiards désertier ,

Craignant de partager ma peine :

Toi qui n'as pas rendu notre espérance vaine ,

Et qui nous fais goûter le fruit de ton labeur ;

Je te souhaite pour étrennes

Dix lustres d'allégresse & d'heur.



\*\*\* \*\*

### CHANSON A BOIRE.

**A**H que je te plains, pauvre Amant,  
 D'aimer une Beauté dont le cœur est de touche !  
 Elle fuit si-tôt qu'on l'approche ,  
 C'est de Tantale éprouver le tourment :  
 Pren la Bouteille pour Maîtresse ,  
 Elle a de plus doux attraits ,  
 Elle ne s'enfuit jamais  
 Du Beuveur qui la caresse.

\*\*\* \*\*

### MADRIGAL,

*A Mademoiselle de C\*\*\* en lui  
 envoyant de la Musique.*

**T**Andis que rien ne vous engage ,  
 Exercez votre belle voix ;  
 Quand d'un mari pour vous on aura fait le choix,  
 Vous aurez des soins en partage.  
 Aimable Iris, lorsqu'on est en ménage ,  
 Il s'en faut bien qu'on ne chante toujours :  
 Le Rossignol perd son ramage  
 Aussi-tôt qu'il a vû les fruits de ses amours.



## E P I T R E ,

*A Monsieur l'Abbé \* \* \**

Certes si vous ne pensez pas  
 Ce qu'il vous plaît souvent de dire,  
 Que ma Muse a pour vous mille nouveaux apas,  
 Vous en serez puni, beau Sire ;  
 Car la superbe croit enfin  
 Que votre langage est sincère ;  
 Son caquet n'aura point de fin,  
 Et s'il n'a pas l'heur de vous plaire,  
 Vous allez souffrir grandement :  
 Sus, de quelle façon sortirez-vous d'affaire,  
 En quittant le déguisement ?  
 Vous êtes trop courtois ; & je suis presque sene.  
 Que vous soutiendrez la gageure.  
 Croyez-moi, parlez librement,  
 Et détrompez cette étourdie,  
 En chantant la palinodie.  
 Point ne m'en chaat, vous pouvez sans façon

Lui faire une bonne leçon.

J'ai beau lui redire sans cesse ,

Pour l'illustre Damon vous rimez chaque jour ;

Croyant lui faire votre cour :

Il a grande délicatesse ;

Son génie est tout du plus fin ,

Et maintefois un peu malin ;

Il outre par trop la louïange ,

Je crois qu'il se gaudit de vous.

Ce discours lui paroît étrange ,

Il est amer , & vos propos sont doux.

Je vois qu'elle me fait la mine :

Je ne suis plus une Muse enfantine ,

Me dit l'orgueilleuse en courroux ,

Pour me vouloir tenir encor par la lixière ,

D'Icare je ne crains le sort ,

Malgré vous je prendrai l'effort ;

Mieux vaut que vous me laissiez faire.

Voilà quel est le fruit de mon raisonnement ;

Dans mon dépit je me propose

De suivre la docile Prose ,

Mais ma Muse vient méchamment

Arranger mes mots en cadence,

Et contre mon vouloir, elle a l'outrecuidence

De me faire toujours rimer :

C'est vous qui la rendez si mutine & si vaine,

Vos gracieux propos ont trop sçu l'animer ;

Puissiez-vous en porter la peine.



C H A N S O N,

*Pour la Reine d'Espagne, sur l'absence  
du Roi Catholique.*

Sur l'Air : *Charmante Gabrielle.*

**H**ÉROS, dont la présence  
Fait mes plus doux plaisirs,

Que ta cruelle absence

Me coûte de soupirs ;

Que ne te puis-je suivre :

Dans les hazards,

Ou bien cesser de vivre :

Lorsque tu pars.



Quand la fière Bellonne :

Exposé tes beaux jours,

Mon tendre cœur frissonne

Des périls où tu cours ;

Que ne te puis-je suivre

Dans les hazards ,

Ou bien cesser de vivre

Lorsque tu parts.



Quoi , toujours aux allarmes

Veux-tu livrer mon cœur ?

Le moindre bruit des armes

Me glace de frayeur :

Que ne te puis-je suivre

Dans les hazards ,

Ou bien cesser de vivre

Lorsque tu parts.





## E P I T R E,

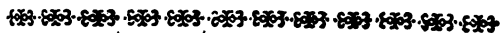
*A Madame L. M. D. C.*

**G**entille Dame , à qui chacun veut plaire ,  
 De grace , aprenez-moi comment vont vos plaisirs ;  
 Car la Déesse messagere  
 Fait par trop languir mes désirs.  
 On croiroit la voyant s'obstiner à se taire ,  
 Que son ennemi le Mystère  
 A sçû, pour la premiere fois ,  
 Sur tout ce qui vous touche arrêter ses cent voix.  
 Sus donc, hâtez-vous de m'apprendre  
 Si dans votre charmant Palais  
 Votre labeur s'avance au gré de vos souhaits ,  
 Ou si ce Dieu malin qui cherche à vous surprendre ,  
 N'a point fait arriver chez vous  
 Quelque étranger aux traits piquants & doux ,  
 D'un gracieux & beau langage ,  
 Enfin tout propre à vous charmer ;

Car du moment que l'on s'engage,  
 On ne peut plus trouver de tems que pour aimer,  
 Témoin la Reine de Carthage.  
 Elle avoit entrepris maints travaux glorieux,  
 Étant comme vous en veuvage ;  
 Mais le traîtreux Amour amollit son courage,  
 Et le gentil Troyen qu'il offrit à ses yeux  
 Fit cesser tout à coup ses soins laborieux ;  
 Puissiez-vous, Dame cointe & gente,  
 Vous garantir d'un tel malheur :  
 La seule liberté doit paroître charmante,  
 Et les plus doux liens gênent toujours un cœur.  
 Ah , quel plaisir de pouvoir dire,  
 Je suis en droit de suivre mon vouloir,  
 Nul avec moi ne partage l'empire ;  
 L'Hiver je puis danser & rire,  
 Tenir table matin & soir :  
 Je puis dans les beaux jours faire un pèlerinage,  
 Aller aux Eaux, me promener ;  
 Je n'ai point de jaloux qui puisse me prôner  
 Qu'il faut rester dans son ménage.  
 Je crois, Dame gentille & sage,

Vous entendre ainsi raisonner ;

De votre blanche main donnez-m'en l'assurance ,  
Et soulagez l'ennui qu'on souffre en votre absence.



### CHANSON A B O I R E.

Quand Bellonne en courroux allume son flam-  
beau ,

Et lors qu'au Champ de Mars il faut toucher par  
terre ,

Malgré les vents , la grêle & le tonnerre ;

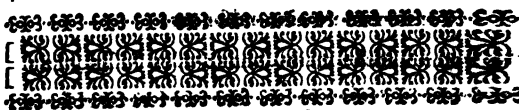
C'est le bon vin plutôt que le manteau ,

Qui garantit les Guerriers de l'orage ;

Et quand ils ont de ce divin breuvage ,

Le tems leur paroît toujours beau.





## E P I T R E ,

*A Monsieur du C\*\*\**

J' Ai lû maintefois , courtois Sire ,  
 Tous les galans propos qu'il t'a plû de m' écrire ;  
 De prime-abord , par trop d'humilité ,  
 Je doutai grandement de ta sincérité ;  
 Mais vint à mon secours l'opinion probable ,  
 Qui dit qu'il faut dans tous les cas  
 Qui peuvent être ou n'être pas ,  
 Prendre le sentiment qui plus est agréable .  
 De ce penser j'ai goûté la douceur ,  
 Et j'ai grosse enflure de cœur  
 D'avoir attiré ton suffrage .  
 Mais sus , parlons de ton Ouvrage ;  
 Alors que Mars nous met en débattois ,  
 Et qu'il désole le Parnasse ,  
 Hipocrène , Hélicon , coulent enfor pour toi ,  
 Et tu vas d'une noble audace  
 Cueillir sur leurs bords maintes fleurs



De mille nouvelles couleurs.

Ton traité d'union m'enchanté ,

Et j'aurois fort grand reconfort

Si Cerés & Bacchus étoient vraiment d'accord ,

Et donnoient moisson abondante.

On ne ferai pour voir regner l'Amour ,

En souhaits la moindre dépense :

Bien sçais que ce Babin se plaît dans le séjour

Où Cerés & Bacchus répandent l'abondance.

Beau Sire , qu'on qu'ici talonne l'indigence ,

Les femmes ont toujours fort riche acoutrement ,

Et sont mises fort galamment.

Leurs robes ont sur le derrière

Des plis , qui font si gros bouchon ,

Qu'ils leur montent jusqu'au chignon.

Encor que la poudre soit chère ,

Sur leurs cheveux tapez on la met à raison ,

Afin d'en redoubler l'ensure :

Puis sur leur chef s'élève une coiffure ,

Qui semble menacer les Cieux ,

Comme firent jadis ces Titans orgueilleux.

Mais ce qui plus charme la vûe ,

Ce sont gentils corsets , non moins ouverts que bas ,  
 Qui laissent voir de fort charmans apas ;  
 Si quelque Belle en est trop maigrement pourvüe ,  
 De tout cela ne lui chaut pas :  
 Par un grand heur la benoîte Nature ,  
 Quand elle ne feroit que de chetifs présens ,  
 Sçait contenter tous ses enfans ,  
 Et de ses dons jamais on ne murmure.  
 Or sus , courtois Ami d'un parfait Sénateur ,  
 Passe joyeusement cette nouvelle année ;  
 Elle te sera fortunée ,  
 Si l'avengle Déesse à qui tout rend honneur ,  
 Reçoit les vœux que fait mon cœur .





## P O M O N E.

La Nature avec nous fera d'intelligence ,  
 Pour offrir à ce PRINCE un spectacle nouveau :  
 En lui donnant la naissance ,  
 Elle fit un prodige & plus grand & plus beau.

## L E C H Œ U R.

Pour un HÉROS qui rassemble  
 La Valeur , la Prudence , avec les plus beaux ans ,  
 Faisons briller ensemble  
 Es fruits de l'Automne & les fleurs du Printemps.

## A P O L L O N.

De l'AMOUSTE PRINCESSE,  
 Dont il est échanté ,  
 Célébrez la beauté :  
 Les Graces la suivent sans cesse ,  
 L'Amour vole sur ses pas ;  
 Moi , qui sçais pénétrer jusques au fond de l'onde ,  
 Je ne voi rien dans le monde  
 Qui touche plus que ses apas.

## Z É P H I R E.

Cette aimable RAINE  
 A le secret de tout charmer ,

On ne peut la voir sans l'aimer ,

Ni la quitter sans peine :

Comment ! l'Amour ne la suivroit-il pas ,

En la voyant briller de tant d'apas ?

Il la prend pour la Déesse

De la Jeunesse.

## FLORE.

De son beau teint la charmante fraîcheur ,

Ternit l'éclat d'une nouvelle fleur.

## APOLLON.

Hâtez-vous , hâtez-vous d'embellir la nature

De vos dons précieux ;

Je vais suivre mon cours , & répandre en ces lieux

Ma clarté vive & pure.

\*\*\*

## SCÈNE II.

FLORE, POMONE, ZÉPHIRE.

## ZÉPHIRE.

C'est dans ces lieux que la Mere d'Amour

Veut tenir sa brillante Cour ;

Tout s'enflâme auprès d'elle ,

Tout cede à ses attraits ;

On se fait un plaisir de ressentir ses traits ,  
 Les cœurs sont aussi doux que la saison nouvelle.

FLORE, POMONE & ZÉPHIRE.

Dans ces bocages renaissans

Tout rit , tout charme les sens ,

Le Rossignol se fait entendre ,

Ah , quel plaisir de l'écouter !

Que son ramage est doux & tendre ,

C'est l'Amour qui le fait chanter.

FLORE.

Qu'entens-je ? le son des Trompettes

Fait retentir nos retraites.

POMONE.

Je vois venir à nous

Le terrible Dieu de la Guerre ;

Vent-il toujours troubler le repos de la terre ?

Ne sauroit-on calmer son funeste courroux ?

\*\*\*

SCENE III.

MARS, POMONE, FLORE, ZÉPHIRE.

MARS.

Vous offrez des Fêtes nouvelles

Au jeune Alcide que je fers ;

Je ne viens pas ici pour troubler vos Concerts,  
Je viens lui presenter de palmes immortelles.

Le grand cœur de ce HÉROS

Va le faire voler dans le Champ de Belloque ;

Il veut lui-même affermir sa Couronne ,

Et rendre à ses Sujets un tranquille repos :

J'anime ses desirs ; Jupiter favorise

Cette glorieuse entreprise.

F L O R E.

Il va charmer les plus farouches cœurs

Par son auguste' presence.

Ses Loix n'auront que des douceurs

Pour ceux qui suivront sa puissance ;

Et son bras saura dompter

Tout ce qui voudra résister.

M A R S.

Ce HÉROS aimable

Sort d'un Sang redoutable

Qui forme les plus grands Guerriers ,

Je fais naître par lui mille nouveaux lauriers ;

Il reviendra couvert de gloire ,

Il sera couronné des mains de la Victoire.

P O E S I E S  
C H Œ U R.

Il reviendra couvert de gloire ,  
Il sera couronné des mains de la Victoire.

P O M O N E.

C'est du Maître des Dieux  
Que ce HÉROS tient son empire ;  
Vainement contre lui tout s'unit , tout conspire ,  
Il sera victorieux ;  
Malgré l'envie et la rage ,  
Le Ciel soutiendra son outrage.

LE C H Œ U R.

Nous verrons à jamais triompher ce Grand R o i ,  
A ses desseins tous les Dieux sont propices ;  
De ses Sujets il sera les délices ,  
Et de ses Ennemis l'effroi :

Nous verrons à jamais triompher ce Grand R o i .

\*\*\*

S C E N E I V.

V É N U S. *Suite de V É N U S.* M A R S.

V É N U S.

Ah , que vous me causez de troubles et d'allarmes,  
Lorsque vous méditez de funestes combats,



Et que je veux de mal à mes foibles apas ,  
 Quand je vous vois courir aux armes !  
 Ne puis-je éteindre par mes larmes  
 Cette bouillante ardeur ,  
 Si contraire à mon bonheur ?

## MARS.

Sans une extrême violence  
 Je ne saurois vous quitter ,  
 Vos beaux yeux pour m'arrêter  
 N'ont que trop de puissance.  
 En vain je presse mon départ,  
 Si-tôt que je vous vois , trop aimable Déesse ,  
 Mon cœur se livre à la tendresse ,  
 Et malgré mon devoir , je pars toujours trop tard.

## VÉNUS.

Je frémis quand je pense  
 Aux ennuis de l'absence ,  
 Mon cœur peut-il être content  
 De vous arrêter un instant ?  
 Ah ! si vous étiez tendre ,  
 Si vous craigniez les maux d'un triste éloignement ,  
 La Gloire & le devoir parleroient foiblement ,  
 L'Amour se feroit mieux entendre.

Ingrat , mon cœur trop amoureux  
 Brûle pour-toi de la plus vive flâme :  
 Mais par malheur , hélas ! plus je ressens de feux ,  
 Moins il m'en paroît dans ton ame ,  
 Et le cruel Amour semble ôter de ton cœur  
 Ce qu'il met dans le mien de tendresse & d'ardeur.

## M A R S.

Cessez de vous plaindre ,  
 Vous n'avez pas à craindre  
 Un fatal changement ,  
 Je vous aimerai constamment.  
 Vénus seule a droit de prétendre  
 De charmer le Dieu des Combats ;  
 Non , non , sans vos divins apas ,  
 Jamais l'Amour n'auroit pû me surprendre.

## M A R S &amp; V É N U S.

Heureux qui peut goûter en paix ,  
 D'un tendre Amour tous les attraits &  
 Heureux qui n'a point d'autre affaire  
 Que le soin d'aimer & de plaire :  
 Heureux qui peut goûter en paix  
 D'un tendre amour tous les attraits &

## SCENE V.

MERCURE, MARS, VÉNUS, *Suite de VÉNUS.*

MERCURE à Mars.

Hâtez-vous de remplir l'attente

Du Souverain des Dieux ;

Allez porter l'épouvante

Parmi les Ennemis d'un Roi chéri des Cieux ;

N'écoutez plus l'Amour, partez, le tems vous presse ;

Mars doit aimer sans foiblesse.

## SCENE VI. &amp; DERNIERE.

NEPTUNE, MARS, VÉNUS, *Suite de*  
*VÉNUS ; Suite de NEPTUNE.*

NEPTUNE.

Des Aquilons furieux

Je viens de calmer la rage,

Et j'offre un libre passage

Au PRINCE qui regne en ces lieux :

L'onde ne sera pas moins fière

De porter ce jeune HÉROS,

Que d'avoir vû naître en ses flots

L'aimable Reine de Cithère.

POESIES

LE CHŒUR.

Nous verrons à jamais triompher ce Grand R O I ;

A ses desseins les Dieux seront propices :

De ses Sujets il fera les délices ,

Et de ses Ennemis l'effroi ;

Nous verrons à jamais triompher ce Grand R O I.

*FIN DE L'IDILLE.*



*CHANSON A BOIRE.*

**Q**Uand on a passé son Printems,

L'Amour n'a plus que des peines ;

Gardons-nous bien dans l'Hiver de nos ans ,

De porter d'amoureuses chaînes :

Suivons Bacchus , il est toujours charmant ;

A tout âge, en tout tems, sa liqueur nous enchante :

Un vieux Beuveur rit & chante,

Et l'on se rit d'un vieil Arant.





## E P I T R E,

A M. L. P. D. M.

**I**llustre Président, j'ai grande impatience  
De sçavoir si le Thé, cet ami du cerveau,

Donne à tes vapeurs allégeance :

Ce remede est d'autant plus beau,

Qu'il n'est pas à Comus contraire :

Son cabaret volant vient après le cadeau,

Il paroît amusant & même nécessaire.

Maints beaux esprits à leur réveil,

Usent aussi de ce breuvage,

Du noir chagrin il nous dégage,

Ne plus ne moins que le Soleil,

En dardant ses rayons dissipe un gros nuage,

Sus, changeons de propos, parlons de la douceur

Que l'on respire en sa belle Campagne,

Où l'allégresse t'accompagne,

Ayant nombreuse Cour d'une agréable humeur.

Bien pense qu'à Bacchus chacun rend son hom-  
mage ;

Car dans ton fertile canton ,

Il répand son jus à foison.

Gracieux Président, c'est un grand avantage  
D'en étourdir par fois quelque peu la raison.

Dans celui tems elle ne sert de guère ,

Onc ne nous rend fortune plus prospère ;

Ains ne met dans l'esprit que soucis , qu'embarras ,  
En prévoyant des maux qu'elle n'empêche pas.

Souffrons qu'un doux espoir nous berce

Avec le Vin que Bacchus verse ;

Phœbus donne ici de beaux jours ,

Ils attirent dans nos Fauxbourgs

Des bandes de Courtaux & de coïntes Grisettes ,

Qui vont se gaudir aux *Guignettes* ;

A peu de frais on boit du vin ,

Qui tout jeune qu'il est , fait la nargue au chagrin ;

Chacun en prend outre mesure.

Étourdis de ce jus , ils courent grand hazard

De culbuter , grimpanç dans certaine voiture ,

Qu'en abrégé l'on pourroit nommer char ;

Bacchus

Bacchus sourit voyant ces burlesques figures  
Parler en bégayant & clignoter les yeux ;

Ce Dieu , le plus benoît des Dieux ,  
Chasse de leur chemin toutes déconfitures.

Plus gueux , mais plus contents , ils retournent chez  
eux ,

Où Morphée à l'envi les rend la nuit heureux.

Or ce que j'ai l'heur de te dire

N'est pas imaginé , beau Sire ;

Malgré le félon Mars on danse dans Paris ,

L'abondance des vins ramene jeux & ris :

Quand à moi je serois joyeuse ,

Si dans ton ame généreuse

J'occupois un petit canton ;

Fortune ne pourrois me faire un plus beau don.





## R E P O N S E

*De M. L. P. D. M.*

**C**ontre tes Vers ne sont vapeurs qui tiennent,  
 Mieux y valent que Thé, ne que médicaments  
 Bientôt j'aurai notable amendement,  
 Si tous les mois tels remedes me viennent.  
 Gente Dame, ne prens ceci pour compliment,  
 Puisque sans faute, & Vers & Médecine,  
 Si l'on en croit l'antiquité,  
 Ont eû toujours affinité,  
 Et d'Apollon tirent leur origine.  
 Ce Dieu, de l'Hélicon veut que tu sois l'apui;  
 Si-tôt que tu vis la lumière,  
 Avec la Suze & des Houlière,  
 Tu fus en faveur près de lui.  
 Mais brisons là-dessus; jusqu'ou va mon audace,  
 Est-ce aux Ministres de Thémis  
 D'usurper les droits du Parnasse ?



L'empire des neuf Sœurs ne nous est point soumis ;

Rime n'est de notre apanage,

Heureux quand la raison nous arrive en partage ;

Raison sans plus, suffit pour bien juger.

Eh quoi ? pendant les Bacchantales

Me bornerai-je à vendanger ?

Non, non, la gravité souffre des intervalles ;

Il sied bien quelquefois de descendre d'un ton :

Donnons-nous-en, vaille que vaille,

Il faut qu'aujourd'hui je rimaille

En dépit du qu'en-dira-t-on :

Si par hazard quelque Critique

S'avisait de me blâzoner,

Bien lui dirais, c'est vapeur poétique,

C'est maladie, on me doit pardonner.

Mais quelle crainte m'épouvante ?

J'écris à personne indulgente,

Dont la moindre vertu n'est la discrétion :

En faveur de l'intention,

Faudra bien qu'elle se contente.

Si ne verras dans ces écrits

Faits de Courtaux ne de coïntes Grifettes,

Trop loin de nous sont Fauxbourgs de Paris ,  
 Trop loin de nous sont commodes *Guinguettes* ;  
 En place avoïs gentilles Bachelettes ,  
 Et Chevaliers de plus d'une façon ;  
 Le compte , mais n'importe , en va paroître long :  
     *Primò* , des Chevaliers d'Eglise :  
 En second lieu , des Chevaliers es Loix ,  
 Pas un n'ayant la barbe grise :  
     Plus , Chevaliers portans harnois ;  
     L'un répète une Chançonnette ,  
     L'autre folâtre sur l'herbette ,  
 Menus devis succedent à foison ;  
 Ainsi nous profitons de la belle Saison.  
     Dés le matin , pour éviter surprise ,  
     Tenons aussi la nape mise ;  
 Nous laissons à la cave excellent vin nouveau ,  
     Dont la vapeur benigne & profitable ,  
     Réjôuit l'odorat , conforte le cerveau ;  
 Le vin vieux seul fait l'honneur de la table ,  
     En attendant le renouveau.  
 N'est parmi nous point de visage blême ,  
     Point de noise , point de souci ;

Nous observons la règle de *Thelème* ,  
 Voilà de notre vie un portrait racourci :  
 Que n'en viens-tu faire l'expérience ,  
 Courtoise Dame , il ne nous manque ici  
 Que d'y jouir de ta présence.

\*\*\*  
 C H A N S O N .

**N**E me reprochez point, Iris, que j'aime à boire,  
 Je bois pour enchanter mon amoureux cha-  
 grin ;

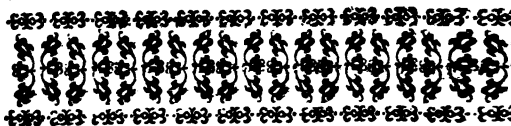
Prenez un peu d'amour , je prendrai moins de vin :

Vous aurez sur Bacchus une entière victoire ;

Si vous m'aimez à votre tour,

Vous ne me verrez plus enyvrer que d'amour.





## E P I T R E,

*A Monsieur L. P. D. M.*

**I**llustre Président, j'ai reçu la missive  
 Dont il t'a plu de m'honorer,  
 Et croisais qu'Apollon a sçu se l'inspirer,  
 Tant elle est élégante & vive ;  
 Or fus, n'uses plus de détours,  
 Convien qu'elle part de ta veine,  
 Or tu n'as besoin de secours  
 Pour moissonner des fleurs sur les bords d'Hypocrante  
 Tous les preux Chevaliers qui s'ébergent chez toi,  
 Folâtent, chantent, font merveille,  
 Et content leurs hauts faits en ruidant la bouteille  
 Peut-on de Savigny ne pas suivre la loi ?  
 Puisqu'ainsi qu'à *Thelème* on y voit la devise,  
*Ici chacun vit à sa guise :*  
 Qu'il m'explique que ce, obéissant séjour  
 Soit à si cruelle distance !

Si j'avois magique puissance,  
 Bien-tôt l'approcherois, pour aller à mon tour,  
 De ces plaisirs faire l'expérience.  
 Nargue de ces tristes repas.  
 Où l'on n'ose porter bachiques estocades,  
 Faire des sauces, des grillades,  
 Déranger à son gré les plats.  
 Le Dieu des Festins nous convie  
 De bannir les façons, pour mieux goûter la vie,  
 C'est la riante liberté  
 Qui remplit le cœur d'allégresse :  
 Porter à table un air de gravité,  
 C'est y faire regner les ennuis, la tristesse.  
 Illustre Président, ont tu n'as ce défaut,  
 Tu te gaudis quand il le faut.  
 Au Tribunal de la Déesse,  
 Dont les Oracles clairs se rendent par ta voir,  
 Tu sçais faire subir tes loix  
 Avec esprit ferme & sévère :  
 Mais quittes-tu les Fleurs de Lis,  
 Bien-tôt les graces. & les ris  
 Répandent sur ton front tout ce qu'il faut pour plaire :

On voit reluire en toi , généreux Président ,  
Des belles qualitez le parfait assemblage ;

Du labeur au plaisir si tu fais le passage ;  
Tu reviens au labeur actif & vigilant.

Quant à moi le chef plein d'audace ,  
Je prétens de meshui moissonner au Parnasse ;

Puisque j'alége tes vapeurs ,  
Plus que médicaments, quand je t'offre des fleurs.

Ma Muse fière & satisfaitre

D'avoir trouvé pour toi remede souverain,  
Dit qu'Apollon par fois sçais faire un bon Poëte

Comme il fait un bon Médecin ;

Sus , puisses-tu jouïr d'une santé parfaite ,  
Ministre de Thémis , puisses-tu toujours voir  
Fortune prompte à suivre ton vouloir.



*LA VEUVE DUPE'E.*

**C**ertaine Veuve aux vieux ducats,  
 À pas lents & tortus, fournissant sa carrière,

Ne plus ne moins qu'une tarne-petière,

Prit de l'amour pour certain jeune Gas :

De l'épouser elle fit la folie.

Le soir venu, grande étoit son envie

De se gaudir avec son jeune Époux,

Ja s'en faisoit un friand avant-goût ;

Mais las, point ne jouïa de chance :

Le Jouvenceau lui dit d'un ton moqueur,

Point avec vous je n'aurai d'acointance,

Je suis par trop méchant coucheur,

Et qui plus est, je ronfle à faire peur.

Comme le chêne à la campagne

Est abattu par l'Aquilon fougueux,

Je serois choir du lit ma gentille Compagne

Avec mon soufle impétueux.  
 J'en aurois grande fâcherie ,  
 Par respect je ne veux troubler votre repos ,  
 Je vous laiffe en la compagnie  
 Du paisible Dieu des Pavots.  
 La pauvrete fort ébahie  
 De ce butéleque compliment,  
 Pleura , dit-on , amérement ;  
 Mais point ne changea sa planette ;  
 Il lui fallut coucher seulette ,  
 Sans avoir à son mal aucun alégement.  
 Veuves qui reprenez un Maître ,  
 Lorsque sur vôtre front le toms  
 Par maints fillons grave vos ans ,  
 Bien voyez que l'Himen est traître :  
 C'est navrer vôtre cœur d'ennuis  
 De vous remettre en sa puissance ;  
 La Vieille au Jouvenceau donne en vain sa chevance,  
 Elle a toujours de veuves nuits.







## E P I T R E ,

*A Monsieur L. G.*

**I**llustre Ami, tu me demandes  
 Si l'Amour a des yeux, ou bien s'il n'en a pas :  
 La question est des plus grandes,  
 Mains differents penfers me viennent sur ce cas.  
 Quand je vois que l'on court après un beau visage,  
 Qu'on est épris d'un air vif & mignard,  
 D'une gorge élevée, & d'un joli corsage,  
 Je dis qu'Amour jouë à Colin-Maillard,  
 Et que sous son bandeau lorgnant peur de méprise,  
 Il fait toujours gentille prise.



Alors que pour Psiché, ce petit Dieu badin,  
 Se blessa de ses propres armes :  
 S'il eut été sans yeux, eut-il chéri ses charmes ?  
 De si cointe Pucelle eut-il fait son bucin ?

Qu'un jeune Soldat la console ;  
Je dis qu'Amour lorgne sous son bandeau.



Cette Dame prudente & sage ,  
Avec ce Driſte ayant pris reconfort ,  
Crainte de retomber dans l'ennui du veuvage ,  
Pour le vivant abandonna le mort.  
Voyons-nous pas laides & belles  
Suivre ſes traces maintenant ,  
Feindre d'aimer comme des tourterelles ,  
Et ſans peine oublier le mort pour le vivant ?



Trop grand labeur ſeroit ſi je voulois décrire ,  
Tout ce qui s'offre à mon eſprit :  
Illuſtre Ami , peut-être en ai-je par trop dit ,  
Longue miſſive eſt ennuyeuſe à lire.



Que l'Amour ait des yeux , ou bien qu'il n'en ait pas ,  
De tout cela ne me chaut guère ;  
L'amitié ſeuſe a pour moi des apas ,  
A ton bon cœur elle doit plaire ;  
Or ſus , tu dois être certain ,  
Qu'ayant l'heur de t'écrire elle conduit ma main.

## E N I G M E.

**J**E ne suis pas moins fier que beau ;  
 Au retour du Printems les fleurs & la verdure ,  
 Ne sauroient m'effacer par leur éclat nouveau ,  
 Mes couleurs brillent plus que celles du pinceau :  
 Je fais honneur à la nature ;  
 Je porte avec plaisir mes regards vers les Cieux ,  
 Mon orgueil souffriroit si je baïssois les yeux .

## A U T R E.

**P**ar un pied je suis attaché ,  
 A ma triste couleur on m'en croiroit fâché ;  
 Mais de mon sort jamais je ne murmure ,  
 Je n'en souffre point de tourment ;  
 Quoique je sois sans yeux , je tourne incessamment  
 Du côté d'un objet qui charme la nature .



UN JEUNE CHAT,

*A Madame de C\*\*\**

**J**E vous choisís pour ma Maîtresse ;  
 Je prétens occuper chez vous  
 La place d'un heureux jaloux ,  
 Qui jadis possédoit toute votre tendresse ;  
 Je crois qu'un jeune Chat vaut bien  
 Un vieux grondeur de Chien :  
 Peut-être direz-vous qu'un Chien est plus fidèle ,  
 J'en demeure d'accord ; mais la fidélité  
 N'est à présent que bagatelle :  
 On veut de la vivacité ,  
 De l'enjouément, du badinage ;  
 J'ai ces dons en partage ,  
 Ainsi je prétens vous charmer :  
 Quand on est amusant, on sçait se faire aimer.





IDILLE  
 SUR LE RETOUR  
 DU ROI D'ESPAGNE  
 A MADRID.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖  
 SCENE PREMIERE.

TROUPE de NYMPHES, TROUPE de  
 BERGERS & de BERGERES.

Une NYMPHE.



Quel bruit éclatant de trompettes  
 Vient réveiller les échos de ces lieux,  
 Et se mêler au doux son des musettes ?  
 Quel éclat surprenant vient éblouir  
 nos yeux !

N'en doutons plus, c'est la Victoire  
 Qui nous rend notre jeune Mars ;

Le Ciel l'a garanti des plus affreux hazars ;  
 Il revient tout brillant de gloire :  
 Célébrons à jamais ses Exploits, sa valeur,  
 Chantons ; chantons notre bonheur.

S C E N E I I .

TROUPE de GUERRIERS, TROUPE de  
 NYMPHES, de BERGERS & de BERGERES.

Une NYMPHE & un BERGER.

Ne craignons plus le sort des armes,  
 Notre jeune HÉROS est enfin de retour ;  
 Que son absence a fait verser de larmes !  
 Benissons à jamais ce jour, cet heureux jour,  
 Qui finit nos allarmes.

Ne craignons plus le sort des armes,  
 Notre jeune HÉROS est enfin de retour.

Un GUERRIER.

Son bras redoutable,  
 Parmi nos Ennemis a porté la terreur :  
 Mais nous avons cent fois partagé leur frayeur  
 En voyant ce PRINCE aimable  
 S'exposer avec tant d'ardeur.

DIVERSES.

85

*Une* NYMPHE & son GUERRIER.

C'est peu que sa valeur extrême,  
Parmi nos Ennemis ait répandu l'effroi ;  
Nous avons vû ce jeune & sage Roi  
Triompher aussi de lui-même :  
Malgré ses plus tendres desirs,  
Qui vouloient sur son cœur remporter la victoire,  
Nous l'avons vû quitter l'Amour & les Plaisirs,  
Pour courir à la Gloire.

LE CHŒUR.

Tremblez , tremblez , fiers Ennemis ,  
A notre jeune Mars tout doit être soumis ;  
L'essai de ses Armes  
Dans ses plus beaux ans ,  
Remplit nos jaloux d'allarmes :  
L'essai de ses Armes  
Dans ses plus beaux ans ,  
Égale les exploits des fameux Conquerants.

*Une* NYMPHE.

Dans le bel âge  
L'on voit ensemble rarement,  
La Prudence, l'Esprit, la Vertu, le Courage ;

Le Ciel a réservé pour ce HÉROS charmant ,  
 Cet heureux assemblage

LE CHŒUR.

Vien payer les travaux guerriers ,  
 Tendre Amour , dont l'ardeur enchante ;  
 Ah , qu'il est doux quand la Gloire est contente ,  
 De mêler le myrthe aux lauriers :  
 Tendre Amour dont l'ardeur enchante ,  
 Vien payer les travaux Guerriers.

Un BERGER & une BERGERE.

De nôtre aimable Reine  
 Ce HÉROS est charmé ,  
 Il en est tendrement aimé ,  
 Rien ne peut égaler la douceur de leur chaîne :  
 Ah , que l'Himen & les Amours ,  
 Lorsqu'ils sont bien unis, font couler de beaux jours.

Une BERGERE.

Non , sans l'Amour , l'Himen n'a point de charmes ,  
 Et l'Amour sans l'Himen coûte trop de soupirs ,  
 De soins , de langueurs , & de larmes ;  
 Il faut n'avoir que d'innocents désirs ,  
 Pour aimer sans alarmes :



Ah, que l'Himen & les Amours,

Lorsqu'ils sont bien unis, font couler de beaux jours.

LE CHŒUR.

Contre nous la cruelle Envie

A fait éclater sa fureur :

Notre Monarque est vainqueur ;

Que le Ciel prenne soin d'une si belle vie,

C'est assez pour notre bonheur.

Une BERGERE.

Que son absence

A coûté de soupirs ;

Son auguste présence

Ramène autant de Jeux & de Plaisirs,

Que son absence

A coûté de soupirs.

Un BERGER & une BERGERE.

Quand on ne voit point ce qu'on aime,

L'on ne trouve pas un beau jour ;

Dans le plus aimable séjour,

On ressent une peine extrême :

Le murmure des eaux,

Le doux chant des oiseaux,

Toutes les fleurs de la Saison nouvelle,

N'enchantent point les maux

D'une absence cruelle.

Un BERGER.

Quand on ressent un véritable Amour,

Ah, que l'éloignement cause d'impatience !

Mais plus on a souffert des ennuis de l'absence,

Et plus on est sensible aux douceurs du retour,

Quand on ressent un véritable Amour.

LE CHŒUR.

Que la Discorde inhumaine,

Dans le fond des Enfers soit remise à la chaîne,

Qu'elle n'agite plus les cœurs :

Que notre Auguste Maître & notre aimable Reine,

Puissent goûter en repos les douceurs

De leurs innocentes ardeurs.

Un GUERRIER.

Ce généreux Vainqueur remplir notre espérance,

De cet Empire il est le ferme apui ;

Il rend à ce HÉROS si chéri de la France,

Le glorieux éclat qu'il a reçu de lui.

## UN BERGER.

Jeux innocents reprenez tous vos charmes,  
 Un Roi victorieux a banni nos allarmes ;  
 Puisse nous voir par son heureux retour,  
 L'Himen orné des fruits du tendre Amour.

## LE CHŒUR.

On voit voler sur ses pas la Victoire,  
 Chantons, répétons mille fois,  
 Ah, quel plaisir ! ah, quelle gloire  
 De vivre sous ses Loix !

## FIN DE L'IDILLE.



## ENIGME.

**J**E suis semblable au flambeau de l'Amour ;  
 Mon feu n'éclaire que pour nuire :  
 J'égare souvent sans retour,  
 Celui qui s'y laisse conduire.





*SUR LE RETOUR DE LA SANTÉ  
de Madame L. J.*

**T**out languissoit dans nos bocages ,  
 Malgré le retour du Printems ;  
 Les tendres Rossignols avoient cessé leurs chants ,  
 On voyoit pâlir les feuïllages ,  
 Et changer en fougis les plus brillantes fleurs ;  
 L'onde redoubloit son marmure ,  
 L'écho redisoit nos malheurs ;  
 Il n'étoit rien dans la nature  
 Qui ne partageât nos douleurs.  
 Enfin , nous n'avons plus à craindre pour la vie  
 De l'aimable & chère Silvie ,  
 Le juste Ciel en prolonge le cours ;  
 Ces lieux brillent de nouveaux charmes :  
 Nous voyons succéder à nos vives allarmes,  
 Les jeux , les plaisirs, les beaux jours.



## L E T T R E

E N V E R S S E M E Z ,

*A Mr. le Marquis de R \* \* \**

**E** H bien, MONSIEUR, comment vous trouvez-vous de l'air que vous respirez ? vous a-t-il rendu votre belle humeur ? jouissez-vous des innocens plaisirs que vous offre une campagne toute agréable ? tournez-vous souvent vos pas du côté de ce Palais enchanté, dont les promenades sont si délicieuses ? il est vrai que l'absence de la Nymphé lui dérobe beaucoup de ses charmes ; mais c'est un bien pour les cœurs qui veulent être tranquilles. Le vôtre est-il de ce nombre ? je le voudrois, mais je crains qu'il ne préfère ses chagrins & ses agitations aux douceurs de la paix & de la liberté. Je ne puis m'empêcher de

vous dire un songe que j'ai fait ce matin sur ce sujet : Je me suis imaginé que je me promenois avec vous dans une prairie émaillée de fleurs différentes , il me sembloit que vous me disiez qu'elles faisoient toutes un si agréable effet, qu'on auroit de la peine à se déterminer sur le choix. Je vous ai répliqué, qu'il falloit être auprès des Belles dans une même incertitude ; que de cette maniere elles réjouïssent le cœur, sans le troubler : Ensuite je vous ai donné quelques leçons de l'art d'oublier. Je vous disois qu'il falloit varier vos amusemens , pour ne vous en pas dégoûter , & surtout prendre bien garde de n'être jamais seul , de crainte de vous abandonner à ces especes de rêveries qui font retomber un cœur convalescent dans ses premières langueurs. Il me sembloit qu'au lieu d'avoir de l'attention à ce que je vous disois , vous badiniez avec vos tablettes ; je les ai pri-

ses & vous les ai renduës , après y  
avoir écrit les Vers suivans.



A l'Amour ne sois plus soumis ,

Livre ton cœur à tes Amis ,

Tu seras exempt de tristesse :

Songe , pour relever ton courage abattu ,

Que l'Amour naît de la foiblesse ,

Et l'amitié de la vertu.



A peine aviez-vous achevé de lire  
ces Vers , que le vent a emporté le  
feüillet sur lequel ils étoient écrits :  
j'ai couru pour le ramasser ; il est sorti  
d'entre les arbres un Enfant qui te-  
noit un arc & des flèches : sa phisio-  
nomie m'a paru si fière & si mutine ,  
que j'en ai ressenti une espee de  
frayeur : je cherchois quelque endroit  
pour me cacher , lors qu'il a disparu.  
Je suis revenuë sur mes pas , j'ai re-  
trouvé le feüillet de vos tablettes ;

mais quelle a été ma surprise d'y voir ces paroles écrites en caracteres de feu !



Je sçai conserver mon empire ,  
 Quoique je ne sois qu'un Enfant :  
 Tout ce que la raison peut dire  
 Pour le détruire ,  
 Autant en emporte le vent.



Après m'être un peu remise du trouble que cette aventure m'avoit causé, j'ai regardé de tous côtez pour voir ce que vous étiez devenu ; il m'a semblé qu'une femme se promenoit avec vous : son habit & ses rubans étoient verts ; elle paroissoit encore plus riante que la couleur qu'elle portoit : vous l'écoutiez avec beaucoup de plaisir ; elle vous a conduit dans un labyrinthe , qui du premier coup d'œil m'a paru assez agréable ; mais m'en étant aproché , j'ai remarqué qu'il



étoit rempli d'un nombre infini de fougis d'une espece singuliere, ils étoient entrelacez avec des myrthes & des cyprés; ils s'élevoient d'une hauteur prodigieuse, & formoient un couvert si sombre que la plus vive lumiere ne pouvoit pénétrer en ce lieu : Un ruisseau serpençoit autour; on voyoit sur ses bords une multitude de pensées différentes, & l'on peut dire qu'il y en avoit plus que de brins d'herbe : je vous ai apellé plusieurs fois pour vous empêcher d'avancer dans un labyrinthe qui me paroissoit si dangereux, que je ne croyois pas qu'il fut possible d'en sortir sans un secours aussi puissant que celui que Thesée reçut de la belle Ariadne. Vous ne m'avez point répondu : j'ai pensé courir le risque de m'égarer pour tâcher de vous ramener; mais la raison m'en a empêché. Dans le moment que j'allois m'éloigner de cet endroit, j'ai vu venir la Dame, à

l'habit verd ; elle chantoit ces paroles



Sans moi l'Amour n'a point de charmes ;

Je fais aimer les soupirs & ses larmes ,

J'arrête les cœurs sous sa loi ;

J'augmente les ardeurs d'une flâme amoureuse ,

Je suis douce , je suis flatueuse ;

Cependant il n'est rien de plus trompeur que moi.



J'ai jugé que c'étoit l'Espérance ; je me ferois de bon cœur déchaînée contre elle , car je lui en veux d'ailleurs : mais j'ai crû qu'il valoit mieux la prier de bonne grace de ne plus séduire votre cœur. Elle m'a dit en riant , que plusieurs fois elle s'étoit broüillée avec vous , & vous avoir abandonné au Dépit. Que loin de profiter de ce qu'il vous disoit , vous le chassiez pour vous raccommo-der avec elle. C'est donc , me suis-je écriée , que vous lui promettez de grandes douceurs ?

cears ? Point du tout, m'a-t-elle répli-  
 qué ; ignorez-vous quel est le caracté-  
 re des Amants ? Ils sont comme des  
 enfans qui pleurent, qui se mutinent,  
 & que l'on apaise avec une dragée.  
 J'aurois poussé plus loin la conversa-  
 tion : mais par malheur je me suis  
 éveillée. Voilà, MONSIEUR, un  
 songe qui me semble mystérieux ; je  
 voudrois pouvoir l'expliquer à votre  
 avantage : Cependant plus j'y fais  
 d'attention, moins il me paroît fa-  
 vorable. Vous jugez bien que cela  
 m'inquiète, puisque je suis autant  
 qu'on le peut être. M. V.

## CHANSON.

**Q**uand le dépit vous fait quitter Climène,  
 Vous croyez briser sa chaîne,

Vous venez me jurer une éternelle ardeur :

Mais c'est un serment trompeur,

Qui ne sauroit me surprendre ;

Lorsque le dépit donne un cœur,

L'Amour se plaît à le reprendre.



P O E S I E S

\*\*\*\*\*

B O U Q U E T ,

A Madame D. C.

V Oici, charmante Iris, le jour de votre fête,  
Chacun vous rend hommage, & vous offre  
des fleurs :

N'en prenez pas dont les odeurs

Vous puissent monter à la tête.

Recevez ces œillets, ils n'ont rien que de doux,

Ce matin l'amitié les a cueillis pour vous,

Et m'a découvert un mystère :

Elle dit, que l'Amour son frere,

Doit aussi vous en presenter :

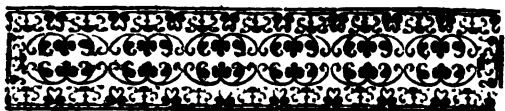
De ce Dieu dangereux vous devez rebuter

Jusqu'aux moindres fleurottes ;

Vous sçavez qu'elles ne sont faites,

Belle Iris, que pour enêter.





## E P I T R E ,

*A Monsieur le Marquis D. R.*

**E** H bien ma Muse , en venez vous ?  
 Damon vous a rendu malice pour malice ,  
 Entrerez-vous encore en lice ,  
 Et ses propos railleurs sont-ils de votre goût ?  
 Pour l'attaquer votre ardeur étoit vive ,  
 Les armes à présent vous tombent de la main ,  
 Et votre caquet féminin  
 N'est pas propre à la défensive.  
 Mais je vous déclare tout net ,  
 Qu'il vous seroit honteux de garder le tacet.  
 Sus , reprenez courage ; allons , il faut lui dire ,  
 Vous avez fort bien fait , beau Sire ,  
 De vous gaudir à votre tour ,  
 Avec vos doux propos d'Amour.  
 De votre cœur vous vantez la tendresse :  
 Vous me l'offrez ; mais l'avez-vous repris

Des mains de la cruelle Iris ?

Non certes , pour jamais elle en est la maîtresse ;  
 Vous ne sauriez changer , vous me l'avez trop dit :

Et quand cela se pourroit faire ,

Point ne voudrois d'un cœur donné par le dépit ,

Car le dépit ne dure guère ;

Ruis quel profit feroit ce cœur ?

Quand tout de bon vous pourriez le reprendre ,

Il est si consumé d'ardeur ,

Qu'il n'est plus qu'un charbon , que dis-je ? qu'une  
 cendre.

D'ailleurs , pour moi l'Amour n'eut jamais d'agrément ,

Vous êtes mon Ami , je vous crois fort sincère ;

Je ne veux point troquer l'Ami contre l'Amant ,

Sur un pareil marché quel gain pourrois-je faire ?

En laissant l'amitié pour prendre de l'amour ,

Voyons , qu'aurai-je de retour ?

Des langueurs , des foudis , & de la jalousie ;

Je perdrais ce repos si doux , si plein d'attraits :

Je me garderais bien d'en faire la folie ;

Damoi ; soyons amis , & ne changeons jamais.



## E P I T R E,

*A Monsieur le Marquis de R\* \* \*  
qui m'avoit écrit sur les mêmes  
Rimes d'une de mes Lettres.*

**V**Ers ou Prose à proportion,  
L'on voit que vous êtes peu sage,  
Vous tenez libertin langage ;  
Ne m'écrivez plus sur ce ton.  
Pourquoi faire servir mes rimes,  
A me tenir propos pervers ?  
Vous avez fait autant de crimes  
Que vous avez rempli de Vers.  
On n'aurai pour vous d'indulgence,  
Si ne parlez plus sagement ;  
Je vais condamner au silence  
L'Ami, comme Iris fait l'Amant.  
Or si l'Amie & la Maîtresse  
Vous font de pareils traitements,  
Dieux, que vous aurez de tristesse !

A qui direz-vous vos tourmens ?  
 Aux ruisseaux , aux claires fontaines ;  
 Peint ils n'arrêteront leurs cours  
 Pour ouïr vos doleus discours ,  
 Car il ne leur chant de vos peines.  
 A qui donc les aller conter ?  
 La Nymphé Écho peut répéter  
 Quelque mot , mais non pas vous plaindre ;  
 Elle eut jadis trop de caquet ,  
 Et Junon a sçû la contraindre  
 A garder souvent le tacer.  
 Or si votre langue indiscrette ,  
 Trop librement encor caquette ,  
 Quoique Junon je ne sois pas ,  
 Que grosse soit la différence ,  
 Je saurai bien en pareil cas  
 Arrêter votre outrecuidence.  
 Mais c'est trop parler sur ce fait ;  
 Je vous crois grande repentance  
 D'avoir commis un tel forfait ,  
 Et comme je suis toute bonne ,  
 Aisément je vous le pardonne.



Sus, quand reviendrez-vous des champs ?

Quel passe-tems y peut-on prendre ?

Les Oiseaux ont perdu leurs chants,

Les Aquilons se font entendre :

Ils ont banni les doux Zéphirs ,

Flore avec eux a fait retraite ;

Car cette Déesse' coquette ,

Sans ces flatteurs , est sans plaisirs.

Mais point ne troufferez bagage ,

Voyant mourir gazons & fleurs ;

Morphée a pour vous des douceurs ,

Qui vous enchantent davanrage

Que le plus verdeoyans feuillage.

Sus , où prenez-vous vos pavots ?

Les meilleurs sont au fond des pots :

Ils endormiroient l'Amour même.

Vous dites que dormez des mieux ,

Si tant est que bouviez de même ,

Vous devez être fort joyeux :

Ne faites donc plus le pieux ;

Quant à moi ; je ne savois etoie

Que lors qu'on peut manger & boire ,

Et dormir si tranquillement ;

On souffre le moindre tourment.

## LES ÉTERNELLES.

*Bouquet à Madame D. C.*

**L'**Amour & l'Amitié s'étant mis dans la tête  
De vous offrir des fleurs le jour de votre fête,

Se sont rencontrés ce matin,

Dans un délicieux jardin :

D'abord le Fils de Cithère

A voulu jouer au fin ;

Mais l'Amitié plus sincère ,

Lui déclare son dessein.

Ma Sœur , que voulez-vous faire ?

Lui dit-il , tout en courroux ,

Ce soin me convient mieux qu'à vous :

A ses mots , d'une main légère ,

Dont il sait ravir les cœurs ,

On lui voit piller les fleurs ;

Il laissa les Éternelles ,

Car il les trouva les moins belles ;

L'Amitié les cueillit pour vous les présenter,

Chacun dans ce qu'il fait montre son caractère :

Ce qui vient de l'Amour brille & ne dure guère ,

Ce qui vient de la Sœur dure sans éclater.

## E P I T R E ,

*A Mr. le Marquis de R \* \* \**

**Q**Uoi, c'est un traité de l'Amour  
Qui vous occupe chaque jour ?

Certes, c'est un fort bel ouvrage ;

Mais j'appréhende avec raison ,

Qu'une telle occupation

Ne vous enflâme davantage.

Iris, dont vous suivez la loi ,

Se gaudit de votre constance ;

Un traité de l'Indifférence

Vous conviendrait mieux, selon moi.

Depuis que vous portez sa chaîne ,

On a vû deux fois le Printems

Rendre la verdure à nos champs :

C'est trop servir une inhumaine :

Cherchez ailleurs un fort plus doux.

Ne me direz-vous point, Beau Sire ,

Eh bien, de quoi vous mêlez-vous ?

Je veux souffrir un long-martyre,  
Et chacun à son gré soupire.  
Soit, soupirez gratuitement ;  
Quant à moi, si j'étois Amant,  
Point n'aimerois de Beauté fière :  
Et si j'étois un tems sans plaire,  
On ne me plairoit pas long-tems ;  
Pour rendre mes désirs contens,  
J'aurois recours au Dieu des Treilles ;  
Et ne pouvant coëffer Iris,  
Je décoëfferois des bouteilles.  
Avec le vin régner les ris,  
Les jeux, les bons mots, l'allégresse,  
Cela vaut mieux qu'une tygresse,  
Mais quittons de pareils discours,  
On déplaît par trop de franchise,  
Servons nos Amis à leur guise,  
Et les flatons dans leurs amours,  
Sus, chantons la palinodie,  
C'est bien fait d'aimer constamment ;  
Ce n'étoit que par raillerie  
Que je vous parlois autrement ;

Lorsque l'on a fait une avance ,  
De soins , de soupirs , de langueurs ,  
On en perdrait la récompense ,  
Si l'on alloit aimer ailleurs.  
Il faudroit nouvelle dépense  
De billets doux , de tendres pleurs ,  
Essuyer nouvelles rigueurs ;  
Ce n'est pas fait qui recommence.  
En amour les volages cœurs  
Perdent souvent maintes douceurs.  
Les Bergeres les plus sauvages ,  
Se laissent toucher par les soins ,  
Et d'un Berger payent les gages.  
Alors qu'il y pense le moins,  
Servez toujours votre cruelle ,  
Si vous ne pouvez l'attendrir.  
Le pis aller est d'en mourir.  
Aussi-bien si c'est votre étoile ,  
Rien ne sauroit vous secourir.  
Si tant est qu'au sombre rivage  
Vous descendiez par trop d'amour ,  
Peut-être aurez-vous l'avantage  
D'être pleuré d'Iris un jour.

Hélas ! s'écriera cette Belle ,  
 Il m'aimoit , je n'en puis douter ;  
 Que ne puis-je ressusciter  
 Cet Amant loyal & fidèle :  
 Il souffrit pour moi maints tourments ;  
 Trop tard pour lui je deviens tendre :  
 C'étoit le Phoenix des Amants ,  
 Que ne renaît-il de sa cendre ?  
 Dans le noir séjour d'Atropos ,  
 Vous entendrez ces doux propos :  
 Dieux , quel bonheur sera le vôtre !  
 Point ne voudrez pour gros argent  
 Troquer votre ombre contre une autre ,  
 Non pas même contre un vivant .  
 Désormais rien ne vous tourmente ,  
 Car je vous tiens déjà pour mort ;  
 Jouissez de votre heureux sort :  
 Je suis de votre ombre contente ,  
 Tres-humble & loyale Servante .



## SONNET

EN BOUTS-RIMEZ.

*A Mademoiselle de M\*\*\**

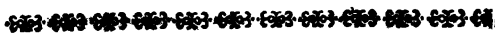
SI l'Himen discourtois te donnois un ... *chapeau*,  
 Qui voulut jour & nuit t'avoir sous la ... *seigneurie*,  
 Qui de bélans Bambins te fit un gros ... *trompeau*;  
 Contre un pareil chagrin aurois-tu quelque ... *armure*?

En vain tu vanterois ta vertu , ta ... *droiture* ,  
 Le jaloux garderoit toujours la vieille ... *peau* ;  
 Car ton regard picquant lui seroit un ... *augure* ,  
 Que point ne te voudrois contenter d' ... *oripeau*.

Tout ainsi que l'on voit fondre au feu la ... *chandelle* ,  
 Pauvrette , on te verroit maigrir dans ta ... *ruelle* ;  
 Plus de billets galants n'empliroient ton ... *tiroir*.

Ton Argus seroit prompt à découvrir la ... *mèche* :  
 Sus , que femme en ce cas te serve de ... *miroir* ,  
 Qu'une heureuse fierté garde ton cœur de ... *brèche*.



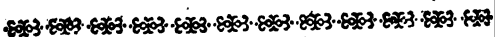


## B O U Q U E T ,

*D'un petit Tableau représentant un  
Amour armé, tenant une couronne.*

### L'AMOUR.

**Q**uand la paix règne sur la terre,  
Aux tendres cœurs je viens livrer la guerre :  
Mais tu me dois voir sans effroi :  
Un mépris infini brille dans ta personne,  
Et les Amants que je couronne,  
Sont faits comme toi.



## A U T R E B O U Q U E T ,

*D'un cœur de massépin couronné.*

**P**our un Bouquet, je vous envoie un cœur,  
Dont rien n'égale la douceur ;  
Cependant il n'a point souffert de grignotage :  
Comme il vous étoit destiné,  
Il semble que l'Amour pour vous l'ait couronné :  
Il est entier ; vous aurez l'avantage  
De lui porter les premiers coups :  
Quel autre mortel mieux que vous,  
Mérite un cœur sans partage ?



## EPI TRE,

*A Mademoiselle D. M.*

**D**emoiselle trop loüangeuse,  
 Et grandement ingénieuse,  
 Pour te tirer d'intrigue & te justifier ;  
 Ta Lettre qui paroît écrite la première,  
 Ne seroit-ce point la dernière ?  
 Certes, l'on peut s'en désier ;  
 En pareil cas que dois-je faire ?  
 De soupçonner ta foi, c'est attrister mon cœur ;  
 Au lieu qu'en te croyant sincère,  
 C'est me procurer un grand heur.  
 Or d'une opinion probable,  
 Gens habiles ont dit, que suivant son désir,  
 L'on pouvoit s'arrêter à ce qui fait plaisir,  
 Et prendre le parti qui plus est agréable.  
 Sus donc, sans consulter sur ce fait la raison,  
 A des pensees flatteurs livrons-nous toute entière ;  
 Croyons que dans ton cœur j'occupe un bon canton ;

Car onc il n'est de bien qui puisse tant me plaire.

De tes Missives l'entretien

Egaye mon humeur rêveuse ;

Maintefois je les lis pour me rendre joyeuse ,

Ton vif esprit est le charme du mien.

Ma Muse est fière du suffrage

De ton illustre parentage.

Pour mériter son destin glorieux ,

Elle voudroit porter son vel jusques aux Cieux :

J'arrête son outreuidence ,

Et lui fais prendre un autre ton ,

Me remettant en souvenance

Le piteux sort de Phaëton.

Sus, changeons de propos, l'Himen forme une chaîne

Pour garoter deux de nos Habitans ,

Veuille ce Dieu qu'ils soient contents ;

Après lui maintefois il traîne soins & peines.

L'Amant porte robe & bonnet ,

Il est aussi riche que sage ,

Et lui seul dextrement conduisoit son ménage :

L'Épouse trouvera chez lui tout propre & net ;

Elle

Elle n'aura qu'à pondre , & son nid est tout fait.

Maintenant elle loge auprès de la Sireine ,

Dont la voix va toujours à l'oreille du cœur ,

Et qui par fois avec la tienne ,

Unit sa flatteuse douceur.

Bien faut qu'Himen travaille à repeupler la terre ;

Plût au Babin d'Amour que le Dieu de la Guerre ,

Dans les rêts de Vulcain derechef étant pris ,

Fut dix lustres entiers dans les bras de Cypris :

Qu'en penses-tu, Pucelle gracieuse ?

Trouveroient-ils le tems ou trop long ou trop court ?

Mais chut , ma Muse est trop causeuse ,

Je te dis bon soir & bon jour.

## H I V E R .

**L'**Hiver fait languir la nature ,

Nos clairs ruisseaux ont perdu leur murmure :

On ne voit plus régner dans ce triste séjour

Les Plaisirs ni l'Amour :

Faut-il que seul, hélas, je porte encor sa chaîne ?

Dans toutes les Saisons je ressens son ardeur ;

La glace de mon Inhumaine

N'a pû le chasser de mon cœur.

\*\*\*

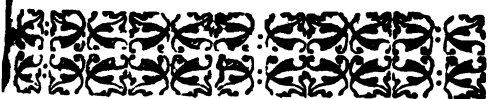
### E N I G M E.

**J**E sers à differents usages,  
 La chicane souvent me donne les noirceurs ;  
 Je suis chez les Amants, je suis chez les Auteurs,  
 Et chez les gens de tous étages :  
 J'amuse les foux & les sages.  
 Lorsque j'étale aux yeux  
 Du beau, du gracieux,  
 On me conserve avec un soin extrême ;  
 Mais mon destin n'est pas toujours le même ;  
 Il me faut tout souffrir : Quelquefois un enfant  
 Me livre aux caprices du vent.

\*\*\*

### E N I G M E.

**O**N me chérit quand je suis ronde,  
 Mon dedans brille & plaît à tout le monde :  
 Lorsque je deviens platte, il paroît ténébreux,  
 Et plus triste cent fois que les cachots affreux.



## E P I T R E,

*A Mr. le Marquis de R\*\*\**

**S**I l'on trouve dans mes Missives  
 Des tours nouveaux, des expressions vives,  
 Beau Sire; c'est plutôt à toi  
 Qu'il en faut rendre honneur, qu'à moi:  
 On s'éleve toujours au-dessus de soi-même  
 Lorsqu'on te parle ou qu'on t'écrit;  
 Un Ami tel que toi, d'un mérite suprême,  
 Anime & donne de l'esprit.  
 Mais sus, parlons de ton voyage,  
 Qu'on peut nommer pèlerinage;  
 Auprès de Sainte Reyne, en un charmant Palais,  
 Un riche Président par sa magnificence,  
 Fera du siècle d'or revivre les attraits:  
 Au gré de ses desirs tu verras l'abondance,  
 Et le riant Comus en bonne intelligence:  
 Qui plus est, les Ris, les Amours,

La fine raillerie & la délicatesse ,  
 Aux fêtes , aux repas se trouveront toujours ,  
 Avec les enjouemens , l'esprit , la politesse .  
 Ton illustre Parent sçait l'art de les unir ;  
 Elevant lui la sombre tristesse ,  
 Ni le plus noir chagrin ne sauroient pas tenir :  
 Onc je ne sçai comment tes Dames  
 Pourront se retirer de ces enchantemens ;  
 Les plaisirs ont de puissans charmes ,  
 Ils font passer les jours ainsi que les momens .  
 Notre Marquise coïnte & belle ,  
 Lorsqu'elle partit de chez elle ,  
 Ne comptoit point d'aller dans ces climats ;  
 Sans y penser , c'est ainsi qu'on s'engage :  
 Que l'on aime ou que l'on voyage  
 Plus qu'on ne croit , on fait des pas .  
 Si tu fais durer son absence ,  
 Fais du moins qu'elle songe à nous :  
 Que ses billets tendres & doux ,  
 En soient l'agréable assurance .  
 Garde-toi de brûler d'une amoureuse ardeur  
 Pour la gentille Présidente ,  
 Tu sçais qu'elle est par trop constante ,

Tu perdrois tes soins, ton labour:

Que ton cœur soit entre ces Belles,

Toujours incertain de son choix,

Et ne pouvant aimer en deux lieux à la fois,

Qu'il ne soit à pas une d'elles.

E'Amour cause toujours maints pensers soucieux:

Meureux qui se deffend de sa maligne flâme;

A l'amitié livre ton ame,

Pour toi, pour tes Amis, tu ne peux faire mieux.

Je ne suis rien moins que joyeuse:

Lorsque je vois que mes Amis:

Au Fils de Vénus sont soumis,

Car il est d'une humeur fâcheuse;

Et lorsqu'il loge dans un cœur,

Souvent il en bannit sa Sœur.

Il croit que c'est lui faire grace,

Quand il lui laisse seulement

Une pauvre petite place;

Beau Sire, enfin, c'est là mon sentiment,

Qu'on est meilleur Ami lorsqu'on n'est point Amant.



## E N I G M E.

**J**E suis à Paris chaque jour ;  
 On voit promener ma figure ,  
 Sur un pivot que la nature  
 A pris plaisir à faire au tour :  
 De me faire chercher, j'ai souvent l'avantage ;  
 Quoique je sois moins poli que crasseux ,  
 En mille endroits on fait un grand usage  
 De la douceur que j'enferme en mon creux.

## C H A N S O N.

**S** i tu perdois de tes attraits,  
 Infidèle Bergère,  
 Je croirois que l'Amour, touché de mes regrets,  
 Me vangeroit de ton humeur légère :  
 Mais, hélas ! en brûlant d'une nouvelle ardeur,  
 Tes yeux brillent de nouveaux charmes ;  
 Et malgré le dépit qui fait couler mes larmes,  
 Tu régnes toujours dans mon cœur.





## SONNET

EN BOUTS-RIMEZ.

**H**euroux qui peut de vin remplir sa grande *cruche*,  
 Manger en paix son lard, quand il n'a point de *boeuf*,  
 Prendre un rayon de miel que lui fournit sa . . . *ruche*,  
 Et dans son poulaillier gober tout frais son . . . *œuf*.

Pour vivre ainsi, j'irois au Pays de l' . . . *Austruche*,  
 Je pourrois y passer des lustres plus de . . . *neuf*,  
 Car fortune est pour moi pire qu'une . . . *guemuche*,  
 De toutes les *savours* de long-tems je suis . . . *veuf*.

Cette avengle les donne aux faquins à . . . *guenille*,  
 Qui jadis dans les champs ont porté la . . . *faucille*,  
 Elle aime à faire un *Pan* du plus *crasseux* . . . *Hibou*.

L'encenser, est souvent jolier à ma belle . . . *herbe*,  
 En faisant voir de loin quelque rare . . . *bijou*,  
 Elle amuse en enfant le cœur le plus . . . *superbe*.



## P R I N T E M S.

**D**epuis le regne des Zéphirs,  
 Mon cœur est aussi gai que la Saison nouvelle;  
 Je revoi mon Berger, je le revoi fidèle,  
 Rien ne sauroit troubler nos innocens plaisirs.:

Printems, ton nouveau feuillage

Est le charme de tous les cœurs;

Mais ceux que l'Amour engage,

Goûtent cent fois mieux tes douceurs.

## C H A N S O N A B O I R E.

**F**uyons l'Amour, c'est un Normand;  
 Il m'a promis cent fois de finir mon martyre:  
 Il prend plaisir à se dédire,  
 Il ne compte pour rien de faire un faux serment:  
 Fuyons l'Amour, c'est un Normand.  
 Suivons le Dieu de la Tonne,  
 Tout ce qu'il promet il le donne.  
 Il va combler nos vœux avec son jus charmant:  
 Fuyons l'Amour, c'est un Normand.

## E P I T R E,

*A Monsieur l'Abbé G\*\*\**

**I**llustre Ami, j'ai peine à me deffendre  
De tes propos pleins de douceur,  
L'amour propre, cet enchanteur,  
S'y mêle; & voudroit me surprendre.

Ainsi que toi ce cauteleux me dit :

Quoique tu sois dans ton Automne,  
Avec tes talens, ton esprit,  
Tu vauds une jeune personne,  
Quand elle seroit toute d'or.

La richesse est souvent unie à l'injustice,  
Elle a pour compagnons l'orgueil & le caprice;

Le bel esprit est un trésor,

Qui se répand sans avarice.

Tu n'es pas bien avec Plutus,

Chacun sçait que Dame Fortune,

Point ne te veut être oportune;

Mais tu reluis par tes vertus

Plus que l'or & les pierreries.  
 Le plus brillant des Dieux te comble de faveurs,  
 Du Permesse pour toi les rives sont fleuries.  
 Tu chantes chaque jour avec les doctes Sœurs,  
     Au doux bruit des eaux d'Hipocrène ;  
 Il semble que cette fontaine  
     Coule plus vivement pour toi.  
 Aux rimes tu donnes la loi ;  
 Onc tu ne les trouves rebelles ,  
     Chacune viens quand tu l'appelles.  
 Illustre Ami , la subtile vapeur  
     De cet encens , yvre mon cœur :  
     Je me sens contente & joyeuse ;  
 Mais bien-tôt la raison m'enleve mon bonheur :  
     Cette importune controlleuse  
     Me dit d'un ton sec & moqueur :  
     Tu penses donc sur le Parnasse  
     Tenir une éminente place ;  
     De tes travaux quel est le fruit ?  
 On mesure aujourd'hui la gloire à l'opulence,  
     Et les talents font peu de bruit ,  
 S'ils ne produisent pas de quoi faire bombance.

Tombant de haut à ce discours ,

Je me dis qu'un laurier dont Phœbus me couronne,

N'est rien près de l'éclat que la fortune donne :

Cependant , mon destiu est de nimes toujours ,

Comme d'être à jamais ta loyale Servante

Tres-humble & tres-obéissante.



*Le Serin de Madame de B \* \* \**

**O**N a grand soin de moi , mon aimable Maître,  
tresse ,

On me cajole , on me parle sans cesse ;

Mon plumage est fort beau , mon apétit va bien ,

Ma cage est toujours propre, il ne me manque rien ;

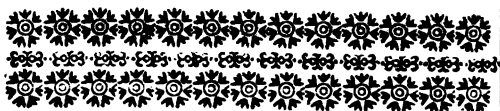
Et cependant votre absence me gêne :

Sans vous rien ne sauroit contenter mes desirs ,

Je chante quelquefois , mais je chante ma peine ;

J'attens votre retour pour chanter mes plaisirs.





## E P I T R E

*A Mademoiselle de M\*\*\**

**C**ointe Pucelle , aux airs si gracieux ,  
 Tourment des cœurs , plaisir des yeux ,  
 Quoi , pour quatre grands mois tu quittes cette Ville ,  
 Sans voir tes Amis un moment ;  
 Mon cœur navré grièvement ,  
 Veut se venger de toi ; mais point il n'est facile ,  
 Car je me vais ramentevant  
 Les traits mignards de ton visage ,  
 Ce coup d'œil si vif , si perçant ,  
 Cette touchante voix , cet esprit amusant ,  
 Enfin , tout ce qui plus m'engage ;  
 Puis je viens à t'aimer plus fort qu'auparavant.  
 Quel remède à cela ? certes , je n'en voi guère :  
 Le courroux maintefois me dit ,  
 C'est honte d'aimer à crédit ;  
 Je sçai qu'on ne sauroit pis faire ,  
 Qu'on n'a ne plaisir , ne profit ,

Ains toujours grande inquiétude.

Sus , tâchons de te dés-aimer ,

Et perdons la sotte habitude

De chérir qui me veut chêmer ,

Qui se gaudit de ma détresse ,

Et qui pour moi plus dure qu'un rocher ,

Passé loin de ces lieux, ses jours en allégresse.

Mon cœur loyal ne sauroit te toucher ,

Je le reprens , onc ne puis davantage

Souffrir un si cruel servage :

Mieux vaux qu'il soit oisif, qu'il n'aime jamais rien,

Ayant porté tes nœuds , trop aimable Amarille ,

Il seroit dans son choix grandement difficile ;

Nul ne pourroit lui faire un assez beau lien.

Pour m'ébaudir je vais être joüeuse ,

Ce plaisir est de mode , il paroît engageant.

Oüi , mais je ne suis point chanceuse ,

Peut-être en perdant mon argent ,

Trouverai-je de ces Bacchantes ,

Qui , perte ou gain, ne sont jamais contentes,

Qui me diront , la face tout en feu ,

Que je suis des plus ignorantes :

Me voilà donc broüillée avec le jeu.  
 Quel passe-tems choisir pour bien passer la vie,  
 Sans se livrer à l'amitié ?

Ja me paroît que sans elle il ennuye :  
 Faisons plutôt la paix. Ingrate, par pitié,  
 Sois de tendresse avec moi de moitié ;  
 Viens me payer des maux que me fait ton absence,  
 Ou par un billet seulement,  
 Donne-moi quelque alégement ;  
 Mais que ton cœur en fasse la dépense.  
 Ton vif esprit paye toujours d'avance ;  
 Il s'en faut beaucoup que ton cœur  
 Ne soit un aussi bon payeur ;  
 Ce qui rend grandement dolente  
 Ton humble & loyale servante.

\*\*\*

### C H A N S O N .

**E** Loigné de votre présence,  
 Je me sens accablé du plus cruel tourment ;  
 Mais je suis trop heureux, Iris, si mon absence  
 Vous fait souffrir un seul moment  
 Ce que je souffre incessamment  
 Éloigné de votre présence.





## EPI T R E,

*A Madame la Marquise de C\* \* \**

*Sur ce que des petits Hommes de pain d'épice  
avoient été mis en pièces & mangés.*

**C**ointe & gentille Dame , aux yeux piquants &  
& doux ,

Quels sont les Chevaliers qui s'hébergent chez vous ?

Sont-ils point descendus de ces Anthropophages ,

Qui faisoient des humains leurs plus exquis repas ?

Certes, s'il est ainsi, je ne m'ébahis pas

Que leurs ames soient tant regrettées ,

Qu'ils violent le droit des gens ,

Et qu'ils mettent à belles dents .

Deux bons petits Hommes en pièces ;

Mais bons tout comme le bon pain ,

Jamais ne sonnant mot , si dociles enfin ,

Que maintes femmes tres-dolentes ,

Qu'Himen accable de souci ,

Seroient joyeuses & contentes ,

Si leurs maris étoient ainsi .

Bien connoissez certaine Brune ,  
 Qui n'est pas de taille commune ,  
 Ains haute & droite comme un jonc ,  
 Qui voudroit bien avoir époux de la façon.  
 Mais changeons de propos , & parlons de l'orage

Qui déranga votre voyage :  
 Car vous cuidiez , en partant de ces lieux ,  
 Aller bon train droit à Courance ;  
 Mais quelque Démon envieux ,  
 Troublant les airs , trompa votre esperance ;  
 Vous contraignit , malgré votre vouloir ,  
 D'aller au Cabaret : Falloit-il s'en douloir ?  
 Est-ce un gîte désagréable ?  
 Peut-on pas s'y gaudir à table ,  
 Et sans chagrin laisser pleuvoir ?  
 Qui surpris d'une nuit obscure ,  
 En Campagne peut à tâton ,  
 Arriver au moindre bouchon ,  
 A , selon moi , douce aventure.  
 Sus donc , Dame pleine d'apas ,  
 Quand point n'aurez plus piteux cas ,  
 Votre tres-loyale Servante  
 Ne sauroit en être dolente.



## M E T A M O R P H O S E

*D'un Berger en Perroquet.*

**A**lcidor, ce Berger, si tendre & si fidèle,  
 Soupiroit pour Iris, cette Beauté cruelle,  
 Sans oser découvrir son amoureux tourment :

Parle, lui dit l'Amour, pour être heureux Amant  
 On ne fauroit trop tôt découvrir son martyr :

Une Belle tient rarement

Compte du tems qu'on perd à l'aimer sans lui dire.

Alcidor animé par un espoir flatteur,

Alloit apprendre à sa Bergere

Son amoureuse & vive ardeur ;

Mais le Respect, d'un air severe,

L'arrête & le rend interdit ;

L'Amour en rougit de dépit :

Il s'écria dans sa colère,

Apren, lâche Alcidor, que le Dieu de Cithère,

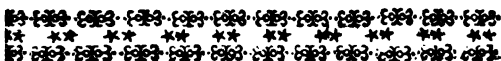
Ainsi que le Dieu des Combats,

Vent sous ses étendars d'intrepides Soldats :

En cédant au Respect, tu me fais un outrage :

Pour m'en venger , tu seras Perroquet ,  
 Et rien n'arrêtera désormais ton caquet.  
 Aussi-tôt Alcidor fut couvert d'un plumage  
 De riant couleur , comme on voit dans les champ  
 Les arbres revêtus au retour du Printems ;  
 Son nez se courbe en bec , & les bras sont des ailes :  
 En Oiseau transformé , se Berger amoureux.  
 Conserve un cœur des plus fidèles ,  
 Et brûle encor des mêmes feux.  
 Mais il n'est plus réduit à cacher sa tendresse ,  
 Il ne craint plus du Respect la leçon ;  
 A tous moments il dit à sa Maîtresse ,  
 Baïsez le Perroquet mignon.  
 Le Dieu qui fait que l'on soupire ,  
 En croyant se venger , fit grace à cet Amant ;  
 Car il n'est point de si cruel tourment ,  
 Que d'aimer sans oser le dire.





## C H A N S O N,

Sur l'Air : *Landerirette.*

Sur le Parnasse j'ai monté,  
 Mais je n'en ai rien rapporté, *Landerirette,*  
 Car Bellonne l'a défleuri,  
 Landeriri.



Il n'y peut plus naître de fleurs,  
 Si la Paix avec ses douceurs, *Landerirette,*  
 Ven écarte le sombre ennui,  
 Landeriri.



Pégaze est tout estropié,  
 Il fut blessé d'un coup de pied, *Landerirette,*  
 D'un Courfier de Mars, ces jours-ci,  
 Landeriri.



Ce Pégaze jadis si beau,  
 N'a plus sur les os que la peau, *Landerirette,*  
 Il est fait comme un locati,  
 Landeriri.

Les Muses n'ouvrent plus le bec ,  
 Cès dolentes Sœurs sont à sec , Landerirette ,  
 Et les pauvres Auteurs aussi ,

Landeriri.



Ami fidèle & généreux ,  
 Pour un Bouquet reçois les vœux , Landerirette ,  
 Qu'en ton honneur je fais ici ,

Landeriri.



Puisses-tu goûter en santé ,  
 Dix lustres de prospérité , Landerirette ,  
 Et ton aimable Épouse aussi ,

Landeriri.



Qu'il brille sans cesse à tes yeux  
 De ce métal qui rend joyeux , Landerirette ,  
 Que ton coffre en soit tout rempli ,

Landeriri.



Fasse le Ciel que ton bonheur  
 Ne soit pas moins grand que ton cœur , Landerirette ,  
 Et tu n'auras aucun souci ,

Landeriri.

Ne néglige pas ma Chanson ,  
 Quoi qu'elle soit sur un vieux ton , Landerirette ,  
 Tout doit passer en ce tems-ci ,  
 Landeriri.

CHANSON A BOIRE.

**A**llez , heureux Amants , auprès de vos Maî-  
 tresses ,  
 Exprimer vos désirs  
 Par de tendres caresses ;  
 Vous ne me verrez point jaloux de vos plaisirs :  
 Ce n'est que du jus de la treille  
 Que mon cœur est enchanté ,  
 Et le vin vieux me réveille  
 Plus que ne pourroit faire une jeune Beauté.

EPIGRAMME.

**M**Ars & Vénus pourroient dans ce charmant  
 bocage ,  
 Jouir en liberté du plus heureux destin ;  
 Le Dieu du jour n'en peut percer l'ombrage,  
 Et la fraîcheur des eaux en éloigne Vulcain.

*C H A N S O N,*

*Pour Mademoiselle B \* \* \* sur son Mariage  
avec Monsieur le Comte de T \* \* \**

*Sur l'Air de Joconde.*

**I**ris, on vous donne un Époux,  
Jeune, vaillant, aimable;  
Quels vœux peut-on faire pour vous?  
Tout vous est favorable.  
Vous brillez comme le beau jour,  
Et quand l'Himen vous lie,  
On est sûr que le tendre Amour  
Sera de la partie.



Notre air est vif & gracieux,  
Pourroit-on s'en deffendre?  
L'Amour prend des traits dans vos yeux,  
Qui touchent le moins tendre:  
Iris, quand on est comme vous,  
Aussi sage que belle,  
On rencontre dans un Époux,  
L'Amant le plus fidèle.



## E P I T R E,

*A Monsieur L\*\*\**

**G**rand Sénateur de plus d'une façon,  
 Car vous avez grand esprit, grand renom,  
 Grand cœur, grand'taille, & vous êtes tout comme  
 Il faut qu'on soit pour être un fort grand homme.  
 Je vous souhaite une grande santé,  
 Et de tout point grande prospérité.  
 Que votre oreille à jamais satisfaite,  
 N'entende plus le chant de l'*Aloüette*;  
 Que de l'année on ne fasse chanter  
 Aucun Oiseau, sans vous bien consulter  
 Car bien savez connoître le langage  
 Qui peut toucher, & plaire davantage.  
 Pour vous tromper n'est Pipeur assez fin;  
 Il auroit beau se lever du matin,  
 On ne pourroit avec sa diligence,  
 Rien dérober à votre connoissance:  
 Adieu, je suis ce jour de l'An premier,

Ce que j'étois au jour de l'An dernier ,  
 Votre tres-humble & tres-obéissante ,  
 Tres-enjouée & burlesque Servante,



Pour Minister \* comment former des vœux ?  
 Point il ne peut en Amour être heureux ;  
 Lui souhaiter maintes gentes Grisettes ,  
 C'est au Vieillard présenter des noisettes.  
 Puisse-t-il donc dérober à propos ,  
 Poulets , perdrix , les croquer jusqu'aux os ?  
 Que ses larcins ne soient vus de personne ,  
 Et que chez vous comme en Lacédémone ,  
 Ne soient punis de semblable forfait ,  
 Que sots Larrons attrapez sur le fait.

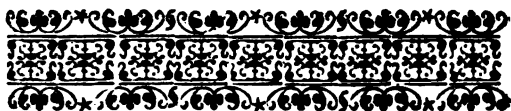
\* C'est un Chat.



### E N I G M E.

**J**E prens toujours un vol audacieux ;  
 D'un feu perçant on voit briller mes yeux ;  
 Nul autre comme moi n'est fait pour la lumière :  
 On m'expose en naissant aux plus vives clartez ;  
 Si je n'en pouvois pas soutenir les beautez ,  
 Un promt trépas finiroit ma carrière.

ÉPIGRAMME



## E P I T R E,

*A Monsieur D. S. M.*

**B** On jour, bon an, preux Chevalier,  
 Qui des mieux savez oublier ;

Car plus n'avez de souvenance  
 De celle qui bien à vous pense ;  
 Mais à la Cour il est permis  
 D'oublier ainsi ses Amis.

Certes, c'est tres-commode usage,

A la Ville on n'est pas si sage ;

Et moi Femme de Ville étant,

Mon cœur du vôtre n'est content.

Je crois qu'il ne vous en chaut guère,

Vous gaudir est la seule affaire

Qui vous occupe chaque jour ;

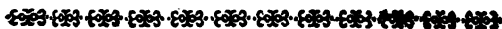
Pour le Jeu, Bacchus & l'Amour

N'est point assez longue journée ;

La pauvre estime abandonnée

N'a plus ni feu ni lieu chez vous ;  
Lorsqu'on vous voit vous fitez doux ,  
Et votre gentille présence ,  
Fait qu'à vous gronder l'on ne peut :  
Je veux donc gronder par écrit ,  
Puisqu'en vous voyant le dépit  
Ne me fournit arme assez bonne ,  
Pour vous attaquer en personne.  
Ça donc , ma plume , c'est de fiel  
Qu'il faut te tremper , non de miel ;  
Il faut que chaque caractère  
Te soit dicté par la colère :  
Commençons ; puissiez-vous toujours  
Être déçû dans vos amours ;  
Avoir de plaisir , sécheresse ,  
En suivant traitreuse Maîtresse.  
Trouver au jeu mauvais destin ,  
Et dans les banquets méchant vin :  
Pour de tout point être en dommage ,  
Ourdir des nœuds de mariage ,  
Avec Bigotte au front chagrin ,  
Qui peste du soir au matin ,

Et qui disant les Patenottes,  
Fasse pis que ne font les autres.



### É N I G M E.

**A** Plus d'un plaisir je convie,  
En tout tems, en tous lieux, la nuit comme le jour,  
J'attire bonne compagnie;  
Je me laisse porter, & je porte à mon tour :  
Lorsque ma charge a de quoi plaire,  
On la lorgne, on lui fait la cour,  
Chacun travaille à la rendre légère :  
Elle fait tout mon ornement,  
Si-tôt que j'en suis dépourvûë ;  
Beaucoup de gens jettent la vûe  
Sur des objets, qui fort souvent,  
Font enrager en amusant ;  
Qui changent quelquefois les Graces en Mégeres,  
 Dont les Amours pourroient s'épouvanter ;  
 Qui pour comble de maux dérangent les affaires,  
 Et me font enfin culbuter.



\*\*\* \*\*

P R I N T E M S.

**T**out renâir dans ce beau séjour ;  
 Charmante Iris, cessez d'être cruelle ,  
 Vous en ferez encor plus belle  
 Si vous prenez un peu d'amour :  
 Flore , cette aimable Déesse ,  
 Ressent ses douces ardeurs ;  
 C'est au Zéphir qui la caresse ,  
 Qu'elle doit ses vives couleurs.

\*\*\* \*\*

B O U Q U E T,

*A Madame de \*\*\* au nom de  
 Mademoiselle de S\*\*\**

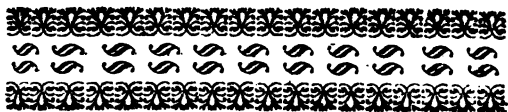
**V**os yeux sont des filoux , je vous le dit tout  
 net ;

Je voulois vous donner mon cœur pour un Bouquet,  
 Ils me l'ont dérobé , que faut-il que je fasse ?

Je n'irai point cueillir de fleurs sur le Parthasse ,

Car je ne sçai pas le chemin ;

Je vous donne votre larcin.



## E P I T R E , .

*A Monsieur D. S. M. Capitaine des Gardes de Son Altesse Royale Madame.*

**B** On jour, bon an , preux Capitaine ,  
De tes Amis qu'il te souvienne ,

Dans ta nouvelle Dignité.

L'an passé je t'ai souhaité

La fortune toujours contraire ,

Tels souhaits venoient de colére ;

Maintenant que parle mon cœur ,

Je te souhaite tout bonheur ;

Que la fortune te caresse ,

Que pour toi point ne soit traîtresse ,

Comme la Chatte , qui souvent

Moult égratigne en caressant.

Puisse le Fils de Cithérée

Te blesser de flèche dorée ;

Et que jamais l'Himen fâcheux

Ne te garote de ses nœuds ;  
 Puisses-tu trouver à la table  
 Mets délicats , vin délectable :  
 Que Morphée avec ses pavots ,  
 Au lit te fasse un doux repos ;  
 Et qu'il n'offre à tes rêveries  
 Que belles fleurs , vertes prairies ,  
 Gazons , feuillages , clairs ruisseaux :  
 Qu'il te semble voir les Oiseaux ,  
 Au tems que l'Aurore vermeille  
 Quitte un vieil Époux qui sommeille ,  
 Pour aller trouver son Chasseur.  
 Puisses-tu goûter la douceur  
 D'une santé toujours parfaite ,  
 Exempt de procès & de dette.  
 Et pour être encor plus joyeux ,  
 Voir briller sans cesse à tes yeux  
 De ce métal incomparable  
 Qui seul rend le plaisir durable :  
 Avoir Amis de belle humeur ,  
 Sans besoin d'éprouver leur cœur ;  
 Enfin , pour comble d'allégresse ,  
 Plaire à ton Auguste Princesse .



## E P I T R E ,

*A Monsieur L\*\*\**

**S** Us ma Muse , réveillez-vous ,  
Malgré votre humeur paresseuse ,

Il faut me faire un billet doux ;

Allons , ne foyez point quinteuse.

C'est trop bâiller & vous frotter les yeux ;

Voici le jour de l'An , tôt la main à la plume ,

Onc je ne veux manquer à la bonne coutume

Avec un Sénateur courtois & gracieux.

Ah , vous ne faites plus la Dame non-chalante !

Quand je parle du Sénateur ,

Plus de bâillements , de langueur ,

Vous êtes joyeuse & brillante.

Soir , en gentils propos faites-lui compliment.

Bon jour , beau Sire , & bonne année ,

Puisse la Parque doucement ,

De soie & d'or filer sa destinée ;

Puisse-t-elle en filant , s'enyvrer de ce jus ,

Qui maintefois fait qu'on bredouille ,

Et mettre bas son fuseau , sa quenouille ,

Pour sommeiller cent ans & plus.

Que le fouci , la tristesse ,

De nos jours fatal poison ,

Ne logent dans ta maison ,

Ains les jeux & l'allégresse.

Que jamais le Médecin ,

En François , Grec ou Latin ,

N'y barbouille d'Ordonnance ;

Que la santé , le bon vin ,

Y donnent soir & matin

Une agréable licence.

Que ta moitié , qui toujours

Fut loyale autant que belle ,

Fassè durer ses Amours

Ainsi qu'une tourterelle.

Pour de tout point être heureux ,

Que ta Belle-sœur , ton Frere ,

Te fassent gentils neveux ,

Aussi beaux que Pere & Mere,

Que Minister à jamais

Conserve tous les attraits

De son humeur enfantine :

Que pour te dérober il fasse de bœns tours ,

Et lors qu'avec lui l'on badine ,

Que ses pattes soient de velours.

\*\*\*

### E N I G M E.

**S**ans le secours de la peinture ,

De toutes les couleurs je forme ma parure ,

Je n'en fais point de choix, je change incessamment,

Je me nourris frugalement ;

Je suis cent fois plus sobre encore

Qu'un Disciple de Pythagore :

Aux Moutons , aux Bergers je ne fais nul effroi

Dans le temps fâcheux où nous sommes ,

Quel excès de bonheur serois-je pour les hommes,

S'ils pouvoient vivre comme moi.



\*\*\*

## MADRIGAL,

*Sur le mal de doigt de M. D.*

L'Aimable & gracieuse Amante,  
 En voulant repousser un jour  
 Un trait que lui lançoit l'Amour,  
 En reçût au doigt une atteinte :  
 Ah, s'écria ce Dieu malin !

Je n'emportai jamais sur ton cœur la victoire,  
 Mais j'ai sçu de ce coup te blesser à la main,  
 C'est toujours pour moi quelque gloire.

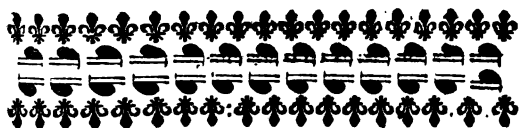
\*\*\*

## HIVER.

C'E n'est plus la Saison des tendres badinages,  
 Du plus affreux Hiver on ressent la froideur ;  
 Tout est changé dans ces bocages,  
 Tout est changé jusqu'à ton cœur :  
 J'ai quitté l'ingrate Clémence.

Je n'aime point pour être malheureux ;  
 La douceur de ses yeux avoit formé ma chaîne,  
 Son extrême rigueur est un hôte trop cru.



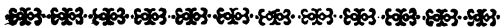


## E P I T R E,

*A Madame de \*\*\**

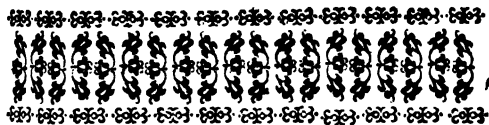
**G** Entille Dame au maintien doux,  
 Est-il vrai ce qu'on dit de vous,  
 Que dans votre petit voyage  
 Avez pensé faire naufrage ?  
 Au bruit de ce cruel malheur,  
 Je me sens transir de frayeur ;  
 Et pour mettre fin à mes peines,  
 Il faut des nouvelles certaines ;  
 Rien ne peut bannir mon chagrin  
 Qu'un mot de votre belle main.  
 Écrivez-moi, je vous conjure,  
 Au long toute votre aventure ;  
 Songez à vous venger de l'eau,  
 Fuyez-la même en un cadeau :  
 Contre cet élément perfide,  
 Prenez Bacchus pour votre guide ;

Et si jamais nous voyageons ,  
 Allons de bouchons en bouchons ,  
 Sous la treille , ce bel ombrage ,  
 On ne peut faire de naufrage :  
 En beuvant , disant la chanson ,  
 Tout au plus on perd la raison :  
 Mais souvent la perte est heureuse ;  
 Car ce n'est qu'une controlleuse  
 Qui trouble toujours nos plaisirs ,  
 En s'oposant à nos desirs :  
 Adieu , belle & gentille Dame ,  
 Un peu de place dans votre ame .



### P R I N T E M S .

**T**U m'avois promis, Climéne ,  
 Au retour du Printems , d'amener tes troupeaux  
 Au bord de nos claires eaux ;  
 Tu rens mon espérance vaine :  
 Que tu me vas couter de pleurs & de soupirs ,  
 Ingrate , inconstante !  
 Cette onde qui suit la pente ,  
 Roule moins que tes desirs .



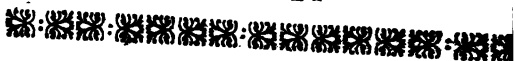
## LE SEJOUR DE SAVIGNY.

*A Monsieur le P. D. M.*

**R** Erraite agréable & tranquile,  
Séjour de la félicité,

Peut-on vivre content lors qu'on vous a quitté ?  
Contre tous les chagrins vous êtes un azile.

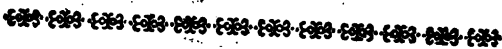
En vain le Dieu Mars en courroux,  
Fait éclater ses feux sur la terre & sur l'onde ;  
Beaux lieux, on retrouve chez vous  
Les innocents plaisirs de l'enfance du monde.  
La contrainte, les soins, l'embarras des grandeurs,  
N'y font jamais souffrir leurs peines,  
L'Amour n'y fait sentir que ses douces ardeurs,  
Les Ris, les Jeux forment ses chaînes.  
Que l'on passe de doux moments,  
Sans chagrins & sans défiance !  
On n'y connoît point l'inconstance ;  
Pourroit-on ressentir de jaloux mouvements ?



# P O R T R A I T

*A Monsieur L. J. D. B.*

**A** Voir l'esprit d'un tres-bon caractère,  
 L'abord ouvert, prévenant, gracieux :  
 S'exprimer noblement, avoir le don de plaire,  
 Donner à ses récits un tour ingénieux ;  
 Être bon Fils , bon Époux & bon Pere ,  
 Bon Ami , bon Parent & fidèle Sujet ,  
 Damon , voilà votre Portrait.



# C H A N S O N A B O I R E .

**A** H, faut-il que le tems, par un caprice étrange,  
 Nous enlève l'espoir d'une heureuse vendange ?  
 La Vigne va couler ; coulez , coulez mes pleurs :  
 Puissant Dieu de la Treille ,  
 Fais goûter à Phœbus de ta liqueur vermeille ,  
 Rens-lui ses divines chaleurs ,  
 Qu'il fasse triompher la Vigne & les Beuveurs.





## E P I T R E,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

Cointe Dame, j'aprens avec grande allégresse,  
Que ton esprit est fort joyeux,

Et qu'à Bourbon, comme en ces lieux,

Pour te plaire chacun s'empresse.

L'Amour bat, dit-on, le tambour,

Pour te faire d'Amants une belle recrue,

Promettant de tes yeux un doux regard par jour :

Puis aussi-tôt que l'on t'a vûe,

L'on se range sous ses drapeaux,

Sans songer qu'il faudra souffrir maints longs travaux.

Qui pis est, sans nulle assurance

D'en recevoir la récompense,

Car l'Amour est toujours trompeur & décevant,

C'est s'appuyer sur un sable mouvant

Que de compter sur sa promesse;

Tous les Soldats sont désolés

De voir qu'ils n'ont que chagrin , que détresse  
 Au moment qu'ils sont enrollez.  
 On sçait que de ses maléfices  
 Tes attraits sont souvent complices ;  
 L'Himen touché de voir tes Amants malheureux ,  
 Se vante de briser leur chaîne ,  
 En te garottant de ses nœuds ,  
 Et tu ne seras plus que d'un cœur souverain :  
 Mais c'est un cœur , dit-il , si grand , si généreux ,  
 Qu'il en vaut plus d'une douzaine.  
 Voilà ce que trompette en main ,  
 Publie ici la Déesse légère  
 Avec son caquet féminin ;  
 De tout cela je crois , ne te chaut guère.

\*\*\*

### E N I G M E

**J**E me plais sur le bord d'un humide rivage ,  
 J'ai l'art d'y bâtir ma maison :  
 Je n'y fais jamais qu'un étage ;  
 Sans mains , sans bras , je travaille en Maçon.  
 Je porte toujours ma truelle ,  
 Elle m'est nécessaire , & me sert d'ornement ,  
 La nuit dans l'eau je la tiens fraîchement ,  
 Et le jour elle en est plus belle.

*PUR LA NAISSANCE DU PRINCE  
des Asturies.*

**H**ÉROS naissant, si la cruelle Envie  
Avoit quelque pouvoir sur l'Himen & l'Amour,  
Tu n'aurois jamais vû le jour;  
Mais les vœux de cette furie  
Ne sont reçûs qu'au ténébreux séjour:  
Le Dieu de la Valeur te sera favorable;  
Il fait déjà pour toi croître mille lauriers;  
Tu fors d'un Sang Auguste & redoutable,  
Qui ne sauroit former que de fameux Guerriers.

*MADRIGAL,*

*A Mr. V\*\*\* Colonel de Dragons.*

**P**AR un heureux retour tu viens finir nos peines;  
Le sang que Mars a tiré de tes veines,  
Rend tes lauriers cent fois plus beaux:  
Qu'ils te servent d'apui, jeune & vaillant Alcide,  
Et que L O ù I S en payant tes travaux,  
Joigne à ta gloire le solide.





## R O N D E A U ,

*Sur la Bataille de Villa-Viciosa en  
Espagne.*

**Q**ui nous poursuit, dit Staremberg fuyant,  
Est-ce un Démon, ou quelque revenant ?  
Qui que ce soit, sa force est plus qu'humaine ;  
De nos Liguez la dérouté est soudaine,  
Et mon cœur même est devenu tremblant.

Qui peut causer ce cruel incident ?  
Je suis vaincu, le coup est surprenant :  
N'en doutons plus ; c'est l'ombre de Turenne  
Qui nous poursuit.

A ses côtez un vieux Grivois allant,  
Lui dit, la peur fait rêver en parlant ;  
Car sur ce fait il n'est ombre qui tienne :  
Vendôme est seul auteur de notre peine ;  
C'est un Héros redoutable & vivant  
Qui nous poursuit.



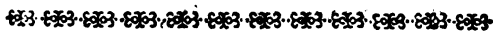


LE RETOUR  
DU PRINTEMPS.

E G L O G U E.

P O U R

SON ALTESSE ELECTORALE  
MONSEIGNEUR  
LE DUC DE BAVIERE.



SCENE PREMIERE.

PALES, *Déesse des Bergers*, TROUPE de BERGERS  
& de BERGERES, *Suite de PALES*,

P A L E S.



Effipez vos allarmes,  
Bergers, rassemblez-vous ;  
Le redoutable Dieu des Armes  
A calmé son fatal courroux.

Tous les Guerriers ont montré leur courage ,  
 Ils s'occuperont désormais  
 Des douceurs de la Paix ;  
 Pour vos fertiles champs ne craignez plus l'orage.

..... *En SUUVANT de Potes.*

Si vous voulez passer des jours sereins & doux ,  
 Bergers, aprochez-vous  
 De ce Héros charmant , dont la magnificence  
 Égale la valeur & l'auguste naissance :  
 On trouve près de lui les Plaisirs & les Jeux ;  
 Son cœur bien-faisant , généreux ,  
 Feroit naître l'abondance  
 Dans les déserts les plus affreux.

P A L E S.

Allez lui montrer votre zèle ,  
 Offrez-lui les Concerts d'une Fête nouvelle.

LE CHŒUR.

Allons lui montrer notre zèle ,  
 Offrons-lui les Concerts d'une Fête nouvelle.



## SCENE I.

CLIMENE, IRIS, TIRCIS, LISANDRE,  
TROUPE de BERGERS & de BERGERES.

## TIRCIS.

De l'aimable Printems célébrons le retour ,

Chantons Bergers , sur nos musettes

Ses plaisirs & nos amourettes ;

Faisons redire aux échos d'alentour ,

De l'aimable Printems célébrons le retour.

Il charme les plus inhumaines ;

Il est d'intelligence avec le tendre Amour ,

Pour former de douces chaînes ;

De l'aimable Printems célébrons le retour.

## IRIS.

Ah , ne vous flatez pas d'une espérance vaine ,

On ne sauroit aimer sans peine.

Heureux qui fait tous ses plaisirs

De voir des fleurs de la verdure

D'entendre des ruisseaux l'agréable murmure .

Et qui ne connoit point l'Amour ni ses desirs.

Quand je n'étois pas tendre

Que je goûtois un tranquille bonheur ;  
 Avec plaisir je reprendrois mon cœur,  
 Si l'Amour vouloit me le rendre.

## TIR C I S.

Je suis content d'être amoureux ,  
 Je fais ma plus douce affaire  
 Du soin d'aimer & de plaire :  
 Je suis content d'être amoureux ;  
 Un seul regard de ma Bergère  
 M'enchanté , & redoublé mes feux.

Pour un cœur tendre  
 Il n'est point de soins charmants  
 Que ceux que l'Amour fait prendre ;  
 Les autres soins sont de cruels tourmens  
 Pour un cœur tendre.

## CLIMENE &amp; TIR C I S.

Amour , garde-toi bien d'abandonner nos cœurs ,  
 Nous voulons à jamais vivre sous ta puissance :  
 Les ennuis de l'indifférence  
 Sont plus à redouter que toutes tes rigueurs.

~~~~~

SCENE





## S C E N E I I I.

TROUPE *de* BERGERS, CLIMENE, TIRCIS,  
LISANDRE, IRIS.

*Un* BERGER, & *le* CHŒUR.

Les Oiseaux de ce bocage

Nous disent en leur langage ,

Aimez , profitez du beau tems ,

Pour les cœurs sans amour il n'est point de Printems;

De l'Amour portez les chaînes ,

Tout est doux jusqu'à ses peines :

Aimez , profitez du beau tems ,

Pour les cœurs sans amour il n'est point de Printems.

C L I M E N E.

Que le Printems auroit de charmes

S'il étoit suivi de la Paix ;

Que le Printems auroit d'attraits

S'il ne ramenoit point le bruit affreux des armes :

Mais souvent son retour fait plus verser de pleurs

Qu'il ne fait renaître de fleurs.

L I S A N D R E.

Quel désespoir lorsque l'absence

Vient troubler de tendres amours :

Que l'on passe de tristes jours  
Malgré la flateuse esperance !

Que j'ai souffert de rigoureux tourmens ,  
Loin de la Beauté qui m'enchanté !  
Dans mon ardeur impatiente ,

Mon cœur trop amoureux comptoit tous les momens:

Un calme heureux succede à ma douleur extrême,

L'Amour a comblé mes desirs ;

Non , il n'est point de si touchants plaisirs ,

Que le plaisir de revoir ce qu'on aime.

*Deux* B E R G E R S.

Que le sort d'un Amant

Seroit charmant ,

S'il ne quittoit jamais l'objet de sa tendresse !

Accablé des ennuis d'un triste éloignement ,

On languit, on soupire, & l'on redit sans cesse,

Que le sort d'un Amant

Seroit charmant ,

S'il ne quittoit jamais l'objet de sa tendresse!

L I S A N D R E.

Amour , j'ai souffert les rigueurs

De l'attente la plus cruelle ;

Quel autre Amant si tendre & si fidèle ;  
Peut mieux que moi mériter tes faveurs ?

Je chéris de tes feux l'extrême violence ,

Je ne me plains jamais

Des maux que tu me fais ,

Je ne me plains que de l'absence.

Enfin , je revois la Beauté

Qui m'a causé tant de soins & d'alarmes ;

Le souvenir des maux dont j'étois agité ,

Ajoute à ma félicité

De nouveaux charmes.

LE CHŒUR.

Aimons , ne changeons jamais ,

Que nos chaînes soient éternelles ;

L'amour a mille attraits

Pour les Bergers fidèles.

LISANDRE.

Ah , que mon cœur & mes yeux sont contents ,

Que je me plais dans mes chaînes !

Peut-on porter envie aux Amants inconstants ,

Qui changent pour fuir les peines ?

Ces doux transports , ces aimables ardeurs ,

Ne font pas le partage

D'une ame volage ;

Ces doux transports , ces aimables ardeurs ,

Ne font que pour les tendres cœurs.



S C E N E I V. /

TROUPE de BEUVEURS & de BACCHANTES,  
& les Acteurs de la Scène précédente.

Un BEUVEUR.

N'aurez-vous que l'amour en tête

Dans cette Fête ?

Comus n'en doit-il pas partager les honneurs ?

Sans Comus , sans ses douceurs ,

Vous sentiriez bien-tôt les ennuis , la tristesse ;

L'Amour , sans le secours du vin ,

Seroit souvent languissant & chagrin.

CHŒUR de Beuveurs.

L'Amour n'est pas toujours traitable ,

Il nous rend quelquefois sombres, rêveurs, jaloux ;

Il n'est point de plaisir si tranquille & si doux

Que le plaisir de la table.

## Un BEUVEUR.

Avec cette aimable liqueur,  
 Les soins, la jalousie  
 Ne troublent jamais notre vie,

Nous jouissons d'un tranquile bonheur :  
 souvent sans être heureux, on vieillit près des Belles,  
 Bacchus rajeunit un Beuveur :  
 pour arrêter le Temps, il lui mouille les aîles  
 Avec cette aimable liqueur.

## Un BERGER &amp; une BACCHANTE.

C'est une erreur de croire

Que les Amants ont mille soins fâcheux :  
 Priadne & Bacchus ont formé de doux nœuds,  
 Et ce Dieu vous apprend qu'il faut aimer & boire.

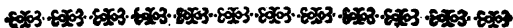
## CHŒUR de Beuveurs.

Que chacun à son gré se fasse des plaisirs,  
 Dansez, Bergers, chantez le retour des Zéphirs;  
 Tandis que nous itons sous ces naissantes treilles,  
 Remplir tous nos desirs

En vidant les bouteilles,

Que chacun à son gré se fasse des plaisirs.

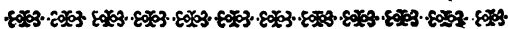
FIN DE L'ÉGLOGUE.



*MADRIGAL,*

*A Monsieur l'Abbé G\*\*\*  
Sur son Portrait.*

**I**llustre Abbé, ton Portrait nous enchante,  
Il est tracé par une main sçavante,  
Qui ne dérobe rien à tes airs gracieux;  
Mais lors qu'on te voit, la nature  
Semble par tes regards, défier la peinture  
De montrer tout l'esprit qui brille dans tes yeux.



*A Madame la Présidente de B\*\*\*  
Qui avoit pardonné à un Valet qui s'étoit  
enyvré.*

**C**ertes, je vous suis redevable,  
Vous m'avez accordé la grace d'un coupable:  
Mais, cointe Dame, à parler franc & net,  
Ce coupable n'est pas hony d'un grand forfait.  
Il s'est yvré, voilà toute l'affaire,  
Dans son grabat il dortit tout le jour;  
Bacchus, aussy-bien que l'Amour,  
Ne sert-il pas d'excuse aux fautes qu'il fait faire?



## E P I T R E ,

*A Monsieur de R\*\*\**

**C**ertes , ce n'est pas peu de pouvoir se flater

D'occuper encor ta mémoire ,

C'est un honneur , c'est une gloire

Dont tes Amis se laissent enchanter.

Beau Sire , quant à moi j'en suis tres-fort joyeuse ,

Et je te fais mille remerciemens

De tous tes gentils complimens.

Que je m'estimerois heureuse

Si ta plume traçoit les penfers de ton cœur !

Mais je sçai bien que ton humeur ,

Toujours courtoise & gracieuse ,

Mêle dans tes propos flaterie & douceur.

Tu me demandes des nouvelles

De nos cantons & de nos Belles ?

Toutes ont un cuisant souci

De ta longue & fâcheuse absence ,

Chacune fait des vœux pour te revoir ici :

Et pour donner à leurs maux alégeance ,  
 Elles se régalent souvent ,  
 Car le riant Comus est toujours amusant.  
 Cependant , au milieu d'une grande abondance ,  
 La comte Marquise nous dit ,  
 Que loin de se gaudir à table ,  
 Elle est toujours sans apétit :  
 Or si ce cas est véritable ,  
 Mieux il vaudroit qu'elle n'eût de dégoût  
 Que pour les noms & d'Hi-men & d'É-poux ,  
 Car point ne quitteroit les douceurs du veuvage.  
 Un Chevalier de haut parage ,  
 Et fameux entre les Guerriers ,  
 Couvert de cent nouveaux lauriers ,  
 Lui rend un éclatant hommage.  
 C'est un écueil grandement dangereux  
 Pour la liberté d'une Belle ,  
 Qu'un Amant loyal & fidèle ,  
 Qui joint à l'ardeur de ses feux  
 L'éclat d'une gloire nouvelle.  
 Un jeune Comte est aussi de retour ,



Il étoit autrefois gentil comme l'Amour :

Mais en suivant la cruelle Bellonne ,

Il fut atteint d'un coup de feu ,

Qui défigure tant foit peu

Les traits de sa face mignonne :

Sur sa parole il est ici ,

Car ce jeune Adonis souffre un double esclavage ,

Il n'est pas seulement dans l'amoureux servage ,

Mais Prisonnier de guerre aussi.

A la Cour de notre Marquise

On voit encor de nouveaux Pourfuiants ,

Chacun fait l'amour à sa guise ,

Les uns sont enjouez , les autres languissans ;

Et souvent ces derniers , beau Sire ,

Font pitense figure en parlant de leurs feux ,

De tous elle reçoit & l'encens & les vœux.

Certes , l'on auroit peine à dire ,

Si de quelqu'un elle plaint le martyre ;

L'espoir leur promet chaque jour ,

Qu'ils verront la fin de leurs peines ,

Ce canteleux Geolier des prisons de l'Amour

Sçait les garotter dans leurs chaînes.  
 Sus , parlons de ton cher museau ,  
 Plus ne paroît qu'il ait été malade ;  
 Il devient si mignon , si beau ,  
 Que ja porte aux cœurs estocade ,  
 Tu peux venir le voir , si tu ne m'en crois pas ;  
 Mais crain d'en faire une épreuve trop sûre ,  
 Il n'est que de jeune apas  
 Pour faire cuisante brûlure .  
 Peut-être dans ton cœur verrons-nous quelque jour  
 Un grand Amour lutter contre un petit Amour.  
 Tu souffrirais un rigoureux martyr ,  
 Si ces deux Lutins sans pitié ,  
 Partageoient ton cœur par moitié :  
 Chût , tu m'entends , & cela doit suffire.  
 Je suis ta Servante , beau Sire ;  
 De plus , je la serai toujours loyalement ,  
 En dépit de l'éloignement .

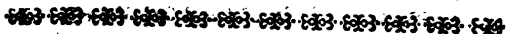


## MADRIGAL,

*Sur un Serin qui ne pouvoit souffrir la femelle qu'on lui avoit donnée, & qui sembloit toujours vouloir voler après une blonde qui étoit dans une autre cage.*

**V**ous sçavez, Dame cointe & sage,  
 Qu'on aime par son choix, non par celui d'autrui;  
 Votre Brune point ne m'engage,  
 Cabanner avec elle est mon plus grand ennui:  
 La Blonde à mes yeux est plus belle,  
 Onc ne serois langoureux auprès d'elle,  
 Vous en auriez des œufs à tas;  
 Dans le ménage on ne bat que d'une aîle,  
 Quand l'Amour ne s'en mêle pas.





## M A D R I G A L,

*Sur la plainte de la Dame qui étoit  
chagrine de la préférence qu'on don-  
noit à la Blonde sur la Brune.*

**O** Ne ne suis d'assez mauvais goût  
Pour préférer à la Brune la Blonde ;  
Mais changer quelquefois est un friand ragoût,  
Cointe Dame ; tout-change en la machine ronde :  
Nouveau Printems, nouveaux Zéphirs,  
Nouvelle fleur, nouveau feuillage,  
Nouvel amour ; nouveaux desirs ;  
Bêtes & gens tout est volage ;  
Le changement anime les plaisirs.



## MADRIGAL,

*A Madame la Marquise de \*\*\*  
En lui envoyant des Tablettes pour étrennes.*

J E viens d'un bon endroit où vous êtes chérie,  
Où l'on fait pour vous mille vœux,  
En vous marquant les jours, on voudroit rendre  
heureux.

Tous les moments de votre vie :  
Vous unissez les attraits les plus doux,  
Avec un esprit vif, une ame noble & belle ;  
La seule mémoire chez vous  
Pouroit être infidèle.

## ENIGME.

D U siècle d'or je ramène l'usage ;  
L'avarice chez moi n'eut jamais de crédit,  
Mon bien est en commun, tout venant le partage,  
Il semble qu'il raffine & réveille l'esprit :  
Quand je ne serois pas jolie  
On m'aimeroit à la folie :

Je ne manque jamais d'emploi ,  
 On me trouve amufante, & même nécessaire ;  
 Soit en plaisir, soit en affaire ,  
 Peu de gens se passent de moi.

\*\*\*

É T R E N N E S ,

*A Monsieur L. J. D. B.*

**B** On jour, bon an , & parfaite allégreffe,  
 Ami grandement généreux ,  
 Que fortune comble tes vœux ,  
 Que point elle ne soit traîtreffe.  
 Il ne me chaut plus quant à moi  
 D'en effuyer des maléfices ;  
 Car onc n'aurois , sans ses caprices ,  
 Le plaisir d'éprouver un Ami tel que toi ,  
 D'en recevoir maints bons offices ,  
 Et de connoître que j'ai l'heur  
 D'avoir place en ton loyal cœur.





## L E T T R E

E N V E R S S E M E Z ,

*A Monsieur le Marquis de R\*\*\**

**V**ous me faites honneur, MON-SIEUR, lorsque vous me choisissez pour décider d'une chose qui regarde le commerce de l'Amitié; c'est le plus agréable de la vie: mais tout le monde n'a pas ce qu'il faut avoir pour en goûter les douceurs, & je connois beaucoup de gens qui le gâtent, manque de droiture & de délicatesse.



Je sçai qu'en ce commerce aujourd'hui l'on emploie

Souvent de la fausse monnaie;

Il en est venu jusqu'à moi,

Que je croyois d'abord fort bonne;

J'apris à mes dépens à voir mieux que personne,

Lorsqu'on est de mauvaise foi.

Pour se parer des artifices,

Il ne faut pas compter sur les discours;

La bonne monnaie est toujours

Marquée au coin des services.



Il me paroît, MONSIEUR, qu'il n'y  
a rien de si triste ni de si douloureux  
que d'être la dupe de ces faux Mo-  
noyeurs de tendresse, dont les actions  
démentent les paroles. Que l'on a de  
honte lorsqu'on s'aperçoit, que man-  
que de pénétration, leurs manieres  
flateuses ont séduit notre cœur !



Souvent d'un faux Ami le dehors nous enchante ;

Mais au moment que l'on s'en veut servir,

On le voit s'évanouir

Comme la pistole volante.



Peut-on trop outrer le déchaîne-



ment contre ceux qui manquent à leurs Amis ? je n'y saurois penser sans indignation, & si Madame \*\*\* étoit de ce nombre, je ne lui ferois aucune grace : Voyons de quoi vous l'accusez ? D'avoir été long-tems sans vous donner de ses nouvelles : elle prouve par des témoins irréprochables qu'elle vous a écrit plusieurs fois. Il ne vous sera pas si aisé, MONSIEUR, de justifier votre silence ; & si l'on en croyoit les préjugés, vous seriez coupable du crime d'oubli, qui est capital dans le commerce de l'Amitié, puisqu'il l'interrompt, & que souvent il la détruit. Vous donnez pour excuse une maladie ; faut-il vous en croire ? & quand vous vous plaignez de votre cœur, n'est-ce pas plutôt à vos Amis à s'en plaindre ? Au lieu de ces palpitations que vous dites qui vous font tant souffrir, ne seroit-t-il point tombé dans une létargie qui l'empêche de songer aux personnes qui vous esti-

ment ? Mais quoiqu'il en soit , comme il n'y a pas contre vous de preuves convaincantes, vous en ferez quitte à bon compte. Pour dédommager Madame \* \* \* de votre peu d'exactitude , écrivez-lui deux fois la semaine. Vous avez une vivacité d'esprit qui peut suffire aisément à des travaux beaucoup plus grands.



Non , cette dépense en esprit  
 N'est pas pour vous considérable ;  
 Vous en avez un fond inépuisable ,  
 Et l'on ne doit vous faire aucun crédit.



Voilà, MONSIEUR , quelle est ma décision : mais après avoir rempli les devoirs d'un bon Juge , je ne saurois m'empêcher d'entrer en véritable Amic dans ce que vous me dites touchant votre mauvaise santé. Si vous ne supposez rien , je vous trouve infiniment à plaindre d'être obligé d'a-

Voilà recours à la noire Faculté dont  
 l'art est si trompeur; je veux vous  
 donner un remède qui sera plus in-  
 faillible que ceux d'Hypocrate.



Cessez d'avoir recours au Médecin  
 Pour adoucir le mal qui vous possède  
 Prenez un verre de bon vin :  
 Quand votre cœur fait le matin,  
 Pour le tranquiliser c'est le plus sûr remède.



Vous devez sçavoir mieux que moi,  
 MONSIEUR, que le vin réjouit le cœur  
 de l'homme, & qu'il n'y a point de  
 cordial plus excellent & plus naturel.



Prenez du vin, si vous voulez m'en croire ;  
 Si vous mourrez faites d'en boire,  
 Voici ce qu'on dira de vous.  
 Ci gît qui passa l'onde noire,  
 Pour avoir méprisé ce jus charmant & doux :  
 Ri, Passant, & sois plus sage,

Fais ta cour au Dieu des Pots,  
 Rougis-toi le museau de son divin breuvage,  
 Il fait fuir la pâle Atropos.



Faites réflexion, MONSIEUR, que malgré tout votre mérite, une Epitaphe de cette espèce seroit grand tort à votre mémoire, cela vous donneroient un ridicule dans ce monde-ci & dans l'autre vous seriez raillé de Ombres les plus innocentes & les plus enfantines; jugez de ce que vous auriiez à essuyer de celles des vieux yvrognes; dont le nombre est infini: songez à vivre pour vous & pour vos Amis; & me croyez, &c.



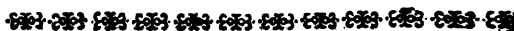
## E N I G M E.

**L'** Art ingénieux est mon pere,  
 L'aimable tendresse est ma mere ;  
 J'exprime les plaisirs , j'exprime les malheurs,  
 Je suspends la tristesse, & souvent je l'inspire ;  
 Mais on y trouve des douceurs :  
 Je sçai faire pleurer , quelquefois je fais rire,  
 J'ai mille secrets enchanteurs :  
 Quand je suis gracieuse & belle,  
 Je trouve chaque jour une route nouvelle  
 Pour divertir, & pour toucher les cœurs.

## M A D R I G A L,

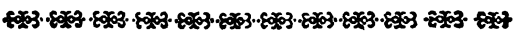
*A Madame de \* \* \**

**Q**ue de feux cette nuit ont brillé dans les airs,  
 Et passé comme des éclairs ;  
 Qu'on seroit heureux si les flâmes  
 Que vous allumez dans les âmes,  
 S'éteignoient aussi promptement ;  
 Mais, hélas, trop cruelle & charmante *Silvie* !  
 Quand on brûle pour vous, c'est pour toute la vie.



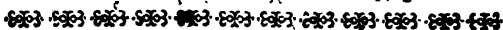
## C H A N S O N ,

**L**oin du Berger qui m'engage ,  
 Rien ne peut adoucir mes mortelles langueurs ;  
 En vain, aimable bocage ,  
 Vous m'offrez des ruisseaux, des gazons & des fleurs  
 Je n'ai des yeux que pour verser des pleurs ,  
 Loin du Berger qui m'engage.



## A U T R E .

**A**mour, pren pitié de mes peines ,  
 Tu dois être content des maux que j'ai soufferts ;  
 Je ne demande pas que tu brises mes chaînes ,  
 Ramene seulement mon Ingrat dans mes fers.

*A Monsieur \* \* \**

*En lui envoyant un jeune Chat le jour de sa Fête.*

**J**E suis un jeune Chat plein de force & d'adresse,  
 Je me suis signalé par plus d'une prouesse ;  
 Distinguez-moi des autres Chats :  
 Pour célébrer le jour de votre Fête ,  
 Je prétend prendre tous vos rats ,  
 Quand ils seroient chez au fond de votre tête.



## E P I T R E,

*A Monsieur \* \* \**

**S** I j'ai trop gardé le tacet ,  
 Chevalier , je te dis tout net  
 Que c'est à toi qu'il s'en faut prendre ;  
 Pourquoi me montrer tant d'esprit ?  
 Le mien en est tout interdit ;  
 Plus je n'oserois entreprendre  
 De répondre à tous tes beaux dits :  
 Tu dois être content , beau Sire ,  
 D'être vaillant comme Amadis ,  
 Faut-il encor si bien écrire ?  
 Je sçavois que dans les combats ,  
 Faire rage étoit ta coutume ;  
 Mais certes je ne sçavois pas  
 Qu'il en fut ainsi de la plume :  
 J'en suis jalouse grandement ;  
 Faut-il que du Champ de Bellonne

« On écrit si poliment ?

Que de lauriers Mars te couronne,

J'en aurai grand contentement ;

Mais je ne puis voir sans envie

Des Lettres d'un si galant tour.

Aux Muses tu fais mal la cour

En excitant leur jalousie ;

Que cela ne t'arrive plus,

Où je te jure par Phœbus

Que je garderai le silence,

Pour ne pas avoir le dépit

De voir que tu fais en esprit

Chaque jour nouvelle dépense,

Quand le mien est dans l'indigence,

Et qu'il te demande crédit ;

Cependant quoique mécontente

De voir notre rivalité,

Je sens qu'avec sincérité,

Je suis ta très-humble Servante.



CHANSON.



## CHANSON.

**A** H, j'ai bien mérité mon funeste malheur !  
 Falloit-il me flatter de la vaine espérance  
 D'arrêter un Amant trompeur ?  
 Falloit-il compter sur un cœur  
 Que je devois à l'inconstance ?

## AUTRE.

**N**E vous offenez pas, adorable Climène,  
 Si je portois une autre chaîne  
 Avant que vous m'eussiez charmé :  
 Il est plus doux pour une Belle  
 De rendre un Amant infidèle,  
 Que de toucher un cœur qui n'a jamais aimé.



## CHANSON.

**Q**uand je vous voi je redouble ma chaîne,  
 Et je languis quand je ne vous voi pas ;  
 C'est mon sort de suivre vos pas,  
 Quoique vous soyez inhumaine :  
 Pour vous ma flâme augmente chaque jour,  
 Rien n'égale sa violence,  
 Jamais Amant n'eut tant d'amour,  
 Et si peu d'espérance.

## MADRIGAL.

**S**'Il ne falloit que bien aimer  
 Pour attendre ma Bergere,  
 Tous mes Rivaux ne pourroient m'difflamer.  
 Mais, hélas ! ce n'est point l'Amant le plus sincere  
 Qui doit espérer d'être heureux,  
 C'est toujours celui qui sçait plaire  
 Que l'on croit le plus amoureux.



## E P I T R E ,

*A Madame de B\*\*\**

**D** Ame, que nature a pourvûe  
 D'attraits si piquants & si doux,  
 J'aurois eu l'heur d'aller aux champs chez vous ;  
 Mais le Pays Blaisois visite m'est vennë :

Cointe Dame, c'est la raison

Qui m'a fait garder la maison.

Certain Neveu, qu'ici point je ne nomme,

Prenoit plaisir à s'éberger chez nous,

En attendant sa dispense de Rome ;

Car il vouloit être l'Époux

D'une Pucelle cointe & gente,

Qui par malheur est sa parente,

Et sans cela l'Himen pour eux

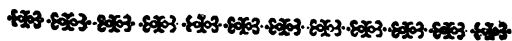
Eut promptement ourdi ses nœuds,

Avec l'Amour ; car s'il n'est de la fête,

L'Himen tout froid, tout languoureux,

A maintefois soucis & soins fâcheux ,  
 Et rarement cause douceur parfaite ;  
 Mais Cupidon suivi de ris , d'empressements ,  
 Fait régner par tout l'allégresse ,  
 Et gaudir les Époux ainsi que des Amants ,  
 Leur inspirant douce tendresse .  
 Qui sçait mieux que vous tout cela ,  
 Dame , dont les attraits rendroient Vénus jalouse ?  
 Lors qu'à votre rigueur un oüi mit le hola ,  
 Quand du preux Chevalier il vous rendit l'Épouse ,  
 L'Amour plus que l'Himen de vos nœuds se mêla :  
 Dextrement il unit vos ames ,  
 Puisque toujours brûlez des mêmes flâmes .  
 Sus , à propos du cher Époux ,  
 A-t-il reçu des eaux grande alégerance ?  
 Je le souhaite , & que momens bien doux  
 Vous payent de sa longue absence .  
 Pour me tirer de tout souci ,  
 Pourrois-je pas apprendre aussi  
 Des nouvelles des petits Anges ?  
 Onc ne les croit s'occuper de vendanges ,  
 Mais à faire moisson de cœurs ;

Un tel amusement enchante ,  
 Et rend la Beauté triomphante ,  
 Tout ainsi que les fiers Vainqueurs.  
 Or sus , Dame tant gracieuse ,  
 Quoique par trop silencieuse ,  
 Puissiez -vous à jamais avoir heur & plaisirs ,  
 Et par un prompt retour combler tous mes désirs.



## E N I G M E.

**A** La Cour, à la Ville, en Province, au Village,  
 En tout tems je suis en usage ;  
 Je fers aux Rois , aux Princes , aux Prélats ,  
 Aux Chefs aussi-bien qu'aux Soldats.  
 Chez les gens de grave figure  
 Je suis plus grand, plus droit, placé tout autrement,  
 Chez les Coquets je souffre la torture,  
 On ne reconnoît pas ma forme seulement.





## E P I T R E,

*A Madame la Marquise de C \* \* \**

**A** Uras-tu, Dame cointe & gente,  
Toujours des Ouvriers nouveaux ?

Onc je ne vis si longs travaux,

Ils vont livrer mon cœur aux ennuis de l'attente.

Je pense que quelque Lutin

Ne s'occupe soir & matin

Qu'à te causer pireux ravage ;

Car il est des Lutins grandement dangereux.

Sçais-tu de tous quel est le pire ?

Cet Enfant rusé, cauteleux,

Qui s'arme de traits & de feux,

Pour nous ranger sous son empire ;

Qui prend plaisir à vois au travers d'un bandeau,

Qui reçoit du mystere un agrément nouveau,

Qui nous flate pour nous séduire,

Et qui fait briller son flambeau

Pour égarter ; non pour conduite.

Je crois l'entendre ainsi te dire ,

Tu ne veux point d'engagement ,

Ton cœur plus dur qu'un diamant ,

Se gaudit lorsque l'on soupire ;

Pour le toucher j'é mouffe maints bons traits ,

Point ne te chaut de rester en veuvage ;

Je veux , pour m'en venger , désoler ton Palais ,

D'avancer ton labeur onc n'auras l'avantage ;

Ains tu verras tout aller de travers.

Des Peintres je mettrai la cervelle à l'envers ;

La mignarde Maugin leur donnant dans la vûë ,

Ils quitteront palettes & pinceaux

Pour aller tondre leurs museaux ,

Puis viendront la lorgner au bout de l'avenüe.

Certes , le rabot mieux n'ira ,

Le faiseur de parquet aimant femme dodue ,

Pour la Nourrice brûlera ,

La trouvant de tetons pourvüe.

On verra les petits Maçons ,

Au lieu d'aporter les moëlons ,

Courir après Catho , faisant mille gambades ,

Et lui donner d'amoureuses gourmandises.

Ton Giboyeur navré de mes plus piquants traits,

Oubliant son soin ordinaire

Pour courir après la Bergère,

La laissera reposer les hôtes des forêts.

Cette Fille d'atour, à gros & gras corsage,

Qui fort artivement frise tes blonds cheveux,

Embrasera de mille feux

Le Conducteur de ton ouvrage.

Sus, passons à ton parc, point ne l'épargnerai,

Maints grands défordres j'y ferai ;

Je rendrai les Ruisseaux amoureux des Fontaines,

Pour se joindre & mêler leurs eaux,

Ils prendront des chemins nouveaux,

Et viendront inonder les plaines.

Borée, au naturel inconstant, furieux,

Oubliant Orithie, & soupirant pour Flore,

Avec fracas viendra l'arracher de ces lieux ;

Plus ne verras de fleurs éclore.

Je pense que dans son dépit,

Cointe Dame, l'Amour te dit

Chose encore plus menaçante ;



Mais à le braver sois constante ,  
 Ne t'enflâmes que pour sa Sœur ,  
 Comme lui point n'est décevante ,

Ains grandement loyale & pleine de douceur :  
 C'est elle qui me rend ta sincere Servante ,  
 Tres-humble & tres-obéissante.



### CHANSON A BOIRE.

**U**N bon Beuveur , pénétré de tristesse  
 De voir l'extrême sécheresse ,  
 Difoit dans un cadeau ,  
 Ne viendra-t-il point d'eau ?

Aussi-tôt un Laquais lui presenta l'aiguïere :  
 Malheureux , s'écria le Beuveur en colere ,  
 Je veux de l'eau sur le raisin ,  
 Et non pas dans mon vin.





## E P I T R E ,

*A Monsieur \* \* \**

**B** On jour , fortuné Voyageur ,  
 Ou bon soir , car par aventure  
 De mon Billet tu feras la lecture  
 Dans le tems que Phœbus, pour goûter la fraîcheur,  
 Et pour laisser dormir le monde ,  
 Ira se reposer dans l'onde.  
 Sus donc , bon soir & bonne nuit :  
 Sans cesse le plaisir te suit ,  
 Voyageant avec cointes Dames ,  
 Dont les attraits charment les ames :  
 Si de mes bons amis tu n'étoit pas si fort ,  
 Certes , je porterois de l'envie à ton sort ;  
 Mais de ton bien on ne fais envieuse ,  
 Ains toujours grandement joyeuse.  
 Puisses-tu passer bois , montagnes & valons ,  
 Sans jamais rencontrer de ces hardis félons ,  
 Qui de l'argent d'autrui font toute leur ressource ,

DIVERSES.

125

Et la dague à la main vous demandent la bourse :

Puisses-tu ne trouver que des Chevaliers preux ,

Opulents autant qu'amoureux ,

Qui donnent en l'honneur des Belles ,

Chaque jour des Fêtes nouvelles.

La Marquise , avec ces airs doux

Dont le Ciel l'a si bien pourvûë ,

D'Amants va faire une recruë ,

Dont ses anciens Captifs pourront être jaloux.

La Présidente tant gentille ,

Jette , à ce que tu dis , tous les gens dans l'erreur,

Car son joli corsage & son air de fraîcheur

La font prendre pour une fille.

Si l'on voyoit son Fils, plus beau que le beau jour,

Et dont l'obligeante Nature

A fait toute sa portraiture ,

Sans doute on la prendroit pour la Mere d'Amour.

Venons à ta Famille aimable autant que chère ;

Tu feras sa félicité :

Puisses-tu la trouver en parfaite santé ,

Et s'il se peut , n'y rester guère ;

N'attend pas les froids Aquilons

Pour revenir dans nos cantons :  
 L'Hiver point il ne faut entreprendre un voyage ,  
 Dans de vilains borbiers on peut faire naufrage.  
 Bon jour ou bonne nuit, fortuné Voyageur,  
 Et crois que te revoir fera pour moi grand heur.



*L'ORACLE DE VULCAIN.*

**F** Ils du Maître des Dieux, toi qui forges la foudre  
 Qui met ses Ennemis en poudre :  
 Heureux Vulcain dont l'Épouse est toujours  
 Brillante & belle ,  
 Conseille-moi dans mes amours :  
 Je veux être l'Époux d'une aimable Pucelle  
 Qui n'a pas vû quinze Printems ;  
 Je suis dans l'hiver de mes ans ,  
 Ils sont écrits sur mon visage ,  
 N'est-ce pas un fâcheux présage ?  
 Tu ris , tu ne me répons rien ;  
 Je comprends que mon sort sera semblable au tien.



## E P I T R E,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

**D** Ame, dont les regards flatteurs,  
Et maintefois un peu trompeurs,

Font entrer Cupidon dans l'ame,  
Avec sa plus piquante flâme ;

Dame, que mille Preux aiment gratuitement,  
Qui leurs fais souffrir dur tourment ;  
Cettès, la benoîte Nature ;

En ne me formant pas du sexe masculin,  
M'épargna fort cuisant chagrin.

L'Enfançon, par tes yeux, m'eût fait grosse brûlure ;  
Mieux m'accommode de sa Sœur,  
Point ne met à la gêne un cœur ;  
Je crois qu'elle a de quoi te plaire,

Que point ne la confonds avec son malin Frère,  
Et que tes Soupirans si gentils, si soumis,  
Près de toi ne sont rien au regard des Amis.

Sus, Dame, dont l'absence à mon heur est contraire,

Quels sont tes ébats maintenant ?

L'affreux Hiver va cheminant

A grands pas sur ceux de l'Automne ;

Ja l'on ressent ses noirs frimats :

Tes plus beaux promenoirs vont perdre leurs apas.

Bacchus n'a point rempli la tonne ,

Avec de bon vin vieux on s'en consolera :

Douce & joyeuse Compagnie

Chassera la mélancolie ,

A maints petits jeux l'on jouëra ;

Prés des Dieux du foyer à table on chantera,

Puisses-tu, Dame cointe & gente ,

Penser au milieu des plaisirs ,

A ta loyale & très-humble Servante ,

Dont tu fais les plus chers désirs.

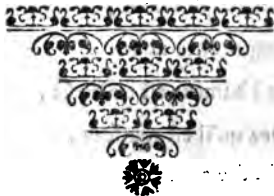


## E P I T R E ,

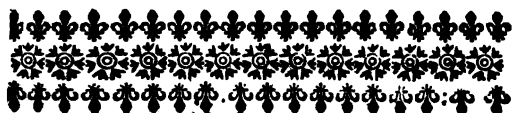
*A Monsieur L. J. D. B.**Sur sa Chatte qu'il m'avoit laissée.*

**B** Eau Sire, faites-nous sçavoir  
 Quand nous aurons l'heur de vous voir :  
 Une petite créature  
 Que vous avez laissée ici ,  
 Loin de vous est en grand souci ;  
 Je lui fournis sa nourriture ,  
 Maintefois je la couche aussi :  
 Elle est dolente , la Pauvrette ,  
 Lorsqu'elle se trouve seulette ,  
 Et fait ses ébats les plus doux ,  
 De venir s'éberger chez nous .  
 Son fils , dont l'humeur est traître ,  
 Car vous sçavez qu'il est rousséau ,  
 Au lieu de lui faire caresse ,  
 Lui tape souvent le museau :

Moi, des torts la réparatrice ,  
Je veux punir son injustice ;  
Mais loin d'éprouver mon courroux ,  
On voit cet agile coupable  
Échapper toujours à mes coups ,  
Par une route impraticable  
A tout autre qu'à des Couvreurs ,  
Des Maçons , ou biens des Voleurs :  
Aussi-tôt qu'il a pris la fuite ,  
Sa mere au bruit de la marmite  
Arrive fort alégrement :  
Je lui fournis tres-largement  
Ce qu'il faut pour emplir sa panse ;  
Je compte que loyalement ,  
Vous me payerez sa dépense.







## E P I T R E ,

*A Monsieur D. S. M.*

**P**hilosophe silencieux ,  
Vrai Disciple de Pithagore ,

Que dis-je ? cent fois pis encore ;

Car lorsque l'on écrit, que l'on parle des mieux ,

Et qu'avec ses Amis on garde le silence ,

C'est un silence injurieux ;

A bon droit je le prens pour une grande offense,

Jadis je vous ai fort prêché ,

Qu'oublier ses Amis étoit un gros péché ,

De mes Sermons plus n'avez souvenance ;

Et moi plus n'aurai d'indulgence ,

A moins que vous ne foyez mort ,

En ce cas vous n'aussiez pas tort :

Valable seroit votre excuse ,

Car Atropos, cette canuse ,

Rend l'Orateur comme le Sot ,

Incapable de sonner mot ;  
 Et pour lors ma Muse en détresse,  
 De vous voir sur le sombre bord,  
 Pleurerait votre piteux sort,  
 Sur les rivages du Permesse.  
 Cependant, tout bien compassé,  
 J'aime mieux vous entendre dire,  
 Qu'avez oublié de m'écrire,  
 Que de vous sçavoir trépassé.  
 Non, point n'êtes sorti du monde,  
 En raisons mon espoir se fonde ;  
 Ce flatteur me dit maintes fois,  
 Qu'un homme tel que vous ne quitte point la vie,  
 Sans que la Déesse aux cent voix,  
 Trompette en main ne le publie.  
 Les gens d'un mérite commun  
 Vivent *incognis*, peuvent mourir de même,  
 Mais de vous ce n'est pas tout un.  
 Lorsque l'on est pourvu d'un mérite suprême,  
 On ne sauroit qu'avec grand bruit,  
 Passer dans l'éternelle nuit.  
 Chacun s'écrie, ah, quel dommage

De cet illustre Personnage ?  
 Puis en François, Grec ou Latin ,  
 L'on void dans le Galand Mercure  
 Tout au long son fatal destin.

De cette pitieuse lecture  
 Les vivants pleurent des deux yeux ,  
 Le Mort en est tout glorieux :  
 Certes , c'est un grand avantage ,

Il ne vous peut manquer , sus donc , vivez encor  
 Autant que le fameux Nestor ,  
 Avec la santé du bel âge.

\*\*\* \*\*  
**CHANSON A BOIRE.**

**N**E quittons plus l'ombre des treilles ,  
 Phœbus a redoublé ses feux ;  
 Redoublons , chers Amis, la glace & les bouteilles ,  
 Avec du bon vin frais Bacchus comble nos vœux :  
 Un tendre Amant dans l'amoureux empire ,  
 N'a pas toujours ce qu'il désire :  
 Mais dans le Cabaret formons-nous des désirs ,  
 Nous y voyons voler les Jeux & les Plaisirs.



## M A D R I G A L,

*A Madame de N\*\*\***En lui envoyant l'Himen & l'Amour en émail.*

**A** vant le jour de l'An, pour vous faire ma cour,  
Je veux vous envoyer l'Himen avec l'Amour;

Aimable-Igis, tout vous convie

A prendre en les voyant vos airs charmants & doux:

Ces Dieux en s'unissant pour vous,

Font le bonheur de votre vie.

## M A D R I G A L,

*Au Roi d'Espagne, sur la Naissance du  
Prince des Asturies.*

**G** R A N D R O I, tu vois l'Himen remplir ton  
espérance,

Il affermit ta suprême Grandeur ;

D'un PRINCE l'heureuse naissance,

Chez tes voisins jaloux fait voler la terreur ;

Le Ciel prendra soin de sa vie :

Que doit faire un jour sa Valeur ?

Puisqu'en naissant il fait frémir l'Envie.

## E P I T R E ,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

**D** Ame , pour qui chacun soupire ,  
 Quelquefois haut , maintefois bas ,  
 Vous entendra-t-on toujours dire ,  
 Que dans vos plus exquis repas ,  
 Vous ne sauriez manger ni boire ?  
 Onc ne sçais ce qu'on en doit croire ,  
 Car point n'avez maigres apas ;  
 Ains on vous voit fraîche & doduë ,  
 Et d'un air de santé pourvûë.  
 Sus donc , par quel enchantement  
 Avez-vous si belle aparence ,  
 En faisant repas de Romant ,  
 Qui sont tous légers par outrance ?  
 On s'en étonne grandement.  
 Certes , ce n'étoit pas la peine  
 D'aller de fontaine en fontaine ,

Que vous sert de tant voyager ,  
Si ne pouvez pas mieux manger ?  
Sans repaître sortir de table ,  
Où l'on met toujours devant vous ,  
Vins délicieux , bons ragouts ,  
Gibier d'un fumet admirable :  
Vouloir s'en farcir le museau ,  
N'en pouvoir avaler morceau ;  
Votre destinée est égale  
A celle du pauvre Tantale :  
Je vous plains beaucoup quant à moi ;  
Mais je ne suis pas trop certaine  
Que ceux qui sont sous votre loi ,  
Se lamentent de votre peine.  
Quand ils vous content leur souci ,  
Point ne voulez prêter l'oreille ;  
Cointe Dame , ils pourroient aussi  
Vous rendre en ce point la pareille.  
Mais que vous importe ? il vaut mieux  
N'être pas plainte , & ne pas plaindre  
Les blessures que font vos yeux :

La pitié souvent est à craindre,  
 Et peut jouer un mauvais tour,  
 Car elle conduit à l'amour.  
 Brûlé qui voudra de sa flâme,  
 Tâchez d'en garentir votre ame ;  
 On ne connois de plus grand bien,  
 Que d'être libre & n'aimer rien.  
 Que la seule Amitié vous lie,  
 Son empire est toujours charmant ;  
 C'est le délice de la vie,  
 Et l'Amour en est le tourment.

\*\*\*

### HIVER BACHIQUE.

**P**our braver les froideurs d'un Hiver rigoureux,  
 L'Amour & le Dieu de la Treille,  
 Viennent m'offrir le secours de leurs feux :  
 Ah, c'est assez de l'un des deux !  
 Je cours au glouglou des bouteilles ;  
 Il vaut mieux s'échauffer au cercle de Bacchus,  
 Qu'au flambeau du Fils de Vénus.





## E P I T R E,

*A Mademoiselle de M\*\*\**

Cointe & piquante Demoiselle,  
 Qui toujours me tiens en cervelle,  
 Tu penses donc qu'il est permis  
 De se joïer de ses Amis.  
 Ta Missive par trop flateuse,  
 De prime-abord me rendit fort joyeuse ;  
 Je regardois ce gracieux écrit  
 Comme un titre de bel esprit,  
 Et qui plus est un titre incontestable,  
 Te connoissant un goût exquis & fin ;  
 Mais , las ! cet heur fut peu durable.  
 Tout ainsi que l'on voit un air clair & serain,  
 Changé par gros orage en une nuit affreuse,  
 Mon humeur devint ténébreuse,  
 Et la joyuseté fit place au noir chagrin.  
 Car voulant m'ébaudir à faire la revûe  
 De ces gentils talents que je cuidois avoir,

Je



Je m'en trouvai si mal pourvuë ,

Que je me mis à me doubloir.

Quoi ! m'écriai-je en ma colere ,

Amarille , qui m'est si chere ,

Dans ses propos manque de bonne-foi !

L'Ingrate se gaudit de moi ;

Puisse-t-elle être un jour sans plaire ,

Pour la punir de ses discours trompeurs ;

Que ses yeux qui navrent les cœurs ,

Cessent dans celui jour d'exercer leur empire ,

Que pour eux point on ne soupire :

Cointe Pucelle , c'est ainsi

Que pestant contre toi , j'alégeois mon souci ;

Je pense qu'il ne t'en chaut guère ,

Bien tu sçais que l'on ne peut pas

Te voir un seul moment , sans chérir tes apas.

Plûtôt un lustre entier , le Dieu de la lumière

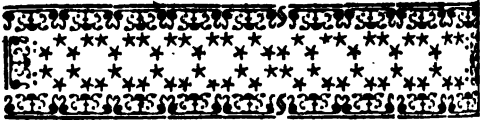
Point ne fournira sa carrière ,

Plûtôt le Loup cruel cessera d'allarmer

Les doux Agneaux & la Bergere ,

Qu'on ne cessera te t'aimer.





## E P I T R E ,

*A Madame de B\*\*\**

Oublieuse & gentille Dame ,  
 Qui de souci nâvres mon ame ,  
 Mon sort est de t'aimer toujours gratuitement ;  
 Avec toi je suis en avance ,  
 De tendresse , de soins , de langueur , de tourment ,  
 Point ne me payes ma dépense.  
 Tu fais tes grands ébats d'aller par monts , par vaux ,  
 Et de changer d'Hôtel ; tout cela sans mot dire  
 A tes Amis les plus loyaux :  
 Point ne te chaut de leur martyre ;  
 On ne sçait quel est le séjour  
 Où maintenant tu tiens ta Cour.  
 Le Dieu Blondin qui fait sa ronde ,  
 Étant chargé du noble emploi  
 De fournir la lumière au monde ,  
 Change moins de maisons que toi.  
 Ençor , Dame des plus cruelles ,

Si tu faisois par fois sçavoir de tes nouvelles ,

Je cesserois de me doloir ,

Quand j'aurois l'heur d'en recevoir ;

Mais, las ! à mes ennuis il n'est point d'aléance,

N'étant plus dans ta souvenance.

Tu ne penses non plus aussi

A la Pucelle cointe & genté ,

Qui point ne connoit le fouci ,

Ains qui toujours folâtre & chante.

Elle est feschu dans ses climats ,

Où chaque jour on fait bombance ,

Où la désirable abondance ,

Soir & matin fait l'honneur des repas.

Bien-tôt le Fils de Citherée

Y conduira l'Himen , les Ris , les Jeux ,

Pour rendre deux Epoux heureux ;

Ja l'Enfançon d'une flèche dorée ,

Fait à leurs jeunes cœurs sentir les plus doux feux.

A peine le Berger a vû de nos bocages

Vingt fois renaître les feüillages ;

A peine la Bergere a vû le gai printemps

Quinze fois rafler nos champs ,

Depuis que benoîte Nature

Forma leur gentille figure.

Certes , voilà les plus beaux ans

Pour prendre nœuds de mariage ,

Car point ne faut être si sage :

Ces esprits trop mûrs , trop prudents ,

Veulent de l'avenir percer la nuit obscure ;

Pour éviter une peine future ,

Ils se font maints chagrins présents.

Quant à moi , Dame , trop tigresse ,

Bien serois de l'humeur de la cointe Jeunesse ,

Et si j'avois reçu tant seulement

De toi le moindre compliment ,

Onc n'irois chercher la détresse ;

Ains je me flaterois de l'heur ,

Que tu garderois dans ton cœur

Une amitié toujours constante ,

Pour ta loyale & tres-humble Servante.



## E P I T R E ,

*A Mademoiselle de C\*\*\**

**D**emoiselle silencieuse,  
Ne plus ne moins que gracieuse,

Tu ne songes guère aux absents,

Et tes penfers sont tous pour les présents.

Certes, point n'en suis étonnée,

Quand on ne fait que se gaudir,

Point n'est assez longue journée,

On prend moitié de nuit pour donner au plaisir ;

Puis de ses ébats fatiguée,

On quitte son accoutrement,

Et l'on se jette brusquement

Entre les bras du tranquile Morphée ;

On s'enivre de ses pavots,

Et l'on prend à la hâte un moment de repos.

Quand on est comme toi, Pucelle tant aimable,

On a toujours rêvé agréable ;

Et les songes n'offrent jamais

Que gentils & rians objets.

Or fus donc, goûte bien la vie,

La brillante Hébè t'y convie,

Et Plutus qui départ les biens & les honneurs,

T'a comblée au berceau de toutes ses faveurs ;

Je voudrois ja te voir le bouquet sur la tête,

Ce jour sera grand jour de fête ;

L'Himen & Cupidon allumant leurs flambeaux,

Feront voler vers toi maints plaisirs tous nouveaux :

J'en serai tellement joyeuse,

Que si quelqu'un peut l'être plus que moi,

Ce ne sera.... mais, cher, ma Muse est trop causeuse,

Et donneroit peut-être à ton cœur quelque émoi.

### M A D R I G A L,

A Monsieur L. J. D. B.

**D**es vrais Amis, Louis est le modèle,

Il doit entr'eux tenir le premier rang ;

Une maniere noble & belle,

Ajoute une grace nouvelle

A tous les services qu'il rend.



## P L A I N T E

*sur la perte de Monseigneur le Dauphin.*

**H**Élas, de quoi nous sert la Saison des Zéphirs!  
Elle nous offre en vain ses charmes;

Nos cœurs, nos tristes cœurs sont fermés aux plaisirs,  
Nos yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes.

Faisez-vous, Rossignols, mourez brillantes fleurs,  
Bois, dépouillez-vous de verdure;

La perte du HÉROS qui fait couler nos pleurs,  
Doit toucher toute la Nature.



## P O U R L E R O Y.

**O** Juste Ciel! calmez la Terre,

Éteignez pour jamais le flambeau de la Guerre,

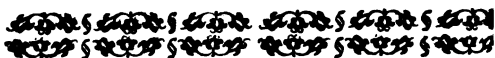
Et nous faites jouir d'un tems doux & serein:

Conservez-nous notre AUGUSTE MONARQUE,

Ajoutez à ses jours ce que l'affreuse Paix que

A retranché des jours de l'aimable Dauphin.





*À Madame de C\*\*\**

*Sur un Cabaret magnifique dont Madame  
de M\*\*\* lui a fait present.*

**D**ame, aux airs prévenants, je me gaudis  
d'apprendre

Qu'on vous a fait present d'un fort beau Cabaret;

Mais me faut là-dessus dire un penser secret :

Si l'on vous avoit fait le don d'un brave Gendre,

Riche, bien-fait, & gracieux,

Mon cœur seroit mille fois plus joyeux.

.....  
Votre généreuse Déesse

N'a qu'à vouloir, elle est de tout maîtresse ;

Qu'à votre cointe Fille elle donne un Époux,

Qui la fasse jouir du destin le plus doux.





**D I A N E**

**E T**

**E N D I M I O N ,**

*PASTORALE HEROIQUE*

**REPRESENTEE**

**DEVANT SON ALTESSE ROYALE**

**MONSEIGNEUR**

**LE DUC DE LORRAINE.**



*ACTEURS DU PROLOGUE.*

PAN Dieu des Bois.

SUITE de Pan.

TROUPE de Nymphes.

*ACTEURS DE LA PASTORALE.*

ENDIMION Berger.

TROUPE de Chasseurs.

DIANE Déesse des Forêts.

TROUPE de Nymphes de la Suite de Diane.

TROUPE de Bergers & de Bergeres.

TROUPE de Dryades & de Faunes.

TROUPE de Jeux & de Plaisirs.

TROUPE d'Amours.



# PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAN, SUITE *de Pan*, TROUPE *de Nymphes*.

PAN.

Enez, venez, aimables Jeux,  
Rassemblez-vous dans cet azile heu-  
reux :



Il est exempt de chagrins & de peines,  
L'impitoyable Mars semble le respecter,  
Et l'Amour n'y fait porter  
Que de douces chaînes.

LE CHŒUR.

Un redoutable HÉROS,

Malgré la Discorde & l'Envie,

Dans ces lieux fortunés fait régner le repos :

T ij

Que le Ciel prenne soin d'une si belle vie ;  
 Que malgré les jaloux, il jouïsse à jamais  
 Des douceurs de la Paix.

*2<sup>me</sup>* N Y M P H E.

Nous chantons quelquefois les funestes ravages  
 Qui désolent tant de climats ;  
 Mais dans nos tranquiles bocages  
 Nous ne les éprouvons pas :  
 Un HÉROS vaillant & sage  
 Nous met à l'abri de l'orage ;  
 Et sans lui ces beaux lieux perdroient tous leurs appas

P A N.

Une aimable Princesse ,  
 Que les Graces suivent sans cesse ,  
 Redouble le bonheur dont on est enchanté ;  
 Prés d'elle Momus est sans armes,  
 Et l'on y jouit sans allarmes  
 D'une innocente liberté ;  
 Chaque jour sa beauté  
 Brille de nouveaux charmes.

L E C H Œ U R.

Un redoutable HÉROS ,

Malgré la Discorde & l'Envie,  
 Dans ces lieux fortunéz-fait regner le repos  
 Que le Ciel prenne soin d'une si belle vie,  
 Que malgré les jaloux, il jouïsse à jamais  
 Des douceurs de la Paix.



## S C E N E II.

Les JEUX, les PLAISIRS, TROUPE de Bergers  
 & de Bergeres, PAN, SUITE de Pan,  
 TROUPE de Nymphes.

: Un PLAISIR.

Sans l'Amour osez-vous prétendre

De charmer par vos Chançons ?

Lui seul peut vous donner d'agréables leçons ;

Que les Concerts sont doux, quand on a le cœur  
 tendre :

Aimez jeunes Beutez, aimez à votre tour,

Défaites-vous d'une ame indifférente ;

Ah, que l'on chante mal une Chançon d'amour,

Quand on ne sent pas ce qu'on chante !

Un BERGER.

Le Printems fait voler mille nouveaux Zéphirs,

On le voit triompher de l'Ennemi de Flore :

Les Rossignols au lever de l'Aurore ,  
Annoncent aux Échos le retour des Plaisirs.

Tout doit aimer , tout doit se rendre ,  
L'Amour règne en ces lieux avec tous ses attraits ,  
Mille Jeux innocens lui fournissent des traits ,  
Qui sont trop doux pour s'en défendre.

### LE CHŒUR.

Offrons une Fête nouvelle  
A l'Auguste HÉROS qui fait notre bonheur :  
D'une fière Déesse & d'un Berger fidèle ,

Retraçons la tendre ardeur ,  
Et montrons que l'Amour a fait porter ses chaînes,  
Aux Beutez les plus inhumaines.

**FIN DU PROLOGUE.**





# DIANE

ET

## ENDIMION,

PASTORALE.

\*\*\*

*Le Theatre represente un Hameau, & dans  
l'éloignement un Bois.*

SCENE PREMIERE.

ENDIMION *seul.*



UN monstre affreux désole ce boeage,  
Mes chiens & mes troupeaux ont  
éprouvé sa rage ;  
Mais, hélas ! ce n'est point le plus  
grand de mes maux :

Si ce monstre cruel fait mourir mes troupeaux,  
L'Amour plus cruel encoire,  
Me fait brûler d'un feu qui me dévore.

T iv



## S C E N E II.

TROUPE de Chasseurs.

LE CHŒUR.

Déesse des Bois ,

Écoute nos voix ,

Diane , sois nous favorable.

O Déesse des Chasseurs !

Fais que nous soyons vainqueurs.

D'un monstre éfroyable.

Déesse des Bois ,

Écoute nos voix ,

Diane , sois nous favorable.



## S C E N E III.

DIANE, SUITE de Diane, & les Abens  
de la Scène précédente.

DIANE.

Je descens exprés des Cieux

Pour calmer vos allarmes ;

Je me fais un plaisir de protéger ces lieux ,

Ils ont pour moi mille charmes.



Suivez mës pas dans ces forêts,  
Tous vos vœux seront satisfaits.

C H Œ U R.

Ah , quel bonheur , quelle gloire ?  
Fut-il jamais un sort plus doux ?

Notre Déesse est pour nous ,  
Nous sommes sûrs de la victoire :

Ah , quel bonheur , quelle gloire ?  
Fut-il jamais un sort plus doux ?

*Le Theatre change & represente un Bocage.*



S C E N E I V.

*Deux NYMPHES de Diane.*

*Première NYMPHE.*

Pour un jeune Berger , notre aimable Déesse ,  
Se plaît à venir dans ces lieux.

*Seconde NYMPHE.*

Le séjour où l'on voit l'objet de sa tendresse ,  
Est plus charmant que le séjour des Dieux.

E N S E M B L E.

Tout fatigue , tout gêne ,  
Boin de l'objet de ses desirs.

Le charme des grandeurs & les plus doux plaisirs  
 Ne sauroient enchanter une amoureuse peine :

Tout fatigué , tout gêné ,  
 Loïn de l'objet de ses desirs ,

*Seconde* NYMPHE.

Qu'une ame indifférente  
 S'épargne de soins , de langueurs !  
 Que l'Amour fait payer chèrement ses douceurs  
 Dans la chaîne la plus charmante !



S C E N E V.

DIANE & les deux NYMPHES.

DIANE.

Je rends le calme à ce charmant séjour ,  
 D'un monstre furieux je me vois triomphante ;  
 Que ma fierté seroit contente ,  
 Si je pouvois aussi triompher de l'Amour !

Ah , quel tourment d'éprouver sa puissance ,  
 Après l'avoir bravé cent fois !  
 En vain je lui fais résistance ,  
 Mon cœur , mon lâche cœur s'est soumis à ses lois :

Ah , quel tourment d'éprouver sa puissance ,  
Après l'avoir bravé cent fois!

*Première* NYMPHE.

quel mal vous fait l'Amour , & pourquoi vous en  
plaindre ?

Vous aimez , on vous aime, est-il un sort plus doux ?  
Votre bonheur ne dépend que de vous ,  
Vous n'avez qu'à cesser de feindre.

C'est à l'Amour, & non pas aux grandeurs,  
A former les liens des cœurs ;

Pour aimer un Berger , & pour être Déesse ,  
Faut-il cacher votre tendresse ?

C'est à l'Amour & non pas aux grandeurs,  
A former les liens des cœurs.

DIANE.

Je ne reconnois plus ma fierté , mon courage ,  
Depuis que ce Berger charmant

se parut endormi sous ce naissant feuillage ;

Mon cœur y pense à tout moment ;

Je ne puis éfacer son agréable image ,

Qu'au milieu du sommeil il forma mon lien ,

Hélas, que son repos étoit fatal au mien !

DIANE & les NYMPHES.

Quand l'Amour veut nous surprendre,

On ne peut s'en gâretrir;

Il est trop tard de s'en défendre,

Au moment qu'il se fait sentir :

Quand l'Amour veut nous surprendre,

On ne peut s'en garenrir.

*Première* NYMPHE.

L'Amour est sûr de sa victoire,

Tout doit céder à ce Vainqueur.

Plus nous voulons défendre notre cœur,

Plus à le surmonter il remporte de gloire.

Bannissez pour jamais une injuste fierté,

N'écoutez plus ses plaintes vaines,

Le tendre Amour forme pour vous des chaînes

Plus douces que la liberté.

*Seconde* NYMPHE.

Les timides Bergers ont quitté leurs retraites,

Vous les faites jouïr d'un dessein plein d'attraits;

Ils reviennent dans ces forêts

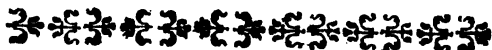
Chanter l'Amour sur leurs musettes.

## DIANE.

Ils sont contents, hélas!

Mais mon cœur ne l'est pas.

Pour voir leurs jeux, allons sous ce feuillage.



## SCENE VI.

DIANE dans un endroit où elle ne peut être vue,  
 TROUPE de BERGERES & de BERGERS,  
 ÉNDIMION.

Une BERGERE.

Dans cet aimable séjour,

Un monstre a fait du ravage;

Mais il finit en moins d'un jour:

Si les maux que fait l'Amour

Ne duroient pas davantage,

S'il épuisoit aussi-tôt son courroux,

Ah, que le sort d'un Amant seroit doux!

Un BERGER.

Mes soins pour ma jeune Bergere,

Occupent seuls mon tendre cœur;

Je ne connois point de malheur,

Que le malheur de lui déplaire.

Ma chaîne me paroît trop belle  
 Pour en briser jamais les nœuds ;  
 C'est assez pour me rendre heureux ,  
 Que ma Bergere soit fidèle.

## CHŒUR.

De vos tendres Amans partagez les désirs ,  
 Souffrez que l'Amour vous enchaîne ;  
 Il ne faut qu'une inhumaine  
 Pour troubler les plus doux plaisirs.

## Un BERGER.

Le Loup m'a pris ma Brebis la plus chere ,  
 Et j'ai perdu ma Musette & mon Chien ;  
 Mais je suis sûr du cœur de ma Bergere ,  
 Tout le reste ne m'est plus rien.

## Un BERGER &amp; une BERGERE.

Dans ces aimables retraites ,  
 On néglige souvent le soin de ses troupeaux  
 Pour de tendres amourettes ;  
 Le seul Amour fait les biens & les maux  
 Dans ces aimables retraites.

## LE CHŒUR.

Du monstre le plus affreux ,

Tous nos troupeaux ont éprouvé la rage :

L'Amour en paye le dommage ;

Ne sommes-nous pas trop heureux ?



## SCÈNE VII.

ENDIMION, DIANE *dans un endroit où  
elle ne peut être vûe.*

ENDIMION.

Les Oiseaux amoureux ont repris leurs ramages ,

De la Saison nouvelle ils goûtent les douceurs ,

Nos prez sont émaillez des plus brillantes fleurs ,

Et les Plaisirs régnerent dans nos bocages :

Hélas ! il n'est plus rien de triste que mon cœur ;

J'aime une fière Déesse ,

Je suis contraint de cacher mon ardeur

Lorsque tout parle de tendresse.

Ah , quittons pour jamais ce dangereux séjour !

Il ne fait qu'augmenter mon malheureux amour ;

J'aime avec trop de violence ,

Rien ne peut me guérir que la mort ou l'absence.





## SCENE VIII.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

D'où vient ce désespoir, Berger, où fuyez-vous ?

ENDIMION.

Je redoute votre courroux.

Déesse trop aimable,  
Si c'est vous offenser d'adorer vos apas,  
Chaque jour, chaque instant, je deviens plus coupable,  
Et je dois courir au trépas.

Je me sens dévorer d'une brûlante flâme,  
Jamais Amant ne fut si malheureux ;  
Il semble que l'Amour ait passé dans mon ame  
Avec tous ses traits & ses feux.

DIANE.

L'Amour, qui fait votre offense,  
Me parle en votre faveur,  
Et c'est à sa violence  
Que vous devez ma douceur.

L'Amour



L'Amour désarme mon courage ,  
 Il vous en fait triompher ;  
 Mais c'est faire encor davantage  
 De me forcer à l'avoüer.

## E N D I M I O N .

Grands Dieux ! je suis aimé de la Beauté que j'aime,  
 Après avoir souffert les plus cruels tourmens ,  
 Je ressens un plaisir extrême ;  
 Mon cœur ne peut suffire à ses transports charmans .

## E N S E M B L E .

Ah , quel tourment de se contraindre  
 A cacher de tendres desirs !  
 Au moment qu'on cesse de feindre ,  
 Le cœur est enchanté des plus touchans plaisirs .

## E N D I M I O N .

J'aimois , sans oser le dire ,  
 J'étois près d'expirer sous le poids de mes fers ;  
 La Beauté que je sers  
 A fini mon martyre .

Il ne faut qu'un moment dans l'empire amoureux  
 Pour devenir heureux :

## D I A N E !

Vous remportez sur mon cœur la victoire ;

Tendres Amours, volez dans ces lieux pleins d'attraits :

Ils font témoins de votre gloire ;  
Que les Ris & les Jeux y régneront pour jamais.

Faites briller de nouveaux charmes ,  
L'azilz heureux où je vous rends les armes.

*Le Theatre change, & represente un superbe  
Jardin, & des Cascades dans l'éloignement.*



## S C E N E IX.

TROUPE d'AMOURS *qui voltigent dans les airs,*  
TROUPE de DRIADES, de FAUNES,  
de JEUX, & de PLAISIRS, DIANE  
& ENDIMION.

D I A N E.

Que tout parle de tendresse  
Dans cet aimable séjour ,  
Que l'Écho redise sans cesse ,  
Rien n'est si doux que l'Amour.

LE CHŒUR *répète ce couplet.*

*Une DRIADE.*

L'Amour dans toutes les Fêtes

Doit avoir le premier pas ;  
Leurs douceurs sont imparfaites ,  
Quand ce Dieu n'y régné pas :

Plaisirs , vous dépendez de son suprême empire ,  
En vain vous étalez vos charmes les plus doux :

Non , sans le tendre Amour ,  
Vous ne sauriez suffire  
Pour couler doucement un jour.

## LE CHOEUR.

Quand on n'a pas le cœur tendre ,  
On n'a point de jours heureux ;  
Au milieu des Ris & des Jeux ,  
Souvent l'ennui vient surprendre ,  
Quand on n'a pas le cœur tendre.

FIN DE LA PASTORALE.

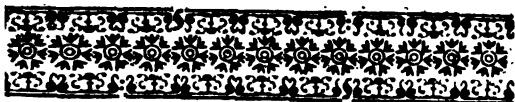


*METAMORPHOSE,*

*D'un Eventail en Tableau.*

**O** Métamorphose agréable !  
 Magnifique Éventail , que votre sort est beau ;  
 Que mes yeux sont contents de vous voir en Tableau,  
 Vous serez cent fois plus durable.  
 Je n'aurai point pour vous à redouter les mains  
 Des Coquettes & des Badins ;  
 Cet heureux changement m'épargne mille allarmes,  
 J'aurois senti mon cœur plus que vous agité ,  
 Lors qu'on vous auroit tourmenté ;  
 Placé dans un beau jour, vous étaléz vos charmes ;  
 Les soins d'un Ami gracieux  
 Vous ont fait devenir un Tableau précieux.



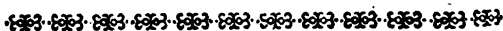


## E P I T R E ,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

J'Aprens avec plaisir , aimable Enchanteresse ,  
 Que maints Catons fort renommez ,  
 Ont montré dans ta cour une grande allégresse ;  
 Que tes beaux yeux les ont tant animez ,  
 Qu'aux hôtes de tes bois ils ont livré la guerre ;  
 Qu'ils se vantoient d'avoir couché par terre  
 Le gibier qu'on servoit dans tes exquis repas :  
 Mais si l'on en croit la chronique ,  
 Dans tes forêts point n'ont fait de dégâts ;  
 C'étoit illusion magique ,  
 Car leurs fusils prenoient des rats.  
 De ton Palais s'arrachant avec peine ,  
 Ils ont fait place à de preux Chevaliers ,  
 Qui sont de ces fins Giboyers ,  
 Dont la proie est toujours certaine.  
 Garde-toi du gentil Chasseur ,  
 Dont les propos flatent l'oreille ,

Qui fait des sautes à merveille ,  
 Qui piquent , qui touchent le cœur .  
 Enfin , aimable Enchanteresse ,  
 Tu n'auras point de plaisir sècheresse ,  
 Tu verras chaque jour venir dans ton Palais  
 De nouveaux Paladins charmez de tes attraits :  
 Pour garder ton indifférence ,  
 Et te deffendre de leurs feux ,  
 Ressouvien-toi que l'inconstance  
 Suit de près un amour heureux .



*M A D R I G A L ,*  
*A Mademoiselle L. J.*

**G**racieuse & jeune Bergère ,  
 Qui sçais si bien toucher & plaire ,  
 Je te souhaite un tranquile bonheur :  
 Aux discours des Amants sois toujours incrédule ;  
 Si l'Amour , ce cruel vainqueur ,  
 De tes beaux yeux veut passer dans ton cœur ,  
 Qu'ils soient pour lui les Colomnes d'Hercule .



## E P I T R E,

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E te souhaite une tres-bonne année,  
 Ami courtois & gracieux,  
 Puisse le Souverain des Dieux  
 Rendre heureuse ta destinée !  
 Nul ne le peut mériter mieux que toi :  
 Je te jure bien quant à moi,  
 Que si j'étois Dame Fortune,  
 J'ôtérois pour toi mon bandeau,  
 Je te serois tant oportune,  
 Qu'aucun mortel n'auroit un fort plus beau,  
 De cette rouë inconstante & muable,  
 Tu n'aurois plus à craindre aucun faux-bond,  
 Et la rendrois pour toi toujours inébranlable,  
 Quand je t'aurois placé sur le plus haut rayon :  
 Mais par malheur, hélas, je ne suis qu'une Muse,  
 Et des Nourriçons d'Apollon  
 La Fortune jouë au balon,  
 Ce qui certes me rend confuse :

Jadis des Doctes Sœurs elle faisoit grand cas ,  
 On voyoit par ses soins fleurir tout le Parnasse ;  
 Maintenant la quinceuse en détourne ses pas ;

Et le blond Phœbus, quoi qu'il fasse ,  
 Ne peut nous garantir de son malin vouloir :

Cependant , si j'ai l'heur d'avoir

Dans ton estime une place un peu grande ,

C'est tout ce que mon cœur demande ,

Je braverai Fortune & son pouvoir ;

Car onc ne la voulois propice ,

Que pour te faire voir mieux que par mes discours,

Que je conserverai toujours

Grand souvenir de ton loyal service.

\*\*\*

*M A D R I G A L ,*

*A Madame la Présidente de B\*\*\**

**Q**Uand vous seriez moins belle , Illustre Prési-  
 dente ,

Votre esprit sur les cœurs auroit un grand crédit ,

Et quand vous auriez moins d'esprit ,

Votre beauté seroit toujours touchante :

Pourroit-on , sans être enchanté ,

Vous voir tant de mérite avec tant de beauté ?

EPITRE,





## E P I T R E,

*A Madame de \*\*\**

Sçavez-vous bien , gentille Dame ,  
 Qu'avez fait entrer dans mon ame  
 Le trouble & la confusion ,  
 Qui font grande sédition ;  
 Que je suis grandement chagrine  
 De voir cette guerre intestine ?  
 Mon cœur jaloux de mon esprit ,  
 Dit que ne vous ai rien écrit  
 Qu'il n'en ait fourni la dépense ,  
 M'inspirant tout ce que je pense ,  
 Que même je serois à sec ,  
 Et ne pourrois ouvrir le bec ,  
 Quand suis en votre compagnie ,  
 S'il n'étoit pas de la partie ;  
 Que sur ma bouche il est toujours ,  
 Pour m'inspirer joyeux discours ,  
 Et me rendre plus agréable :  
 Qu'il n'est ni beau , ni raisonnable ,

Que gardiez fleurette & douceur  
Pour l'esprit & non pour le cœur.  
Onc ne l'ai senti de ma vie  
Dans une si grande furie ;  
Ja mon pauvre petit jabor  
Cache plus de feux qu'un brûlot ;  
Enfin , ce cœur mutin & tendre ,  
Jure d'être réduit en cendre  
Avant que céder à l'esprit  
Tout ce que ma plume vous dit.  
Rendez-lui donc prompte justice ,  
Si ne voulez que je périsse.  
Où vous regnez ne souffrez pas ,  
Qu'il soit de si cruels débats.  
Adieu , ma poitrine brûlante  
Est votre tres-humble Servante.



## E P I T R E,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

**D** Ame aimable, mais point aimante,  
 Dame au cœur dur, quoiqu'aux yeux doux,

Eh bien, comment vous trouvez-vous

De cette eau si rafraichissante ?

Onc ne vous en trouverez mieux,

Si je m'en raporte à mon songe,

Qui point ne me paroît mensonge,

Ains grandement mystérieux.

Après maints pensers soucieux,

Qui cette nuit troubloient mon ame,

Morphée ayant fermé mes yeux,

J'ai crû voir en feu tous les Cieux.

Or ce brillant éclat de flamme,

Qui répandoit un si grand jour,

Venoit du flambeau de l'Amour.

Ce Dieu, qu'à bon droit on révère,

Étoit sur le char de sa Mere;

Les Ris, les Jeux voloient autour,

Et formoient sa brillante Cour.  
 Il falloit voler pour le suivre,  
 Et voler tres-rapidement,  
 Car il alloit étourdiment  
 Tout comme un jeune Cocher yvre.  
 Il descendit en un moment  
 Au milieu du Parc de Courance,  
 Où je rêvois à votre absence ;  
 Onc ne vis tel enchantement,  
 Tout s'animoit par sa présence.  
 Les doux Zéphirs avec les Fleurs  
 Faisoient d'innocens badinages,  
 Et les Oiseaux par leurs ramages  
 Exprimoient leurs tendres ardeurs.  
 L'Onde amoureuse d'elle-même,  
 Sembloit précipiter son cours :  
 Pour embrasser ses flots, qu'elle aime,  
 Ses bras tortus faisoient cent cours.  
 Les cointes & fraîches Nayades,  
 Avec de coquettes collades,  
 Enflâmoient les Dieux des Ruiffeaux,  
 Et d'une amoureuse allégresse

On voyoit sautiller sans cesse  
 Les muets Habitans des eaux.  
 Les doux Agneaux sur la fougere  
 Se jouïoient , faisant mille bonds ,  
 Et le Berger & la Bergere.  
 Folâtroient avec leurs Mourons.  
 Moi seule j'étois languoureuse ,  
 Malgré ces innocens ébats ,  
 Car lorsque je ne vous vois pas ,  
 Rien ne peut me rendre joyeuse.  
 L'Amour ayant lû dans mes yeux  
 Ce qui se passoit dans mon ame ,  
 Me dit d'un air tout gracieux ,  
 Tu vas revoir ta cointe Dame.  
 Forges ne sauroit la guérir  
 De la langueur qui la possède ,  
 J'en connois l'unique remede ,  
 Et je viens pour la secourir.  
 Or ce n'est pas chose nouvelle  
 Que l'Amour soit le Médecin  
 D'une Veuve brillante & belle.  
 A ce discours du Dieu blondin ,

Je m'éveille éclatant de rire ,  
 Et me levant pour vous l'écrire ,  
 Je me dis maintefois tout bas ,  
 Que mon songe a l'air prophétique :  
 Mais que votre cœur vous l'explique ,  
 Quant à moi je ne l'ose pas.  
 Cependant , je ne puis vous taire  
 Qu'on a dit dans une Chançon,  
 Qu'un de vos Courtifans espère  
 Qu'il vous fera changer de nom.



### E P I G R A M M E.

**L**oin de s'assujettir au précepte d'Horace,  
 Jamais en composant, l'heureux Damon n'efface  
 Il se vante que son cerveau  
 Sans nul effort , même sans qu'il y pense,  
 Produit toujours des Vers parfaits dès leur naissance.

Je n'ai pas un talent si beau :  
 Je m'imagine qu'un Ouvrage  
 Que l'on n'a pas bien retouché,  
 Est comme un petit Ours sauvage  
 Que la mere n'a pas léché.



# L'AUTOMNE,

## IDILLE,

SCENE PREMIERE.

TROUPE d'ORÉADES & de SILVAINS,  
TROUPE de BERGERS & de BERGERES.

*Une* ORÉADE.

ILLE du Ciel , aimable Paix ,  
Revenez , revenez , triomphez pour  
jamais.

*Un* BERGER.

Couronnez les Exploits de notre Auguste MAITRE ,  
Vous faites ses vœux les plus doux ;  
Quand vous revenez parmi nous ,  
On vous voit trop tôt disparaître.

L'ORÉADE.

Fille du Ciel , aimable Paix ,  
Revenez , revenez , triomphez pour jamais.

X. iij

## Un BERGER.

Cet Empire est comblé de gloire ,  
 Nous voyons chaque jour nos Ennemis jaloux  
 Tomber sous l'effort de nos coups :  
 Servez-nous aussi-bien que nous sert la Victoire.

## LE CHŒUR.

Fille du Ciel , aimable Paix ,  
 Revenez , revenez , triomphez pour jamais.

## Un SILVAIN.

Tandis que la cruelle Envie ,  
 De ses transports affreux agite tant de cœurs,  
 A l'abri des lauriers du plus grand des Vainqueurs,  
 Jouissons des plaisirs d'une innocente vie.

## Un SILVAIN &amp; un BERGER.

Chantons , chantons sur nos Côteaux  
 Le pouvoir du Dieu de la Treille ;  
 Chantons , chantons sur nos Côteaux  
 Le Dieu qui remplit nos tonneaux.  
 Le seul glouglou de la bouteille ,  
 Nous fait triompher du chagrin :  
 L'ennui s'endort avec le vin ,  
 Et le doux plaisir se réveille.



## LE CHŒUR.

On n'est point, en beuvant, ni sombre, ni jaloux;  
Amans, venez boire avec nous.

## SCENE II.

TROUPE d'ORÉADES & de SILVAINS,  
TROUPE de BERGERS & de BERGERES,  
TROUPE de BEUVEURS & de  
BACCHANTES.

## Un BEUVEUR.

Courons, courons à la guerre

De la bouteille & du verre :

Combattons, n'ayons point de peur ;

Le champ de bataille est la table,

Et le destin est agréable

Du vaincu comme du vainqueur.

## LE CHŒUR.

Courons, courons à la guerre

De la bouteille & du verre.

## Une BACCHANTE.

Ah, le charmanr fracas.

Que celui des pots & des plats :

Laiſſons voler les Héros à la gloire,

Ils ſeront placez dans l'Histoire.

Un bon Beuveur est toujours satisfait  
D'être dans un repas placé près du buffet.

L E. C H Œ U R.

Courons , courons à la guerre  
De la bouteille & du verre.



S C E N E I I I.

TROUPE d'AMOURS, TROUPE de  
BEUVEURS & de BACCHANTES, TROUPE  
de BERGERS & de BERGERES.

Un BEUVEUR.

Pour venir folâtrer dans ces lieux pleins d'attraits,  
Les Amours ont quitté leur Mere :

Ils n'ont pas quitté leurs traits ;

Mais les Beuveurs ne les redoutent guère.

Il faut prévenir leurs coups ,

Il faut leur verser à boire :

Ah , quel plaisir , quelle gloire

De les enyvrer tous !

Deux BEUVEURS.

Tout répond à notre attente ,

Les Amours sont endormis ,

Bacchus triomphe , il les a tous soumis

## DIVERSES.

252

Avec sa liqueur charmante :

Les Amours sont endormis ,

Bacchus triomphe , il les a tous soumis.

### Une BACCHANTE.

Sans le vin il est difficile

D'endormir les Amours :

Pour rendre leur sommeil tranquile ,

Bacchus est d'un grand secours.

### Un BERGER & une BERGERE.

Il vaudroit mieux pour le repos du monde ,

Endormir le Dieu des Combats ;

ans l'empire amoureux quand la tempête gronde,

C'est pour donner aux beaux jours plus d'apas :

Mais lorsque Mars excite des orages ,

Il cause de cruels ravages ;

Son impitoyable cœur

plait à voir regner l'épouvante & l'horreur.

### LE CHŒUR.

cheve, Dieu du Vin, rend le calme à la terre,

Amours désarmez dorment parmi les pots :

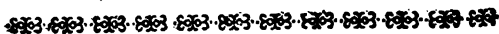
Désarme le Dieu de la Guerre ,

qu'il laisse l'Univers dans un profond repos.

Suis la Prose, elle est plus traitable ;  
 Garde-toi de quitter la table ,  
 Pour courir après les neuf Sœurs ;  
 De Comus goute les douceurs.  
 Dans un repas tu tiens ta place  
 Beaucoup mieux que sur le Parnasse :  
 Sans t'offenser cela soit dit ;  
 Tu fais un conte avec esprit ,  
 Ta voix enchante les oreilles ;  
 Tu sçais décoëffer les bouteilles ;  
 Couper les viandes à ravir ,  
 Avec propreté les servir :  
 Pour des Vers il ne nous chaut guère  
 Que tu ne puisses pas en faire ,  
 La fortune fuit un Auteur ,  
 Onc il n'en reçoit de faveur ,  
 Lorsqu'il a trouvé l'art de plaire ,  
 Il n'en fait pas moins maigre chère ,  
 A son esprit on fait cadeau ,  
 Disant , que son ouvrage est beau ,  
 C'est-là tout le fruit de sa peine ,  
 Son breuvage est l'eau d'Hypocrène ;  
 Certes , le vin vaut cent fois mieux :  
 Quittons le langage des Dieux ,

Vieux vaut dans le siècle où nous sommes  
Parler le langage des hommes ;  
Devien bel esprit décidant ,  
Et non bel esprit composant ;  
Chacun briguera tes suffrages ,  
Tu verras maints nouveaux ouvrages  
De ces Poètes tout nouveaux ,  
Qui se revêtent de lambeaux ,  
Pour gueuser un poste au Parnasse ;  
De ces ouvrages à la glace,  
Qu'avec feu l'on déclamera :  
Tu diras ce qu'il te plaira ,  
Accoudé dans ta large chaise ,  
Quand le pauvre Auteur mal à l'aise ,  
Sur un tabouret humblement ,  
Écouterà ton jugement ,  
D'une ame non moins inquiète ,  
Qu'un voleur mis sur la sellette.  
Tu ris de la comparaison ,  
Point elle n'est hors de saison ;  
Dans la poétique carrière ,  
Voit-on pas l'Auteur plagiaire ,  
Faire autant & plus de larcins ,

Qu'on n'en fait sur les grands chemins ?  
 Le blond Phœbus ne fait que rire,  
 De voir piller dans son empire ;  
 Peut-être en lui faisant la cour,  
 Tu le ferois rire à ton tour,  
 Dont certes je serois marrie ;  
 Or sus, quitte la folle envie,  
 De montrer en Vers ton esprit,  
 Il brille en Prose, il te suffit.  
 Si cet avis par trop sincere,  
 Beau Site, n'a l'heur de te plaire,  
 Si tu veux rimer malgré moi,  
 Tes Vers me vangeront de toi.



B O U Q U E T,  
 A Madame de \*\*\*

**D**E ces œillets, aimable Iris,  
 L'Amitié vous fait un hommage,  
 Elle doit près de vous remporter l'avantage,  
 Sur le tendre Enfant de Cypris :  
 Ce Dieu fripon est tout plein d'artifices ;  
 Refusez ses Bouquets, ils donnent des vapeurs,  
 Et fort souvent pour faire des malices,  
 Il cache ses traits sous les fleurs.

ÉPIGRAMME



## E P I T R E,

*A Madame la Marquise de C\*\*\**

Quand le Courrier vint l'autre jour,  
 Ont n'eûs le tems de vous écrire,

J'en souffris le plus dur martyre,

Maintenant je vous fais ma cour,

Vous priant d'avoir souvenance,

De vos Amis durant l'absence ;

Car maintefois l'oubli la suit,

Et le doux souvenir s'enfuit.

Mandez-moi, Dame gracieuse,

Si cette bête tant affreuse,

N'a pas encor paru chez vous ;

Point trop vous ne craignez les loups,

Car quoique vous paroissiez bonne,

Certes, vous avez leur humeur ;

Ces cruels n'épargnent personne,

Et vous n'épargnez pas un cœur ;

Notre ame est grandement guerrière ;  
Mais pour cette coïnte Bergere,  
Qui craint baudet , vache & cheval,  
Je crois son effroi sans égal ,  
Elle ne peut aller sans guide ,  
Il lui faudroit un autre Alcide ,  
Toujours prêt à livrer combats  
Contre ces bêtes discourtoises ,  
Qui des humains font leurs repas :  
Elles sont grandement mauvaises ;  
Il n'est compliment ni douceur  
Qui puisse calmer leur fureur ,  
Or c'est tout ainsi , coïnte Dame ,  
Lorsque vous déchirez une ame.  
Les soins , les soupirs , les langueurs ,  
Ne désarment pas vos rigueurs.  
Maints Chevaliers de haut parage  
Pourroient en rendre témoignage ;  
Mais c'est trop plaindre leur malheur ;  
Si l'Amour ne sauroit vous plaire ,  
Tournez au profit de la Sœur ,  
Ce que vous refusez au Frere.





## L E S E R I N

*De Madame la Marquise de \*\*\**

P Oint ne me chaut de votre absence ,  
Car j'ai fort grande souvenance ,

Que vous pensâtes l'autre jour  
Me jouïer un fort vilain tour :

Vous disiez que sous mon plumage ,  
Je cachois un mal dangereux ;

Une inhumaine main m'arracha de ma cage ,  
Vous teniez des ciseaux qui me sembloient affreux ;

Certes , j'en aurois eû dans l'aîle ,

Vous m'aurez fait mourir , croyant me soulager ,  
Si je n'eûs par mon vol évité le danger :

Quoique vous soyez cointe & Belle ,

Votre empire n'a rien de doux ;

Jusqu'à votre pitié , tout est cruel chez vous.





CHANSON,  
*Sur l'affaire de Denain.*

**A**H, quel plaisir, quelle gloire !  
Nous revoyons l'éclatante Victoire :

La France est son vrai séjour,

Elle y revient flater notre espérance :

Oublions son inconstance

En faveur de son retour.

Ah, quel plaisir, quelle gloire !

Nous revoyons l'éclatante Victoire.

Bien-tôt la Paix, la douce Paix,

Va triompher d'une cruelle Guerre :

Un calme heureux va régner sur la terre :

Tous les cœurs seront satisfaits.

Ah, quel plaisir, quelle gloire !

Nous revoyons l'éclatante Victoire.





## MADRIGAL,

*A Monsieur le Maréchal Duc de Villars.*

**G**RAND HÉROS, ta presence & ta rare valeur,  
 De nos fiers Ennemis t'ont rendu le Vainqueur:  
 Les Muses font entendre une douce harmonie,  
 Tu ranimes leurs chants par tes travaux guerriers;  
 Au destin de Daphné chacune porte envie,  
 Et voudroit pour ton front se changer en lauriers.



## CHANSON.

**R**ÉVEILLEZ les échos, éclatantes trompettes,  
 La Victoire est de retour;

Et vous, Bergers, reprenez vos musettes,  
 Vous allez voir regner les Plaisirs & l'Amour:

Dissipez vos allarmes,

Tout va renaître dans nos champs;

Malgré l'Hiver, le bonheur de nos armes,

Nous donne un nouveau Printems.





## MADRIGAL,

*A Monsieur le Maréchal Duc de Villars,  
sur le Siège de Fribourg.*

**P**oursui, fameux HÉROS, poursui tes grands  
Exploits,

La Victoire vient à ta voix,

Et la Gloire te sert de guide :

De l'Aigle épouvanté triomphe pour jamais,

Contrain nos Ennemis à nous rendre la Paix ;

Tu ne feras pas moins qu'Alcide,

Lorsque vainqueur du ténébreux séjour,

A la fidèle Alceste il fit revoir le jour.



GRISELDE,

*o u*

LA PRINCESSE :

DE SALUCES.

*C O M E D I E.*



**P E R S O N N A G E S .**

**GRISELDE** femme du Prince de Saluces.

**ISABELLE** fille de Grifelde & du Prince de Saluces , & que l'on croit fille de la Duchesse de Florence , sœur du Prince.

**LE PRINCE** de Saluces.

**HIDASPE** autrefois Gouverneur du Prince.

**PHENICE** Confidente de Grifelde.

**FEDERIC** Parent du Prince , & Amant d'Isabelle.

**UN OFFICIER** envoyé par la Duchesse de Florence.

*La Scene est à Saluces dans le Palais du Prince.*

**GRISELDE.**



# GRISELDE,

O U

## LA PRINCESSE DE SALUCES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GRISELDE, ISABELLE.

GRISELDE.

E l'avouë, il est vrai, j'aime la soli-  
tude,

Elle cache mon trouble & mon in-  
quiétude ;

Je ne suis point sensible aux ran-  
deurs de la Cour,

Je suis également le grand monde & le jour :  
Je vous parle, Madame, avec pleine franchise,  
De l'état où je suis vous serez moins surprise.

II. Tome.

Z



Lorsque vous apprendrez l'excès de mes malheurs.

I S A B E L L E.

Que je ressens d'ennui de voir couler vos pleurs !  
 Madame, je voudrois qu'il fut en ma puissance  
 De calmer de vos maux l'extrême violence ;  
 Ma tendresse pour vous augmente à tous momens,  
 Jugez-en par mes soins, par mes empressements.

G R I S E L D E.

Vous flattez ma douleur, votre amitié m'est chère ;  
 Mais, Princesse, mon sort est de cesser de plaire.  
 De votre Oncle autrefois je possédois le cœur,  
 Il ne me fait plus voir que mépris, que rigueur ;  
 Le fidèle récit de ma triste aventure  
 Vous fera concevoir les peines que j'endure.  
 Quand je vis ce Héros pour la première fois,  
 Il s'étoit, en chassant, égaré dans les bois :  
 Que de troubles secrets mon âme fut émue,  
 Dans le fatal instant qu'il s'offrit à ma vûe !  
 Je voulus l'éviter ; mais, hélas ! par malheur,  
 La douceur de sa voix dissipa ma frayeur :  
 Arrêtez, me dit-il, trop aimable Bergère,  
 La chasse m'a conduit dans ce bois solitaire,  
 Je n'en saurois sans vous démêler les détours,  
 Votre Prince a besoin de ce petit secours,  
 Demeurez un moment, c'est lui qui vous en presse  
 Je reviens, & d'abord pour lui je m'intéresse,  
 Et lui servant de guide au fond de la Forêt,  
 Je lui montre un chemin qui mène à son Palais ;  
 L'amour qui me prépare une peine cruelle,  
 Lui trace de ce bois une route fidèle,  
 Il lui marque si bien jusqu'aux moindres détours,  
 Que ce Prince amoureux y revient tous les jours.  
 Que ses feux en ce tems avoient de violence !  
 L'amour seul réparer la cruelle distance  
 Que le bizarre sort avoit mise entre nous !  
 Enfin j'eus le plaisir de le voir mon Epoux.



## DIVERSES.

267

Ce plaisir enchanteur, hélas ! ne dura guère,  
La Princesse eut regret de n'être plus Bergere,  
L'himen, en m'élevant au faire des grandeurs,  
M'ôta de mon Amant les plus vives ardeurs :  
Ciel, quel supplice affreux de cesser d'être aimée,  
Lors qu'à cette douceur on est accoutumée !

ISABELLE.

Rien n'est si douloureux qu'un pareil changement :  
Je partage, Madame, un si cruel tourment.

GRISELDE.

J'avois de notre himen une Fille pour gage ;  
Elle seroit, Madame, à perser de votre âge ;  
Ce Prince, en me l'ôtant, fit voir sa dureté :  
Vous n'avez point, dit-il, cette noble fierté,  
Ni ces beaux sentimens qu'il faut avec adresse,  
Faire entrer dans le cœur d'une jeune Princesse ;  
Non, celle que de vous l'himen m'a fait avoir,  
Ne connoîtroit jamais son rang ni son devoir,  
Si je vous la laissois ; & je veux qu'à Florence  
La Duchesse ma Sœur élève son enfance :  
Ah ! Seigneur, est-il tems de donner des leçons  
Aux enfans qui n'ont vû qu'à peine deux saisons ?  
M'écriai-je, en laissant couler de tristes larmes ;  
Mais pour lui ma douleur n'eut que de foibles armes,  
Il me fit arracher cet Enfant de mes bras,  
Et quelques jours après on m'aprit son trépas :  
Un si cruel malheur m'ôta toute espérance.

ISABELLE.

Ah ! Madame, je voi ce Prince qui s'avance ;  
Veuille le juste Ciel désarmer sa rigueur,  
Et vous rendre à jamais maîtresse de son cœur.



## S C E N E II.

GRISELDE, LE PRINCE de Saluces.

G R I S E L D E.

Pourrois-je me flater, Seigneur, sans être vaine,  
Qu'un retour de tendresse aujourd'hui vous amène?  
Ciel, que cette pensée auroit pour moi d'apas!

L E P R I N C E.

La seule rêverie ici conduit mes pas ;  
Mais puisque je vous trouve, il est tems de vous dire,  
Que j'accorde à mon Peuple enfin ce qu'il désire ;  
Il souhaite, Madame, avec beaucoup d'ardeur  
Qu'un glorieux himen me donne un successeur ;  
Pour flatter mon espoir & croître ma puissance,  
Je suis contraint de faire une illustre alliance :  
Quand je vous épousai, tout le monde en secret  
Désaprouva le choix que l'amour avoit fait.  
Je ne veux point laisser de tache à ma mémoire,  
Un divorce avec vous satisfera ma gloire,  
Je n'écoute plus qu'elle ; il faut vous retirer.

G R I S E L D E.

Vous deviez moins attendre à me le déclarer,  
J'aurois déjà, Seigneur, satisfait votre envie,  
Votre gloire est pour moi plus chère que la vie :  
Mais du moins en quittant pour jamais cette Cour,  
Pourrai-je en liberté m'expliquer à mon tour,  
Sans perdre le respect, Seigneur, sans vous déplaire :  
Je ne dois point rougir d'avoir été Bergère,  
Puisque dans cet état j'ai sçu plaire à vos yeux,  
Mon destin m'en paroît encor plus glorieux.  
Lorsque je partageai votre grandeur suprême,  
Tout sembloit approuver votre choix, le Ciel-même  
Craint de vos Ennemis, aimé de vos Sujets,

Tous les événemens ont rempli vos souhaits :  
 Mais un nouvel amour, sous le nom de la gloire,  
 Vous parle contre moi ; Seigneur, faut-il le croire ?  
 La gloire d'un grand Prince est de garder sa foi.  
 Eh , qui pourra jamais vous aimer comme moi ?  
 Vous me voyez soumise , attachée à vous plaire ,  
 Tremblante , & redoutant toujours votre colere ,  
 De vos plus dures loix me faire des plaisirs,  
 Et n'oser pas former seulement des desirs.  
 Cependant j'ai cessé de vous paroître aimable.  
 Aurez-vous pour un autre un amour plus durable ?  
 Non , après votre himen , les chagrins, la froideur  
 Retrouveront encor place dans votre cœur :  
 Ils éteindront bien-tôt votre nouvelle flâme :  
 Mille troubles secrets agiteront votre ame ;  
 Et peut-être, Seigneur, peut-être direz-vous,  
 Griselde méritoit un traitement plus doux.  
 Eh ! c'est-là ce qui fait ma peine la plus rude !  
 Si je pouvois vous croire exempt d'inquiétude ,  
 Après m'avoir perduë , ah ! j'irois à la mort ,  
 Sans me plaindre jamais de mon funeste sort.

## LE PRINCE.

Le soin de mon repos vous coûte trop de larmes ,  
 Madame, dissipez d'inutiles allarmes ;  
 Finissez un discours qui ne peut m'attendrir ;  
 Vous devez vous montrer plus prompte à m'obéir.  
 Allez , si vous craignez d'exciter ma colere ,  
 Reprenez promptement votre habit de Bergere.



## SCENE III.

LE PRINCE *seul.*

Avec ce beau dehors c'est ainsi qu'on surprend ,  
 Et tout autre que moi le prendroit pour garant  
 De son fidèle amour, & de sa patience :

Mais des femmes doit-on juger à l'apparence ?  
Non, leur sexe souvent fourbe, artificieux,  
N'est rien moins dans le cœur que ce qu'il est aux  
yeux ;

Il sçait que la vertu nous plaît, nous paroît belle,  
Et veut, pour nous tromper, en emprunter le voile.



## S C E N E IV.

### LE PRINCE, HIDASPE.

HIDASPE.

Seigneur, il court un bruit qui trouble tous les  
cœurs,

Quoiqu'il paroisse faux, il fait verser des pleurs.

LE PRINCE.

Quel est ce bruit fâcheux, qui cause tant d'alarmes ?

HIDASPE.

Que Griselde pour vous cesse d'avoir des charmes,  
Que vous la renvoyez.

LE PRINCE.

C'est manquer de respect,  
De vouloir de son Prince arracher un secret.

HIDASPE.

Vous ne m'honorez plus de votre confiance,  
Seigneur, je le connois; mais quelle est mon offense?

Je vous deviens suspect, sans en voir la raison :

Quoi, me soupçonnez-vous de quelque trahison ?

Pardonnez-moi, Seigneur, si j'ose ainsi me plaindre,  
Pénétré de chagrin, je ne puis me contraindre.

LE PRINCE.

Si je change de femme, il n'est pas surprenant  
Que je veuille changer aussi de Confident.

HIDASPE.

Seigneur, j'ai pris le soin d'élever votre enfance.

Que tout autre que moi vous cache ce qu'il pense ;  
 Dûssai-je m'attirer votre haine à jamais ,  
 Je vais vous découvrir mes sentimens secrets.  
 Des plus rares vertus Griselde est le modèle.  
 Elle vous a paru si modeste & si belle ,  
 Que vous êtes enfin devenu son Epoux ;  
 Elle a racommodé tout son sexe avec vous . . . . .

## LE PRINCE.

Si Griselde autrefois à mes yeux fut aimable,  
 Son sexe en general m'est toujours haïssable.  
 Ce n'est rien que foiblesse, orgueil, ambition :  
 On n'y trouve jamais ni bon sens, ni raison ;  
 En tous lieux, en tout tems, le caprice le guide ;  
 Les vents sont moins legers, la mer est moins perfide.

## HIDASPE.

A Griselde, Seigneur, peut-on rien reprocher ?  
 A-t-elle des defauts ?

## LE PRINCE.

Elle sçait les cacher :  
 Et si tu pénétrois dans le fonds de son ame,  
 Tu n'y trouverois rien au-dessus d'une femme,  
 Que ce rare talent, qui la fait exceller  
 Dans l'art de se bien taire, & de dissimuler.

## HIDASPE.

Après plus de quinze ans d'une égale conduite,  
 Il faut, Seigneur, il faut qu'elle ait un vrai mérite.  
 Une fausse vertu se connoît aisément,  
 En mille occasions notre cœur se dément,  
 Et lorsque la raison est toujours la maîtresse,  
 C'est ce qu'on doit nommer véritable sagesse.  
 Ah, Prince ! revenez de la fatale erreur  
 Qui depuis trop long-tems occupe votre cœur ;  
 Dissipez pour jamais une sombre tristesse,  
 Un Héros tel que vous, doit être sans foiblesse.  
 Intrépide aux dangers, heureux dans les combats,  
 La valeur fait toujours triompher votre bras.

Le Ciel de ses présens ne vous fut point avare :  
Cessez de les gâter par votre humeur bizarte.  
Elle empoisonne tout jusques à vos plaisirs.

LE PRINCE.

Moi ; non , je suis chagrin au gré de mes désirs ,  
Et c'est le plus souvent à ma bizarrerie  
Que je dois les plaisirs les plus doux de ma vie.

H I D A S P E .

Ciel ! je m'en doutois bien , une nouvelle ardeur  
Agite votre esprit autant que votre cœur :  
Vous voulez , mais en vain , me cacher votre flâme,  
J'ai trop accoutumé de lire dans votre ame ,  
Seigneur , c'est à regret que j'y vois aujourd'hui  
Ce funeste secret qui m'accable d'ennui.  
Vous montrez à Griselde une injuste colère ,  
Sans doute qu'Isabelle aura trop sçû vous plaire.

LE PRINCE.

Cela vous paroît-il un si cruel malheur ?

H I D A S P E .

Quand vous croyez son sexe infidèle & trompeur,  
Lorsque tout est suspect à votre ame jalouse ,  
Prince , vous voulez prendre une nouvelle Épouse.  
Aurez-vous en changeant, plus de tranquillité ?  
Non , le Ciel punira tant de légereté  
Par les redoublemens de votre jalousie ;  
Les chagrins, les soupçons troubleront votre vie ;  
Enfin, si vous suivez ce penchant dangereux,  
Vous serez. . . .

LE PRINCE.

Que serai-je ?

H I D A S P E .

A jamais malheureux.

LE PRINCE.

Jusqu'ici de mon sort je fus toujours le maître ,  
Hidaspe , & je serai ce qu'il me plaira d'être ;  
C'est trop pour mon repos vous tourmenter en vain.

Avant la fin du jour vous sçaurez mon dessein.  
 Adieu, loin de ces lieux un soin pressant m'appelle.

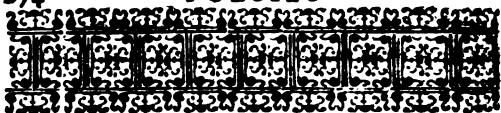
S C E N E V.

HIDASPE *seul.*

**I**L sera bien puni s'il épouse Isabelle ;  
 Mais pour le ramener de son égarement ,  
 Je devois lui parler encor plus clairement.  
 Federic a pour elle une extrême tendresse :  
 Il a conduit ici cette jeune Princesse ;  
 A peine ont-ils paru tous deux dans cette Cour ,  
 Que j'ai vû dans leurs yeux un mutuel amour :  
 Il faut le dire au Prince ; il n'est point de remede  
 Plus propre à le guérir du mal qui le possède.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GRISELDE *seule, & en habit de Bergere.*



NEN je vais revoir l'aimable solitude,  
Où tous mes jours étoient exems  
d'inquiétude ;  
Je te quitte sans peine , importune  
grandeur ,  
Et ma félicité sans toi seroit parfaite,  
Si je pouvois reprendre ainsi que ma houlette ,  
Le repos que l'amour a banni de mon cœur.

Grandeur , Fortune , Amour , Tyrans impitoyables ,  
Ne m'avez-vous paru d'abord si favorables ,  
Que pour me faire voir un courroux éclairant ?  
Je ne soupinois pas après un rang suprême ;  
Que n'étoit-ce un Berger que le Héros que j'aime ?  
Son cœur auroit été plus tendre & plus constant.

Abandonons ces lieux , ils augmentent ma peine ;  
Partons , ne souffrons plus que l'amour nous retienne.  
Pour un volage Epoux , c'est trop verser de pleurs ;  
Revenez ma raison , revenez dans mon ame ,  
Éteignez pour jamais une fatale flâme ,  
Ou servez-moi du moins à cacher mes douleurs.

Hélas ! contre un amour si violent , si tendre ,  
Le dépit , la raison n'osent rien entreprendre ;  
C'est mon seul désespoir qui peut me secourir ;



ne suis plus aimable aux yeux d'un infidèle :  
me livre aux horreurs d'une absence éternelle ;  
ous mes plaisirs sont morts, je n'ai plus qu'à mourir.

vous, qui punissez le crime & l'inconstance ,  
ands Dieux, gardez-vous bien de prendre ma ven-  
geance

ontre un cher ennemi qui trahit mon amour :  
vous êtes touchés de ma cruelle peine ,  
ligez cet ingrat à renouer sa chaîne :  
est-là le seul moyen de me rendre le jour.

~~~~~

## SCENE II.

GRISELDE, PHENICE.

GRISELDE.

Phenice, conçois-tu quelle est l'horreur extrême  
De voir qu'il faut quitter pour jamais ce qu'on  
aime ?

Ciel, quelle dure loi ! quel tourment rigoureux !  
La plus cruelle mort n'a rien de plus affreux ;  
Appelle à mon secours ma raison, mon courage,  
J'ai tout perdu, Phenice, en ce cruel orage,  
Et prête de périr, je cherche en vain le port,  
Il n'en est plus pour moi qui ne mène à la mort.

PHENICE.

Dans vos vives douleurs montrez plus de constance,  
Madame, vous devez reprendre l'espérance,  
Le Prince vôtre Epoux vous deffend de partir,  
Peut-être est-ce un effet d'un tendre repentir.

GRISELDE.

Phenice, est-il bien vrai ? Ciel, que j'aurois de joie !  
Le me déguise rien, est-ce lui qui t'envoie ?  
Le charge-t-il du soin de me faire sçavoir,  
Que je ne parte point, qu'il veut encor me voir ?

As-tu vû dans ses yeux ce qu'il faut que j'espère ?  
 Son air, en te parlant , étoit-il moins sévère ?  
 As-tu bien entendu ? ne te trompes-tu pas ?

P H E N I C E.

Madame, sur ce point soyez sans embarras,  
 Lui-même dans ces lieux il va bien-tôt se rendre.

G R I S E L D E.

Je viens de le quitter, je ne sçauois comprendre,  
 Qu'il puisse avoir changé si-tôt de sentiment.

P H E N I C E.

Votre vûë a causé cet heureux changement,  
 Et la simplicité de l'habit de Bergère,  
 Qui lui plût autrefois, peut de nouveau lui plaire;  
 Sans doute elle rapelle aujourd'hui dans son cœur,  
 De son premier amour la charmante douceur :  
 Vous allez triompher de ce Prince infidèle,  
 Madame, peut-on voir de conquête plus belle ?  
 Ramener un volage , un bizarre , un jaloux ?  
 Et pour dire encor plus , ramener un Epoux :  
 Mais qui pourroit vous voir sans vous rendre les  
 armes ?

Vos ennuis n'ont rien pû dérober à vos charmes ;  
 Vous êtes belle encore avec votre douleur ,  
 Et propre à triompher du plus farouche cœur ;  
 Calmez donc les chagrins de vôtre ame inquiète.

G R I S E L D E.

Ciel , que je crains sa vûë , & que je la souhaite !  
 Peut-être viendra-t-il m'arracher mon espoir ,  
 Et me faire payer le plaisir de le voir ,  
 Par de nouveaux ennuis. . . .

P H E N I C E.

Que l'on est malheureuse,

Lorsqu'à se tourmenter on est ingénieuse !  
 Tout injuste qu'il est, pourroit-il inventer  
 Quelque nouveau moyen de vous persécuter ?  
 Après vous avoir fait le plus sensible outrage ,

Si n'en veut à vos jours, que peut-il davantage ?

Madame, il doit avoir épuisé son courroux,  
Et reviendra soumis se redonner à vous.

Et cet espoir flatteur abandonnez votre ame.

GRISELDE.

Mais, Phenice, crois-tu qu'une nouvelle flame,

En faveur d'Isabelle auroit surpris son cœur ?

Peut-être a-t-elle mis le comble à mon malheur ;

Pour faire un inconstant elle n'est que trop belle,

Et la tendre amitié qu'il a fait voir pour elle,

Auroit pû le conduire aisément à l'amour.

PHENICE.

Il ne souffriroit pas Federic à sa Cour ;

Ce Cavalier est propre à donner de l'ombrage,

Il est bien-fait, vaillant, & dans le plus bel âge ;

Des charmes d'Isabelle il ressent le pouvoir,

Le Prince seroit-il à s'en apercevoir ?

Lui, dont vous connoissez l'extrême défiance,

Auroit-il d'un Rival soutenu la présence ?

GRISELDE.

Je voudrois, mais en vain, me rendre à tes raisons,

Je sens à tout moment renaître mes soupçons,

Ils s'arrêtent toujours sur la jeune Isabelle,

Et cependant j'ai pris tant d'amitié pour elle,

Que je crains ses apas, sans la pouvoir haïr.

PHENICE.

Le Prince vient, Madame, il va vous éclaircir.

GRISELDE.

Ah ! je sens redoubler mon trouble en sa présence ;

Ne m'abandonne pas, & soutien ma constance.





## SCENE III.

LE PRINCE, GRISELDE, PHENICE

GRISELDE.

JE n'osois plus, Seigneur, me montrer à vos yeux  
 Et j'allois pour jamais abandonner ces lieux,  
 Lorsque vôtre bonté m'a renvoyé Phénice.

LE PRINCE.

J'attens de vous, Griselde, un important service ;  
 Tout doit briller ici d'un spectacle nouveau,  
 C'est demain que l'himen allume son flambeau,  
 Qu'il prépare pour moi la chaîne la plus belle,  
 Pour m'unir à jamais à l'aimable Isabelle ;  
 En un mot, c'est sur vous que j'ai jetté les yeux,  
 Pour faire préparer la pompe de ces lieux ;  
 Joignez à la beauté de ma jeune Princesse,  
 Tout ce que la parure a d'éclat, de richesse.

GRISELDE.

Ah ! ne m'honorez point de ce funeste emploi,  
 Je n'y scaurois penser sans en fremir d'effroi ;  
 Seigneur, ne suis-je pas assez infortunée ?  
 Devez-vous me contraindre à voir votre himenté ?  
 Pour combler sous vos vœux, faut-il que le flambeau  
 Qui vous mene à l'Autel, me conduise au tombeau ?  
 Ah ! laissez moi cacher par une fuite prompte,  
 Dans mon triste désert, ma douleur et ma honte,  
 Je n'en mourrai pas moins, je le promets, Seigneur,  
 Mais la mort n'aura pas pour moi la même horreur  
 Griselde, en vous perdant, conserveroit la vie !  
 Non, bien-tôt mon trépas va suivre votre envie ;  
 Souffrir eacor le jour n'est plus en mon pouvoir,  
 Je vous ai vû changer, je ne puis plus rien voir.

DIVERSES.  
LE PRINCE.

279

Ne vous obstinez pas à faire résistance,  
Avez-vous oublié que rien ne vous dispense  
D'obéir à mes loix / finissez vos regrets,  
Songez à faire orner promptement ce Palais ;  
Je vais vous envoyer la charmante Isabelle,  
Elle ignore le choix que mon cœur a fait d'elle,  
Je vous charge du soin de lui faire sçavoir,  
Que demain notre himen doit remplir mon espoir.

*Il sort.*



SCENE IV.

GRISELDE, PHENICE.

PHENICE.

Quel caprice, grands Dieux ! & quelle barbarie !  
De tant de dureté , que mon ame est saisie !  
Je ne puis revenir de mon étonnement ,  
Il faut qu'il soit tombé dans quelque égarement ;  
S'il avoit sa raison , Madame , est-il possible ,  
Qu'il pût vous imposer une loi si terrible ?  
Lorsqu'un nouvel himen va combler ses désirs ,  
Il veut que vous soyez témoin de ses plaisirs.

GRISELDE.

Ah ! c'est peu que de voir cette pompe fatale ,  
Et de prendre le soin de parer ma rivale ;  
Mais de cet inconstant lui découvrir l'ardeur ,  
Voilà le coup mortel qui me perce le cœur.

PHENICE.

Dérobez-vous , Madame , à ce cruel supplice.

GRISELDE.

Hé ! quand je le voudrois , le pourrois-je , Phénice ?  
Que sert-il de former d'inutiles desseins ?  
Il va de ce Palais me fermer les chemins ,

Et loin de m'affranchir d'une si rude peine,  
 Je verrois redoubler ses chagrins & sa haine ;  
 Puisque j'ai tant souffert, il faut encor souffrir,  
 Et jusques à la mort je lui veux obeïr.

P H E N I C E.

Quelqu'un paroît, Madame.

G R I S E L D E.

O Dieux ! c'est Isabelle.

~~~~~

## S C E N E V.

ISABELLE, PHENICE, GRISELDE.

I S A B E L L E.

J'ay douté jusqu'ici de la triste nouvelle  
 Qui court dans le Palais ; mais quelle est ma dou-  
 leur,

D'apprendre en vous voyant ce funeste malheur !  
 Quoy, vous partez, Madame ? ô cruelle journée !  
 Le Prince romt les nœux d'un si saint himenée.

G R I S E L D E.

Madame, c'est beaucoup en l'état où je suis,  
 De vous trouver encor sensible à mes ennuis.  
 J'ay perdu mon Époux, une autre a sçu lui plaire,  
 Il a fait éclater contre moi sa colère,  
 Je n'ai plus dans ces lieux d'amis n'y de soutien,  
 Tous les cœurs sont changez aussi-tôt que le sien.

I S A B E L L E.

De grâce, aprenez-moi quelle est votre rivale.

G R I S E L D E.

On ne voit à la Cour rien que vous qui l'égale,  
 Il semble que le Ciel l'ait faite pour charmer,  
 Moi-même je ne puis m'empêcher de l'aimer,  
 Et le cruel destin, qui m'est toujours contraire,  
 Veut me donner la mort d'une main qui m'est chère.

I S A B E L L E.

ISABELLE.

Ciel ! je sens augmenter mon trouble & ma frayeur ,  
 Expliquez un discours qui me glace le cœur ;  
 Madame , au nom des Dieux , que voudroit-il me  
 dire ?

Parlez.

GRISELDE.

Que c'est pour vous que le Prince soupire.

ISABELLE.

D'en est fait , je succombe au plus affreux tourment ,  
 Ne me soupçonnez point d'aucun déguisement ;  
 Plûtôt que son amour j'aurois aimé la haine ,  
 Plus vivement que vous je ressens votre peine.

PHENICE.

Madame , s'il est vrai que vous la ressentez ,  
 Vous pouvez faire voir quelles sont vos bontez ;  
 De ce Prince inconstant punissez le caprice ,  
 Et ne souffrez jamais que l'himen vous unisse ,  
 Opósez à ses feux une juste froideur ,  
 Vous ne sçauriez montrer pour lui trop de rigueur ,  
 Songez à vous armer du plus ferme courage ,  
 Si vous ne voulez pas tomber dans l'esclavage :  
 En est-il un plus grand que d'avoir un Époux ,  
 Qui ne sera content ni de lui ni de vous ,  
 Dont le barbare amour se changeant en furie ,  
 Aura pour tous transports ceux de la jalousie ?  
 De la plus forte haine elle aura les effets ,  
 Vos plus beaux jours seront consumez en regrets.

GRISELDE.

C'est trop t'abandonner à l'ardeur de ton zèle ,  
 Songe que je ne puis haïr cet infidèle.

ISABELLE.

Pour m'obliger à fuir ce dangereux lien ,  
 Votre intérêt , Madame , est plus fort que le mien ;  
 On ne me verra point , quoique le Prince fasse ,  
 Irriter vos douleurs en prenant votre place.

POÉSIES  
GRISELDE.

Vous allez redoubler son courroux contre moi,  
C'est demain qu'il croyoit recevoir votre foi,  
Il vient de me charger du soin de vous l'apprendre.

I S A B E L L E.

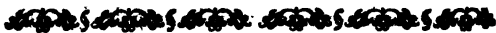
Quelle conduite, ô Dieux ! oseroit-il prétendre  
Qu'un cœur comme le mien s'engage pour toujours,  
Sans me donner le tems d'y penser quelques jours ?

P H E N I C E.

Sans doute, il s'est flatté que le sang qui vous lie,  
Pourra le dispenser de la cérémonie,  
Que sans perdre le tems en langueurs, en soupirs,  
En disant, je le veux, tout suivra ses desirs.

I S A B E L L E.

Moi, je l'épouserois ! que plutôt je périsse,  
Je ne veux point avoir part à son injustice ;  
Par le plus dur refus je vais lui faire voir  
Que son cœur s'est flatté d'un inutile espoir.



S C E N E VI.

GRISELDE, PHENICE.

P H E N I C E.

A H ! s'il nous est permis d'en croire l'apparence,  
Vous goûterez bien-tôt une entière vengeance ;  
Votre infidèle Epoux accablé de tourment,  
Éprouvera les maux que l'on souffre en aimant,  
Lorsque par des mépris on voit payer sa flâme ;  
L'amour & le dépit déchireront son ame,  
Il sera furieux, désespéré, jaloux,  
Et vous pourrez jouir d'un spectacle si doux.

G R I S E L D E.

Que tu me connois peu ! sçais-tu, chere Phenice,  
Que ces maux ne feront qu'augmenter mon supplice ?



Plus il me fera voir de dépit , de fureur ,  
 Et plus pour ma rivale il montrera d'ardeur :  
 Pour mon cœur amoureux , qu'elle vengeance af-  
 freufe !

## P H E N I C E .

Mais ne seriez-vous pas encor plus malheureufe ,  
 Si la jeune Ifabelle avoit reçu les vœux ,  
 Et si demain l'himen les unissoit tous deux :

## G R I S E L D E .

Hélas ! de quoi me sert le refus d'Ifabelle ?  
 Aux yeux de mon ingrat elle en fera plus belle ;  
 Il va pour la fléchir , employer tour à tour ,  
 Ce que peut inspirer la colere , l'amour ;  
 Et plus il se verra disputer la victoire ,  
 Plus à la remporter il trouvera de gloire ;  
 Malgré tous les défauts de sa bizarre humeur ,  
 Il est aimable , il peut toucher un jeune cœur :  
 Après quelques efforts tu verras la Princesse ,  
 Oublier l'amitié qui pour moi l'intéresse ,  
 Satisfaire les feux de ce Prince inconstant.  
 Je frémis , quand je pense à ce fatal instant ;  
 Verrois-je , sans mourir , ce funeste himenté ?  
 Fuyons , fuyons avant cette horrible journée ,  
 Allons , dérobons-nous , s'il se peut , de ces lieux.  
 Favorisez ma fuite , ô Dieux ! ô justes Dieux !

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ISABELLE, FEDERIC.

ISABELLE.



ISSIPEZ, Federic, vos injustes  
allarmes,

Vous ne sçauriez cesser d'avoir pour  
moi des charmes;

Ne me faites plus voir de mouvemens  
jaloux,

Mon cœur, mon tendre cœur, ne peut être qu'à vous  
Les grandeurs, les plaisirs, ou les plus rudes peines,  
Ne sçaurôient m'engager à former d'autres chaînes;  
Je trouve trop d'apas dans mon fidèle amour,  
On ne peut me l'ôter sans me ravir le jour:  
Surmontez, s'il se peut, cette sombre tristesse,  
Soyez tranquile.

FEDERIC.

Helas ! adorable Princesse,

Un malheureux Amant, de cent soins agité,  
Peut-il vous faire voir de la tranquillité ?  
Vous êtes à la Cour d'un Prince qui vous aime,  
Il peut joindre la force à sa grandeur suprême ;  
S'il ne peut vous toucher par l'éclat des grandeurs,  
Vous le verrez s'armer de toutes ses fureurs ;  
Il conduira par force, à l'Autel sa victime,  
Pour remplir ses désirs tout sera légitime ;  
Quand vous serez soumise à ce Prince inhumain,

Pour moi le tendre amour voudra parler en vain ,  
 Vous n'écoutez plus que la gloire cruelle ,  
 Vous abandonnez l'Amant le plus fidèle ,  
 Pour contenter , peut-être , un rigoureux devoir ,  
 Il faudra me haïr , & ne me jamais voir.  
 Ce calme de vôtre ame augmente ma souffrance ,  
 Il montre de nos feux ; quelle est la différence ,  
 Et ne fait que trop voir , à mon cœur allarmé ,  
 Que le votre jamais ne fut bien enflâmé.

## ISABELLE.

Ingrat , tu crois mon cœur exempt d'inquiétude ,  
 Lorsqu'il est agité du tourment le plus rude ;  
 J'étouffois mes soupirs , je dévorais mes pleurs ,  
 Afin de t'arracher à tes vives douleurs.  
 Trop sensible pour toi , trop cruelle à moi-même ,  
 Je redoublas mes maux par cet effort extrême :  
 Connois ton injustice , en voyant mes ennuis ,  
 Juge de mon amour par l'état où je suis.

## FEDERIC.

Madame, pardonnez aux transports de ma flâme ,  
 La crainte de vous perdre a jetté dans mon ame  
 Un affreux désespoir que je ne puis calmer ,  
 Pour être plus tranquile il faudroit moins aimer :  
 Hélas ! par un effet de l'amour le plus tendre ,  
 D'un noir pressentiment je n'ai pû me deffendre ;  
 Quand je vous ai conduit dans ces funestes lieux ,  
 Je voyois à regret que l'éclat de vos yeux  
 Auroit pour tous les cœurs un charme inévitable ,  
 J'aurois voulu pouvoir vous rendre moins aimable ;  
 Enfin tous les regards qui s'attachoient sur vous ,  
 De mille coups mortels perçoient mon cœur jaloux :  
 Si la crainte d'un mal qui n'étoit pas encore ,  
 Avoit si fort troublé l'Amant qui vous adore ,  
 Quel doit être aujourd'hui l'excès de sa douleur ,  
 De voir qu'il ne peut plus douter de son malheur ?  
 Finissez mes tourmens adorable Princesse ,

Au nom de notre amour, songez que le tems presse,  
 Vous m'aimez, vous pleurez, vous m'allez voir mourir,

Il n'est qu'un seul moyen qui peut me secourir ;  
 Si vous le rejettez , il faut que je périsse.

I S A B E L L E.

Le Prince vient à nous ; Ciel, quel est mon suplice !

F E D E R I C.

Je suis , pour lui cacher mon cruel embarras.



## S C E N E I I.

LE PRINCE , ISABELLE , FEDERIC.

LE PRINCE.

Q Uoi, lorsque je paroïs, tourner ailleurs vos pas ?  
 Demeurez Federic , j'aime votre présence ,  
 Et ne le croire pas , c'est me faire une offense ;  
 Enfin c'est aujourd'hui que je fixe mon choix :  
 On me verra changer pour la dernière fois ;  
 Sçavez-vous , Federic , cette grande nouvelle ?  
 Sans doute vous l'aurez aprië d'Isabelle.

F E D E R I C.

J'étois instruit , Seigneur , de son sort glorieux ;  
 Pour lui faire ma cour , je venois dans ces lieux :  
 J'aprens que pour Griselde une amitié trop tendre,  
 De ce haut rang d'honneur l'oblige à se défendre ;  
 Elle se veut du mal de causer ses malheurs ,  
 Et n'y sauroit songer sans répandre des pleurs ;  
 Un Héros tel que vous , généreux , magnanime ,  
 De sa juste pitié ne lui peut faire un crime ,  
 Et la laissant régler à son gré son destin ,  
 Ne la forcera pas à lui donner la main.

LE PRINCE

Ciel ! que me dites-vous ? Madame , est-il possible

Qu'à toutes mes bontez je vous trouve insensible ?  
 Lorsque je vous choisiss pour regner avec moi ,  
 Vous osez m'outrager en refusant ma foi ;  
 De ce cruel mépris je pénètre la cause ,  
 Quelque rival heureux à mon bonheur s'opose.  
 Votre jeune cœur se trouvoit sans amour ,  
 Seroit enchanté des grandeurs de ma Cour ,  
 Vous immoleriez tout , sans chagrin & sans peine ,  
 Pour vous voir dans ces lieux maîtresse souveraine ;  
 C'est un amour caché qui fait votre refus.

## I S A B E L L E.

C'est l'amitié , Seigneur , & ce n'est rien de plus :  
 Dès que je vis Griselde , elle me devint chère ,  
 J'eus le bonheur aussi de ne lui pas déplaire :  
 Nos deux cœurs sont unis par des nœuds pleins d'a-  
 pas.

On ne me verra pas regner dans ces Etats ;  
 Du bien que vous m'offrez, plus je connois les char-  
 mes ,

Plus je vois qu'à le perdre il doit coûter des larmes.

Griselde en souffriroit un déplaisir mortel ,

Et j'aurois à me faire un reproche éternel ;

Ah ! pourquoi voulez-vous détruire votre ouvrage ;

Il faut contre vous-même armer votre courage :

Faites sur votre cœur un effort généreux ,

Surmontez un amour qui ne peut être heureux :

Votre Épouse a pour vous une extrême tendresse

Prenez-lui votre foi, Seigneur , tout vous en presse,

Rien ne peut égaler sa vertu , sa beauté ;

Je n'ai sçu vous charmer que par la nouveauté ,

Et ce charme trompeur viendroit à disparaître ,

Aussi-tôt que l'himen vous auroit fait mon maître ;

Il faut que la raison, Seigneur, fasse en ce jour

Que l'himen seroit sur votre injuste amour.

## L E P R I N C E.

Cesser de vous aimer n'est plus en ma puissance ,

Vos regards m'ont flatté d'une douce espérance ;  
 Quand vous n'auriez pour moi que haine & que mé-  
 pris ,

Votre main doit payer tout ce qu'ils m'ont promis.

I S A B E L L E.

Comment d'un doux espoir ai-je flatté votre ame ,  
 Puisque jusqu'à ce jour j'ignorois votre flâme ?

L E P R I N C E.

Ingrate , par mes soins , par mes empressemens,  
 Vous deviez pénétrer mes secrets sentimens.

F E D E R I C.

Seigneur , épargnez-vous ces transports de colére ;  
 Ce qu'ils ne feroient pas , le tems le pourra faire :  
 Ne précipitez rien , attendez quelques jours ;  
 Bien souvent la douceur est d'un puissant secours ,  
 Elle peut défarmer le cœur le plus rebelle.

L E P R I N C E.

A son appartement menez cette cruelle ;  
 Je vous la donne en garde ; allez , souvenez-vous ,  
 Que si vous ne pouvez adoucir son courroux ,  
 Je ne veux plus avoir recour qu'à ma puissance.



### S C E N E III.

L E P R I N C E , H I D A S P E.

H I D A S P E

V Ertez-vous le succès remplir votre espérance ;  
 Seigneur , pourrai-je enfin , sans manquer de res-  
 pect ,

Vous parler d'un amour qui n'est plus un secret ?

L E P R I N C E.

Condammes-tu mon choix , quand tu vois Isabelle ,  
 Et peut-on rien trouver de plus aimable qu'elle ?

H I D A S P E

## HIDASPE.

Je dirois que vos yeux n'auroient pû mieux choisir,  
 Si votre cœur pouvoit partager leur plaisir.  
 Mais qu'on ne vante point la beauté d'une chaîne :  
 Quand on la porte seul, c'est une affreuse peine,  
 Et tel en la formant, qui s'en laisse enchanter,  
 Lors qu'il en sent le poids, vient à la détester :  
 Que nous sert-il d'aimer un objet adorable,  
 Si l'amour à nos vœux le rend inexorable ?  
 C'est suivre la clarté de ces funestes feux,  
 Qui brillent pour conduite en quelque abîme affreux :  
 Craignez, craignez du Ciel la vengeance terrible.  
 Aux douleurs de Griselde on vous voit insensible,  
 Ses plus tendres regrets ne sauroient vous toucher :  
 Isabelle pour vous, plus dure qu'un rocher,  
 D'une extrême froideur va payer votre flamme :  
 Vos efforts seront vains pour adoucir son ame,  
 Rien ne pourra jamais fléchir sa dureté ;  
 Elle est de votre sang, elle en a la fierté :  
 A vous donner la main, si vous l'osez contraindre,  
 De ses ressentimens vous aurez tout à craindre,  
 Et peut-être, Seigneur, peut-être ferez-vous  
 Ce que font aujourd'hui tant de fâcheux époux :  
 Lors qu'ils ont fait mourir dans un dur esclavage  
 Une première épouse aussi belle que sage,  
 Nous les voyons enfin par un juste retour,  
 Dans un second hymen esclaves à leur tour.

## LE PRINCE.

Hidaspe, tu crois donc que la jeune Princesse  
 D'un obstiné refus payera ma tendresse,  
 Et t'appuyant toujours sur des dehors trompeurs,  
 Tu ne veux point sortir de tes vieilles erreurs.  
 Penses-tu mieux que moi pouvoir juger des femmes  
 Je cherche dès long-tems à connoître leurs ames.  
 De ma recherche enfin tu me vois rebuté,  
 Et je puis t'annoncer avec sûreté,

Que tout ce que j'en sçais, est que le plus grand mal-  
tre,

A ce sexe trompeur ne sauroit rien connoître.

Griseide me fait voir une sincere ardeur :

Je fais sûr qu'elle n'aime en moi que la grandeur.

Du haut rang qu'elle tient, elle a peine à descendre,

C'est la source des pleurs que tu lui vois répandre ;

Enfin, ce que l'on donne à son affection,

Ne vient que de l'exès de son ambition ;

Et si par les dehors je regarde Isabelle,

Elle est plus généreuse en cor qu'elle n'est belle,

Que de grands sentimens elle vient d'exprimer !

Elle est au désespoir de n'avoir su charmer ;

En faveur de Griseide, elle m'a fait entendre

Tout ce que l'amitié peut aspirer de rendre,

Mais lors qu'elle refuse à ma main & mon cœur,

Sans doute elle a dessein d'augmenter mon ardeur,

Et quitte envers Griseide, après la résistance,

Tu la verras céder à mon impatience,

En se plaignant tout haut, qu'elle cède à regret,

Elle triomphera de son sort en secret.

#### H I D A S P E :

Quoi, vous pouvez, Seigneur, aimer cette Princesse,

Quand vous la soupçonnez d'une telle bassesse !

Le seul mérite a droit d'enflâmer les grands cœurs.

Qui pourra désormais excuser vos ardeurs ?

#### L É P R I N C E

Si l'on voyoit encor de ces Beutez-divines,

Qui des siècles passés étoient les Héroïnes,

Avec plus de raison tu dirois en ce jour,

Que c'est de là venu que doit naître l'Amour :

Mais s'il ne fait brûler que pour de grandes ames,

On doit rompre commerce avec toutes les femmes :

En voit-on ressembler à ces anciens portraits,

Que l'Histoire nous marque avec de si beaux traits !

Non, non, il n'en est plus. Mais que dis-je par là



## DIVERSES.

On nous les a fait voir comme elles devoient être,  
Et lorsque l'on écrit pour la postérité,  
On peut impunément braver la vérité.

### HIDASPE.

Je ne suis point surpris, que vous ne puissiez croire  
Mille faits éclatans que nous vante l'Histoire :  
Votre esprit prévenu vous fait même douter  
Des vertus qu'aujourd'hui vous voyez éclater.  
Vous ne croyez jamais une femme sincère :  
De tout ce qu'elle dit, vous pensez le contraire.

### LE PRINCE.

L'on seroit, à coup sûr, trompé par ses discours,  
Si l'on ne comptoit pas qu'on le fera toujours.

### HIDASPE.

Je ne puis vous guérir de votre défiance,  
Mais vous ferez bien-tôt la triste expérience,  
Que Grisette a pour vous un véritable amour,  
Et votre changement va lui coûter le jour.  
Pour comble de malheur, vous verrez Isabelle  
Lui garder à jamais une amitié fidèle,  
Vous reprocher souvent, que vous causez sa mort,  
Pour elle-même enfin craindre un semblable sort.

### LE PRINCE.

Si l'amitié produit tant d'effet sur son âme,  
Eh, que pourroit donc faire une amoureuse flamme ?  
Ciel ! d'un Amant aimé quel seroit le bonheur !  
Qu'elle lui seroit voir de tendresse & d'ardeur ?  
Je ne puis y songer sans l'aimer davantage :  
Je vais, pour la toucher, mettre tout en usage.

### HIDASPE.

Mais ce plaisir, Seigneur, qui vous paroît si doux,  
Les Dieux l'ont réservé pour un autre que vous.  
Cessez de vous flater de l'espérance de lui plaire,  
L'amour & l'amitié l'occupent toute entière.  
Quoique je sois du sexe aveugle adorateur,  
Je connois mieux que vous le secret de son cœur.

Profitez, s'il se peut, de cet avis fidèle.  
Mais Griselde paroît, je vous laisse avec elle.



## S C E N E IV.

LE PRINCE, GRISELDE.

LE PRINCE.

**Q**Uoi! vous m'osez trahir, quand je me fie à vous!  
Vous avez d'Isabelle allumé le courroux,  
Au lieu de l'engager à suivre mon envie.  
Ne rougissez-vous point de votre perfidie?  
Se peut-il qu'à son Prince on manque ainsi de foi?  
Qui pourra vous servir d'excuse auprès de moi?

GRISELDE.

De ce crime, Seigneur, je ne suis point capable;  
Eh, quand je l'aurois fait, serois-je si coupable?  
Le violent amour, qui l'auroit sçu causer,  
Ne suffiroit-il pas lui seul pour l'excuser?  
Mais loin de vous trahir, je me trahis moi-même,  
J'ai sçu vous obéir, malgré ma peine extrême,  
Et prête, en vous perdant, de perdre aussi le jour,  
J'ai fait ce que j'ai pû pour servir votre amour.  
Si la jeune Princesse à vos vœux est contraire,  
Faut-il faire tomber sur moi votre colère?  
Prenez quelque pitié de l'état où je suis;  
N'ajoutez rien, Seigneur, à mes mortels ennuis.

LE PRINCE.

Griselde, voulez-vous que je puisse vous croire?  
Agissez pour servir mon amour & ma gloire.  
Cetle fière Princesse, en refusant mon cœur,  
Fait paroître un mépris, qui blesse ma grandeur.  
Hâtez-vous d'empêcher que ce mépris n'éclate;  
Vous avez tout pouvoir sur l'esprit de l'ingrate;  
Parlez, priez, pressez, & l'obligez enfin.

A remplir tous mes vœux en me donnant la main :  
 Vous calmez ainsi la fureur qui m'agite ,  
 Et vous justifiez toute votre conduite.  
 Je ne veux me servir que de votre secours :  
 Pour vous en dispenser , laissez les vains discours.  
 Si vous ne me montrez une ame généreuse ,  
 Je vous croirai perfide , ingrata , ambitieuse,  
 Ne cherchant qu'à regner.

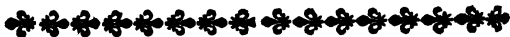
## GRISELDE.

Ah! Prince, plût aux Dieux  
 De n'avoir, en partant, qu'à regretter ces lieux !  
 Vous me verriez tranquille & sans inquiétude,  
 Préferer à la Cour ma chère solitude.  
 Non, pour moi la grandeur n'auroit eu rien de doux,  
 S'il l'eût fallu tenir d'un autre que de vous.  
 Le don de votre cœur en faisoit tous les charmes,  
 Lui seul, en le perdant, me fait verser des larmes.  
 Hélas ! faut-il encore irriter ma douleur ,  
 En me chargeant du soin d'avancer mon malheur ?  
 Par ce dernier effort de mon-obéissance ,  
 Voyez de mon amour quelle est la violence.  
 Je vais agir, Seigneur, avec empressement :  
 Mais du moins écoutez mes raisons un moment.  
 Ma présence vous nuit auprès de la Princesse,  
 Un peu trop de pitié dans mon sort l'intéresse ,  
 Et sur votre mérite elle ouvreroit les yeux,  
 Si j'avois pour toujours abandonné ces lieux.  
 Je vous donne un avis, qui me sera funeste,  
 Puisqu'il va m'arracher le seul bien qui me reste :  
 Vous cessez de m'aimer, vous m'ôtez tout espoir ;  
 Mais le comble des maux, c'est de ne plus vous voir.

## LE PRINCE.

D'un tour ingénieux vous sçavez vous défendre  
 Mais il est mal-aisé de pouvoir me surprendre.  
 Pensez-vous m'ébloüir par ces belles couleurs ?  
 Non, je n'en croirai point vos regrets ni vos pleurs.

S'il est vrai que pour moi votre amour est extrême,  
 Il faut me rendre heureux aux dépens de vous-même.  
 Quand je ne veux tenir mon bonheur que de vous,  
 Votre sort, quel qu'il soit, doit vous paroître doux.  
 C'est vous en dire assez, vous devez me connoître;  
 Je ne demande rien que ce ne soit en Maître.



## S C E N E V.

G R I S E L D E *seule.*

O Ui, quel que soit mon sort, il me paroîtra doux,  
 Il faut te contenter, cruel & cher Epoux :  
 Je veux rendre à ta flâme Isabelle sensible ;  
 Pour te prouver la mienne, il n'est rien d'impossible;  
 Je vais à te servir montrer autant d'ardeur,  
 Qu'à me persécuter tu montres de fureur.



## S C E N E VI.

P H E N I C E , G R I S E L D E .

P H E N I C E .

E H bien, Madame, enfin êtes-vous résoluë  
 De chercher à guérir d'un amour qui vous tue ?  
 Pour un départ secret j'avois tout préparé,  
 De moment en moment vous avez différé :  
 Vous verrez, je toujours inquiète, incertaine ?  
 A quitter un ingrat vous avez trop de peine :  
 Madame, croyez-moi, pressez votre départ ;  
 On ne fuit jamais bien, lorsque l'on fuit trop tard.  
 Il faut que pour jamais votre cœur se dégage ;  
 Travaillez de bonne heure à ce pénible ouvrage ;  
 Pour sortir de ses fers, il faut de prompts efforts,  
 Et qui diffère un jour, les rends beaucoup plus forts.

Hé las !

PHENICE.

Toujours gémit, soupire & se plaindre,  
C'est allumer ses feux, au lieu de les éteindre.

GRISELDE.

Les éteindre, Phenice ! ah ! ne l'esperons plus.  
Que sert-il de tenter des efforts superflus ?  
C'est mon destin d'aimer d'une flamme éternelle,  
Un Prince que le Ciel fit pour être infidèle.  
Plus je me vois contrainte à l'aimer constamment,  
Plus j'exécuse en mon cœur son fatal changement ;  
C'est le cruel amour qui seul en est la cause :  
Ce barbare à son gré de tous les cœurs dispose ;  
Il sçait leur inspirer d'inégales ardeurs,  
Pour leur faire sentir de funestes langueurs.

PHENICE.

Je le vois, vous aimez le mal qui vous possède :  
De crainte d'en guérir, vous fuyez le remède,  
Et contre la raison votre cœur révolté,  
Excuse d'un ingrat, jusqu'à la cruauté.  
L'objet le plus charmant nous doit être haïssable,  
Si celui qui en nous quitte il s'est rendu coupable,  
La gloire nous apprend qu'il est honteux d'aimer  
Ce que notre raison nous défend d'estimer.  
Abandonnez ces lieux sans tarder davantage :  
Quel charme vous retient près d'un Prince volage,  
Qui toujours est cruel, & toujours inhumain,  
Semble ne vous parler que la foudre à la main ?

GRISELDE.

Il est vrai ; mais enfin, quand il seroit possible  
De le revoir encor plus fier & plus terrible,  
Je ne puis me résoudre à partir en secret.  
Mon cœur vient de former un plus noble projet :  
Ce Prince est outragé des refus d'Isabelle ;  
Je veux pour le servir m'employer auprès d'elle :

Mais d'un autre côté, l'amour ne offre une image,  
 Qui porte dans mon cœur le desespoir, la rage :  
 Il me montre Isabelle au pouvoir d'un Rival ;  
 Lequel doit triompher dans ce combat fatal ;  
 Faudra-t-il immoler ma gloire à ma tendresse ,  
 Ou perdre pour jamais mon aimable Princesse ?

P H E N I C E .

Quoi ! lorsque vous avez Isabelle en vos mains ,  
 Vous pourriez renoncer à vos premiers desseins ?  
 Punissez d'un ingrat la coupable inconstance ,  
 Le Ciel, le juste Ciel, aide à votre vengeance :  
 Il l'aveugle, & permet que lui-même en ce jour,  
 Il vous livre l'objet de son nouvel amour,  
 Otez-lui pour jamais cet objet trop aimable ,  
 Ne perdez pas un tems qui vous est favorable :  
 Gardez-vous de laisser éveiller ce jaloux ;  
 S'il découvre vos feux , redoutez son courroux ;  
 Vous le verrez s'armer d'une fureur extrême ,  
 Et pour se mieux venger , il perdra ce qu'il aime.  
 Tremblez pour la Princesse.

F E D E R I C .

Ah ! c'est trop balancer.  
 Je suivrai vos conseils ; l'amour vient m'en presser :  
 Je ne veux écouter que sa voix qui m'appelle ;  
 Il faut servir Griselde & sauver Isabelle.  
 Bientôt loin de ces lieux . . . Mais je la vois venir ;  
 De nos justes projets il faut l'entretenir.



## S C E N E I I .

P H E N I C E , I S A B E L L E , F E D E R I C .

I S A B E L L E *sans les voir.*

Pour me persécuter, Griselde veut me suivre ;  
 Où trouver un azile ? ah ! je ne puis plus vivre,

Si l'on me parle encor d'un amour odieux;

F E D E R I C.

Princesse, où fuyez-vous, quand je suis dans ces lieux ?

Qui pourroit vous causer ces mortelles allarmes ?

Vous ne répondez rien; je voi couler vos larmes.

P H E N I C E.

Madame, expliquez-vous en pleine liberté,

Federic vous répond de ma fidélité.

F E D E R I C.

Parlez sans vous contraindre, adorable Princesse,

Dans nos tendres amours Phénice s'intéresse.

I S A B E L L E.

Non, il ne fut jamais de trouble égal au mien ;

Il m'a fallu souffrir un cruel entretien ,

Plus cruel mille fois que l'on ne peut comprendre ;

Ce n'étoit pas assez d'avoir à me défendre

D'un Prince dont l'amour cause tous nos malheurs ,

Grifelde veut servir ses funestes ardeurs ;

Et lorsque pour jamais ils vont briser leur chaîne ,

Ils ne sont plus unis que pour former la trépassé :

En perdant un Epoux, qui la quitte pour moi ,

Elle veut m'engager à recevoir sa foi :

Pour ne pas soutenir un discours qui me tue ,

Je me suis à l'instant dérobée à sa vue.

F E D E R I C.

Pour hâter vôtre himen, Grifelde vient vous voir ,

Lorsque vôtre refus est son unique espoir ;

Dieux !

P H E N I C E.

Elle se trahit pour un ingrat qu'elle aime :

Mais il faut la servir en dépit d'elle-même.

F E D E R I C.

J'éprouve les rigueurs du plus barbare sort ;

Tout semble conspirer pour me donner la mort :

Madame, c'est l'effet d'un funeste mystère ;

A nos tendres amours rien ne seroit contraire ;  
 Si j'en avois d'abord découvert le secret :  
 Je devois malgré vous n'être pas si discret ;  
 Je ne me verrois point un rival si terrible ;  
 Avant qu'à vos attrairs il eût été sensible ,  
 En nous voyant brûler d'une si vive ardeur ,  
 Son naturel jaloux eût deffendu son cœur :  
 De plus, cent & cent fois dans le champ de Bellonne,  
 J'ai répandu mon sang pour sauver la Personne ,  
 Toujours à ses côtez dans l'horreur des combats ,  
 Mon bras comme le sien soutenoit ses États :  
 J'avois droit de compter sur sa reconnoissance ;  
 Mais il vous aime enfin , je perds toute espérance.  
 Dans les cruels transports dont il est animé ,  
 Je vois les mêmes feux dont je suis enflâmé ;  
 Il n'est rien que la mort qui puisse les éteindre :  
 Mais dans un prompt danger que sert-il de se plaindre  
 C'est trop perdre le tems en regrets superflus ,  
 Quittons ces lieux , Madame , & ne differons plus ;  
 Vous êtes à ma garde & tout nous est facile ,  
 Aux plus lointains climats cherchons un sûr azile ,  
 Sans avoir rien à craindre , un himen fortuné  
 Viendra payer les maux que l'amour m'a donné ,

## I S A B E L L E .

Nous unir pour toujours fait ma plus chère envie ;  
 J'en atteste les Dieux , & je perdrai la vie ,  
 Avant qu'un autre amour puisse nous séparer ;  
 Mais des secours du Ciel faut-il désespérer ?  
 S'il laisse quelquefois oprimer l'innocence ,  
 Pour elle il fait enfin éclater sa puissance :  
 Un moment lui suffit pour changer notre sort ,  
 Il peut calmer l'orage & nous conduire au port .

## P H E N I C E .

Cessez de vous flater d'une espérance vaine ,  
 Madame , croyez-moi , votre perte est certaine .



F E D E R I C.

Si vous n'abandonnez aujourd'hui cette Cour,  
 Il faudra renoncer à notre tendre amour :  
 Pourriez-vous surmonter d'invincibles obstacles ?  
 Il faudroit que pour vous le Ciel fit des miracles ;  
 Changera-t-il le cœur d'un Prince impétueux ,  
 Qui veut que vous soyez unis des mêmes nœuds ?  
 Qui ne vous a donné qu'une seule journée ,  
 Pour vous déterminer à ce triste hîmenée ?  
 Le terme est des plus courts , & s'il passe une fois ,  
 Songez que vous tombez sous de barbares loix,

I S A B E L L E.

Je songe qu'en fuyant je trahirois ma gloire ;  
 Je n'y puis consentir.

F E D E R I C.

Et moi je ne puis croire

Qu'un véritable amour occupe vôtre cœur ,  
 Puisque vous me traitez avec tant de rigueur ;  
 Quand on touche au moment de perdre ce qu'on  
 aime ,

Il n'est rien qui ne cède à cette horreur extrême ;  
 On abandonne tout dans un tel désespoir ,  
 Et servir son amour est le premier devoir :  
 Mais, que dis-je ? la gloire a de si puissans charmes,  
 Qu'elle met au dessus des craintes , des allarmes ;  
 Quand de sa noble ardeur un grand cœur est épris ,  
 Il n'a plus pour l'amour qu'un généreux mépris ;  
 Cruelle, je le vois , il n'est plus tems de feindre ,  
 L'hîmen de mon rival n'est plus pour vous à craindre ;  
 Si vous ne l'aimez pas, vous aimez ses grandeurs ,  
 Et me perdre est pour vous le moindre des malheurs.

I S A B E L L E.

Injuste Fedetic !

F E D E R I C.

Inconstante Princesse ?

Vous n'avez plus pour moi ni honte, ni tendresse ;

Lorsque le Ciel vous rend maîtresse de mon sort,  
 C'est votre cruauté qui me livre à la mort :  
 Plûtôt que de blesser un devoir trop barbare,  
 Vous voulez qu'un Tyran pour jamais nous sépare :  
 Non, ce n'est point l'amour qui cause vos douleurs,  
 La honte de changer vous arrache des pleurs,  
 C'est elle qui vous rend insensible & confus :  
 Votre cruel refus enfin me désabuse ;  
 Grands Dieux ! vous est changé dans ces lieux pleins  
 d'honneur,

Et je ne vois plus rien de constant que mon cœur.  
 O jours trop fortunés d'une amour mutuelle !  
 Que vous êtes suivis d'une peine cruelle ;  
 Mais c'est trop vous gêner par mes tristes regrets,  
 Suivez de la grandeur l'éclat & les attrait.  
 Adieu volage, adieu, contentez votre envie,  
 Pour ne vous plus troubler je renonce à la vie.

I S A B E L L E.

Ah cruel ! demeurez ; pourquoi me fuyez-vous ?  
 Cessez de m'outrager par vos transports jaloux.

F E D E R I C.

Voulez-vous dissiper le trouble de mon ame,  
 Et vous justifier ? Quittez ces lieux, Madame ;  
 Cessez de m'opposer un sévère devoir,  
 Sur les cœurs amoureux il n'a point de pouvoir,  
 Quand on montre en aimant une prudence extrême ;  
 Hélas ! il s'en faut bien que l'amour soit de même ;  
 Si vous vous obstinez dans vos cruels refus,  
 Je vais percer ce cœur dont vous ne voulez plus ;  
 C'est trahir votre Amant que de ne le pas suivre,  
 Si vous l'abandonnez il va cesser de vivre :  
 Lui prononcerez-vous l'arrêt de son trépas ?

I S A B E L L E.

Pour conserver vos jours, que ne ferois-je pas ?  
 Mais pour mettre avec nous le Ciel d'intelligence,  
 Il faut aller chercher un ancle à Florence ;

Puis-je me dispenser, en quittant cette Cour,  
De retourner aux lieux où j'ai reçu le jour ?  
La Duchesse ma Mère, à nos vœux favorable,  
Peut détourner le coup avant qu'il nous accable ;  
Le Prince impérieux lui cache son dessein,  
Et sans son agrément croit recevoir ma main.

PHÉNICE.

Ah, Madame, fuyez, tout vous sera propice.  
Je vais près de Griselde employer l'artifice :  
Elle s'avance ; allez, fiez-vous à mes soins,  
Je sçaurai l'empêcher de troubler vos desseins.

## SCÈNE III.

GRISELDE, PHÉNICE.

GRISELDE.

JE cherchois Isabelle, & je ne puis la joindre ;  
J'ai parlé pour le Prince, elle me trouve à craindre ;

Mais je veux sur son cœur faire un dernier effort.

PHÉNICE.

Vous n'avez que trop fait : ils vont être d'accord ;  
Isabelle pour vous se fera violence,  
Je viens vous affuter de son obéissance.

GRISELDE.

De son obéissance ? & quoi ! que dites vous ?

PHÉNICE.

Qu'elle va recevoir le Prince pour Époux,  
Que c'est par vos conseils : mais elle vous conjure,  
Ded'aider à cacher la peine qu'elle endure,  
D'empêcher aujourd'hui le Prince de la voir.

GRISELDE.

Il n'est donc plus pour moi, Phénice, aucun espoir ?  
Qu'ai-je fait malheureuse ! Ah ! j'ai formé moi-même

Les liens d'un hîmen dont l'horreur m'est extrême :  
 Ciel ! falloir-il ainsi trahir mon tendre cœur ,  
 En me chargeant d'un soin fatal à mon ardeur ?  
 J'ai scû persuader tout ce qui m'est contraire :  
 Après un tel malheur je n'ai plus rien à faire ;  
 Qu'un silence éternel dans l'éternelle nuit ,  
 De mes discours pressans soit le funeste fruit.

P H E N I C E.

Eh ! deviez-vous, Madame, avoir cette conduite ?  
 Vous en voyez trop tard la dangereuse suite ,  
 Vous avez mis le comble à vos mortels ennuis.

G R I S E L D E.

Raisonne-t-on, Phénice, en l'état où je suis ?  
 Réduite au désespoir, en perdant ce que j'aime ,  
 Pour lui plaire je fais un effort sur moi-même ;  
 Je parle, je poursuis en faveur de ces feux ,  
 Sçais-je ce que je fais ? sçais-je ce que je veux ?  
 Cependant tu le vois, la fortune cruelle  
 Me fait tout obtenir de la foible Isabelle :  
 Mais puisque j'ai si-tôt désarmé sa rigueur ,  
 Phénice, je n'ai fait qu'avancer mon malheur ;  
 De mes empressemens elle eût scû se défendre ,  
 Si son cœur n'avoit pas du plaisir à se rendre ;  
 Le Prince eût obtenu sans moi dans peu de jours ,  
 Ce qu'il veut aujourd'hui devoir à mon secours :  
 Cependant je ne puis m'empêcher de la plaindre ;  
 Je vois dans cet hîmen pour elle tout à craindre :  
 Ah ! s'il lui faut souffrir les maux que j'ai soufferts ,  
 Sans doute elle mourra sous le poids de ses fers.  
 Dans l'état où je suis, grands Dieux ! est-il possible ,  
 Qu'aux traits de la pitié je me trouve sensible ?  
 Source de tous mes maux, fidèle & tendre cœur ,  
 Ne te suffit-il pas de ta propre douleur ?

P H E N I C E.

Le Prince vient à nous ; je vous laisse, Madame ;  
 Quisse le juste Ciel toucher pour vous son ame.

SCENE IV.



## SCENE IV.

GRISELDE, LE PRINCE.

GRISELDE.

**E**Nfin, Seigneur, enfin vous serez satisfait,  
 J'ai sçû vous obéir, & même j'ai plus fait,  
 J'ai disposé le cœur de la jeune Isabelle,  
 A répondre aux désirs que vous avez pour elle :  
 Mais quand je me trahis pour servir vôtre amour,  
 Puis-je vous demander une grace à mon tour ?  
 Vous allez devenir l'Époux d'une Princesse,  
 Née avec les grandeurs & la délicatesse,  
 Et si vous la traitez avec cette rigueur  
 Que vous aviez pour moi, vous la perdrez, Seigneurs  
 Une parole dure, un regard trop sévère  
 Lui donneroient la mort.

LE PRINCE.

Faut-il qu'une Bergere  
 Me fasse des leçons pour suivre mon devoir !  
 Et sans vos bons avis ne puis-je le sçavoir ?  
 N'ayez point de souci du destin d'Isabelle ;  
 Prenez un autre emploi pour montrer votre zèle ;  
 Songez que tout s'empresse à suivre mes désirs,  
 Rassemblez dans ces lieux mille nouveaux plaisirs.





## SCENE V.

LE PRINCE, HIDASPE.

LE PRINCE.

**A** Proche, Hidaspe, apprens que la fiere Princesse,  
 Qui ne devoit jamais répondre à ma tendresse,  
 Vient de se désarmer de toute sa rigueur :  
 De ce prompt changement que diras-tu ?

HIDASPE.

Seigneur,

Je dis qu'il ne faut pas en croire l'aparence.

LE PRINCE.

Tu penses donc du sexe enfin ce que je pense ?  
 Que ce n'est qu'artifice & que legereté,  
 Et que dans sa conduite il n'a rien d'arrêté.

HIDASPE.

Quand on veut se tirer d'une méchante affaire,  
 L'artifice est souvent permis & nécessaire ;  
 Qui ne peut faire mieux, y doit avoir recours.

LE PRINCE.

Oseroit-on user avec moi de détours ?

Hidaspe, explique-toi ; que voudrois-tu m'apprendre ?

HIDASPE.

D'un mal contagieux je ne puis me défendre ;  
 Quand vous doutez de tout, moi je doute à mon tour  
 Qu'Isabelle aujourd'hui réponde à votre amour ;  
 Je vous l'ai déjà dit, cette jeune Princesse,  
 Pour un autre que vous réserve sa tendresse ;  
 Seigneur, perdez l'espoir de vous en faire aimer.

LE PRINCE.

Seroit-ce Federic qui l'auroit sçu charmer ?

D'un si fameux Guerrier j'aime la concurrence.

H. I. D. A. S P E.

Vous m'avez inspiré certaine défiance,  
 Qui me rend tout suspect & me trouble l'esprit ;  
 Ce n'est que par soupçon ce que je vous ai dit :  
 Mais ce soupçon, Seigneur, s'il étoit véritable,  
 Rendrait-il à vos yeux Isabelle haïssable ?

LE PRINCE.

Non, je sens que jamais je ne la puis haïr.

H. I. D. A. S P E.

Il n'est donc pas besoin de vous rien découvrir ;  
 Ne prenez plus, Seigneur, conseil que de vous-mê-  
 me,

Aimez ce qui-vous fuit, perdez ce qui vous aime ;  
 Mon zele hors de propos veut toujours éclater,  
 Il ne vous sert de rien, & peut vous irriter,  
 Seigneur, & le respect veut que je me retire.



## S C E N E VI.

LE PRINCE *seul.*

**P** Ar des discours confus que voudroit-il me dire ?  
 Il me fait soupçonner quelque déguisement ;  
 Je devois l'engager à parler clairement :  
 Mais il n'en dit que trop pour me faire comprendre  
 Que par un faux espoir je me laisse surprendre,  
 Que je dois redouter un trop heureux Rival ;  
 Hâtons-nous d'éclaircir ce mystère fatal :  
 Ciel, si je suis trahi par l'ingrate Isabelle,  
 Périisse dans ce jour tout son sexe avec elle !

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

## PHENICE, HIDASPE.

PHENICE.



U sort de Federic aprenez la rigneur,  
Je voulois le servir, j'ai causé son mal-  
heur ;

J'avois sçû dissiper les craintes d'Isa-  
belle :

Ce malheureux Amant s'éloignoit

avec elle :

A pas précipitez ils sortoient du Palais ;

Mais le Prince a rompu leurs innocens projets. . .

HIDASPE.

Dieux !

PHENICE.

Tout est découvert , ils n'ont plus d'espe-  
rance ;

Le Prince en ce moment médite sa vengeance.

HIDASPE.

Elle sera cruelle , il n'en faut pas douter.

PHENICE.

Il a sçû jusqu'ici s'empêcher d'éclater :

Mais ce calme trompeur présage une tempête,

Qui doit faire trembler la plus superbe tête :

Plus à se retenir un jaloux fait d'effort ,

Plus l'amour irrité s'échape avec transport.

HIDASPE.

J'ai crû qu'il éteindroit cette fiâme nouvelle,

S'il perdoit tout espoir d'être aimé d'Isabelle ;

J'ai sçû lui découvrir qu'un autre avoit son cœur ,



Sans vouloir lui nommer le nom de son vainqueur ;  
 Je craignois d'exposer Federic à sa haine ,  
 Et j'apprens à regret que sa perte est certaine ;  
 Cependant pour sauver ce malheureux Amant ,  
 Je veux bien m'exposer à tout événement ;  
 Je cours trouver le Prince.

## SCENE II.

RHENICE *seule.*

IL faut le laisser faire :  
 Pour moi je ne pourrois qu'irriter sa colère ,  
 Si je me déclarois : attendons , il vaut mieux ;  
 Mais là jeune Princessé arrive dans ces lieux .

## SCENE III.

ISABELLE, PHENICE.

ISABELLE.

TU vois de tes conseils la suite trop funeste ;  
 Federic va périr , nul espoir ne me reste :  
 Peut-être en ce moment a-t-il perdu le jour ;  
 Peut-être qu'on l'immole au plus barbare amour :  
 Sur son sort & le mien on garde le silence.  
 Que le tems paroît long à mon impatience !  
 Si tu veux adoucir mon cruel désespoir ,  
 Va , cours de tous côtez , & tâche de sçavoir  
 Le destin d'un Amant si fidèle & si tendre ,  
 Et sans rien déguiser , tu viendras me l'apprendre.  
 Je ne sçaurois plus vivre en l'état où je suis.

PHENICE.

Que je me veux de mal de causer vos ennuis !

Songe qu'en différant tu m'arraches la vie.

PHENICE.

Je satisfais, Madame, à votre juste envie.

~~~~~

## SCENE IV.

ISABELLE *seule.*

**P**rotegez l'innocence, ô Dieux, ô justes Dieux !  
Que vois-je ? Federic vient s'offrir à mes yeux.

~~~~~

## SCENE V.

ISABELLE, FEDERIC.

ISABELLE.

**Q**uel excès de bonheur ; ô Ciel ! est-il possible,  
Lorsque je crains pour vous la mort la plus ter-  
rible,

Vous êtes libre encore, & nous pouvons nous voir.

FEDERIC.

Vous me voyez réduit au dernier désespoir ;  
Je suis près de mourir, mais d'une mort barbare ;  
Je frémis à l'aspect des maux qu'on me prépare :  
Pour se vanger de moi, pour se vanger de vous,  
Mon Rival à l'instant veut être votre Epoux.  
Il brave avec mépris ma douleur impuissante ;  
Plus je ressens mes maux, plus son ame est contente ;  
La rage, le dépit, la jalouse fureur,  
Sont les cruels bourreaux qui déchirent mon cœur :  
Je ne vous verrai plus, adorable Princesse,  
Aimable & cher objet de toute ma tendresse ;  
Je ne vous verrai plus ; puis-je le prononcer ?  
Sans mourir de douleur Ciel ! y puis-je penser ;

Mais qu'ai-je à redouter , si vous m'êtes ravie ?  
 Ah! du moins en mourant, vendons cher notre vie.  
 Aimé dans ces climats , j'y puis tout révolter :  
 L'amour qu'on désespere, a droit de tout tenter ;  
 Aux yeux de mon rival je suis peu redoutable ,  
 Quoique d'un attentat je paroisse coupable ,  
 Il me laisse la vie avec la liberté ;  
 Mais pour moi ces présens ont trop d'indignité ;  
 Puisque j'ai mon épée , allons faire connoître ,  
 Que souvent de son sort un grand cœur est le maître.

## I S A B E L L E.

N'exposez pas des jours qui me sont précieux ,  
 Au nom de notre amour ne quittez point ces lieux ;  
 Malgré tous nos malheurs, le Ciel veut que j'espère :  
 Le Prince n'a pas fait éclater sa colère ;  
 Mais quand il seroit vrai , pour se vanger de nous ,  
 Qu'il voudroit dès ce soir devenir mon Époux ,  
 On ne me verra pas Amante infortunée,  
 Achever malgré moi ce funeste himenée :  
 Plutôt que cette main trahisse votre ardeur ,  
 Vous la verrez s'armer pour me percer le cœur.

## S C E N E VI.

LE PRINCE , FEDERIC , ISABELLE.

## L E P R I N C E.

O Ses-tu, Federic, soutenir ma présence,  
 Après que tu m'as fait la plus cruelle offense ?  
 N'as-tu point de remord de ton lâche projet ?  
 Tu devrois en mourir de honte & de regret :  
 Ingrat, quand je te donne en ta garde Isabelle,  
 Est-ce pour me trahir, en fuyant avec elle ?  
 Si tu veux aimer, n'est-il pas à ma Cour

Assez d'autres Beutez dignes de ton amour ?  
 Mais c'est trop peu pour toi qu'une ardeur légitime,  
 Ton plaisir est plus grand lors qu'il te coûte un cri-  
 me,

Et ton superbe cœur trouveroit peu d'apas  
 Dans les engagements qui n'ont point d'embarras.

F E D E R I C.

De mon crime, Seigneur, je ne puis me défendre ;  
 Mais il sera moins grand si vous voulez m'enten-  
 dre. :

J'amenaï, par votre ordre, Isabelle en ces lieux ;  
 Mais, hélas ! cet emploi qui m'étoit glorieux,  
 A fait naître un amour qui cause mon offense :  
 Je l'aurois condamné pour jamais au silence,  
 Si j'avois sçû prévoir, Seigneur, qu'à votre tour,  
 On vous verroit aussi brûler du même amour.  
 Ciel ! qui pouvoit penser qu'une nouvelle flâme  
 Auroit chassé Griselde à jamais de votre ame ?  
 Que malgré sa vertu, sa beauté, sa douceur,  
 Isabelle viendroit lui ravir votre cœur :  
 A ses jennes attraits il a fallu vous rendre,  
 Et moi, qui n'aimois rien, pouvois-je m'en défendre !  
 Soyez touché des maux d'un Amant malheureux,  
 Que vous précipitez dans un abîme affreux :  
 Je puis vous reprocher que vous causez mon crime,  
 Pour m'avoir trop donné de part dans votre estime ;  
 J'ai crû que je pouvois tout espérer de vous :  
 Que d'Isabelle enfin je deviendrois l'Époux,  
 Et cet espoir flatteur m'a rendu téméraire,  
 J'ai manqué de respect, mais sans penser le faire :  
 Vous pouvez à l'instant décider de mon sort ;  
 Seigneur, je vous demande Isabelle ou la mort ;  
 Si je ne regne pas dans un puissant empire,  
 Je sçai l'art de la guerre, & cela doit suffire ;  
 Mon bras qui fit pour vous tant de fameux exploits,  
 Peut m'élever un jour au rang des plus grands Rois.

ISABELLE

ISABELLE.

Souffrez qu'à vos genoux. . . .

LE PRINCE.

Je vous entends, Princesse,  
 Vous avez pour Griselde une extrême tendresse,  
 Vous me l'avez trop dit pour ne vous croire pas ;  
 Si vous avez voulu sortir de mes États,  
 Je jurerois pour vous, que c'est par grandeur d'ame,  
 Non pour favoriser de votre Amant la flâme.

ISABELLE.

Je n'allois point, Seigneur, chercher d'autres climats,  
 Federic à Florence auroit conduit mes pas ;  
 J'espérois y trouver un destin moins contraire.

LE PRINCE.

Bannissez un espoir qui n'est qu'une chimère ;  
 Ma Sœur ne peut former d'obstacle à mon dessein ;  
 Songez qu'à notre himen s'est s'oposé en vain,  
 Et que sans differer il faut qu'il s'accomplisse.

ISABELLE.

Ah, Prince, que plutôt mille fois je périsse !  
 Quand vous me proposez de m'unir avec vous,  
 Vous me percez le cœur des plus funestes coups,  
 Une secrète horreur me saisir & m'étonne,  
 Et sans sçavoir pourquoi, je tremble, je frissonne ;  
 Seigneur, je n'aurois pas ce noir pressentiment  
 Si le Ciel aprouvoit un tel engagement.

LE PRINCE.

Non, non, n'esperez pas couvrir votre caprice ;  
 Ces noirs pressentimens ne sont qu'un artifice ;  
 Cruelle, vous avez, malgré vos jeunes ans,  
 De votre sexe ingrat les dangoreux talens.





## S C E N E V I I.

FEDERIC, LE PRINCE, ISABELLE,  
GRISELDE.

GRISELDE.

AH, Prince, permettez qu'en faveur d'Isabelle,  
J'ose encor. . . .

LE PRINCE.

Non, cessez de me parler pour elle ;  
J'abandonne mon cœur à mes ressentimens,  
Je n'ai que trop contraint les jaloux mouvemens :  
Nommez mon action tyrannie, injustice,  
Il faut dans ce moment que l'himen nous unisse.

*à part.*

Mais pourquoi me livrer à des transports affreux ?  
Il faut plutôt éteindre un amour malheureux ;  
Depuis que je ressens sa dévorante flamme,  
Les plus cuisans soucis ont déchiré mon ame ;  
Barbare pour Griselde, & toujours furieux,  
On me voit sans pitié la bannir de ces lieux.  
Isabelle me hait, Isabelle m'outrage ;  
Ah, sortons pour jamais d'un si dur esclavage ;  
J'ai formé mille fois ce généreux dessein,  
Faut-il que la raison me parle encore en vain ?



## SCENE VIII.

HIDASPE & les Acteurs de la Scene précédente.

HIDASPE.

Seigneur, un Officier arrive de Florence,  
Il a de vous parler beaucoup d'impatience ;  
La Duchesse, dit-il, l'a chargé d'un secret,  
Qui doit rendre à jamais votre cœur satisfait.

LE PRINCE.

Dans le trouble où je suis... Mais il faut bien l'entendre,  
Pour sçavoir le secret que ma Sœur veut m'apprendre :  
Qu'il vienne.

## SCENE IX.

L'OFFICIER & les Acteurs de la Scene précédente.

L'OFFICIER.

Avec plaisir je reviens dans ces lieux,  
Seigneur...

LE PRINCE.

Je vous regarde, & si j'en crois mes yeux,  
Ma Fille chez ma Sœur par vos soins fut menée,  
Et vous me retracez la triste destinée.

GRISELDE.

Hélas !

L'OFFICIER.

Ce souvenir réveille vos douleurs ;

D d ij

Mais bien-tôt ce Billet fera cesser vos pleurs.

LE PRINCE lit.

*Ma Fille ne vit plus, & la vôtre respire :*  
*Voyez ce qu'en mourant vient de laisser Elvira,*  
*À qui j'avois donné le soin de nos Enfants.*  
*C'est tout ce que je puis vous dire*  
*Dans le trouble que je ressens.*

LA DUCHESSE DE FLORENCE

*La mort nous enleva notre jeune Princesse*  
*Deux jours après que votre Nièce*  
*Fut apportée en ce Palais,*  
*Et pour vous épargner de funestes regrets,*  
*Je vous cachai la mort d'une Fille si chère,*  
*Je vous donnai celle de votre Frere,*  
*Et lors qu'il croit qu'elle a perdu le jour,*  
*Sous le nom d'Isabelle il la tient à sa Cour.*  
*Je meurs, pardonnez-moi ce dangereux mystere.*

ELVIRA

LE PRINCE.

Dans quel abîme affreux me jettoit mon erreur !  
 Ah, ma Fille !

ISABELLE.

Ah, mon Pere !

GRISELDE.

O surprenant bonheur !

ISABELLE.

Que de plaisirs, Madame, après tant de tristesse !

GRISELDE.

Je vous retrouve enfin, ô, ma chère Princesse !  
 O Ciel ; ô juste Ciel, que mon sort seroit doux  
 Si je pouvois aussi retrouver mon Epoux !  
 Mais, hélas !

LE PRINCE.

Disipez pour jamais vos allarmes,  
 Griselde ; jouïssiez d'un destin plein de charmes,



Mon cœur se rend à vous pour ne changer jamais,  
 D'un mutuel amour goûtons tous les attraits.  
 Je reconnois enfin , qu'un astre favorable  
 M'a fait trouver en vous une Femme adorable ,  
 Une Femme fidèle , ô trésor précieux !  
 Merveille de nos jours , rare présent des Dieux !  
 Après vous avoir mise aux plus rudes épreuves ,  
 De toutes vos vertus je n'ai que trop de preuves.  
 Et toi , cher Federic , pour changer ton destin,  
 De ma Fille aujourd'hui tu recevras la main ,  
 De tes exploits guerriers elle est la recompense ;  
 Je veux que ton bonheur passe ton esperance..

F E D E R I C.

Ah, Seigneur ! pour un bien si charmant & si doux,  
 Tout mon sang pourra-t-il m'acquitter envers vous ?

L E P R I N C E.

Montrons à mes Sujets cette jeune Princesse ;  
 Allons porter la joie où regnoit la tristesse..

F I N D E L A C O M E D I E,  
 & du Second Tome.



## T A B L E A L P H A B E T I Q U E des Pieces contenues au Second Tome.

### B

#### B O U Q U E T S.

|                                                    |                 |
|----------------------------------------------------|-----------------|
| <b>D</b> E ces œillèts , aimable Iris ,            | <i>page</i> 256 |
| L'Amour & l'Amitié s'étant mis dans la tête.       | 104             |
| Pour un bouquet, je vous envoie un cœur.           | 110             |
| Quand la paix regne sur la terre.                  | <i>idem.</i>    |
| Voici, charmante Iris, le jour de votre fête.      | 98              |
| Vos yeux sont des filoux, je vous le dis tout net. | 140             |

### C

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| Certes, je vous suis redevable. | 166 |
|---------------------------------|-----|

#### C H A N S O N S.

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Ah , j'ai bien mérité mon funeste malheur.       | 185 |
| Ah , quel plaisir, quelle gloire.                | 260 |
| Amour, pren pitié de mes peines.                 | 182 |
| Depuis que le Héros que j'aime,                  | 31  |
| Eloigné de votre présence.                       | 116 |
| J'ai perdu mon chien, ma musette.                | 22  |
| Loin du Berger qui m'engage,                     | 181 |
| Ne me reprochez point, Iris, que j'aime à boire. | 69  |
| Ne vous offensez pas, adorable Climéne.          | 185 |
| Quand je vous voi je redouble ma chaîne.         | 186 |
| Quand le dépit vous fait quitter Climéne.        | 97  |
| Réveilles les échos , éclarantes trompettes.     | 261 |
| Si tu perdois de tes attraits.                   | 118 |

#### C H A N S O N S A B O I R E.

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Ah, faut-il que le tems, par un caprice étrange. | 152 |
| Ah, que je te plains, pauvre Amant.              | 42  |
| Allez, heureux Amans, auprès de vos Maîtresses.  | 133 |
| Amour, avec de fortes armes.                     | 37  |
| Enfin, j'ai quitté Climéne.                      | 22  |
| Fuyons l'Amour, c'est un Normand,                | 120 |

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| Je ne suis plus amoueux.                       | 32  |
| Lors qu'Iris dans un festin.                   | 28  |
| Ne quittons plus l'ombre des treilles.         | 203 |
| Quand Bellone en courroux allume son flambeau. | 49  |
| Quand on a passé son printems.                 | 62  |
| Triste raison, laissez-nous en repos.          | 21  |
| Un bon Beuveur pénétré de tristesse.           | 193 |

*CHANSONS sur des Airs de Vaudevilles.*

|                                           |     |
|-------------------------------------------|-----|
| Iris, on vous donne un Époux. 2 Couplets. | 134 |
| Héros, dont la présence. 3 Couplets.      | 45  |
| Sur le Parnasse j'ai monté. 10 Couplets.  | 131 |

D

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| Dame aux airs prévenans, je me gaudis.        | 216 |
| <i>Diane &amp; Endimion, Pastorale.</i>       | 217 |
| <i>Divertissement représenté à Barcelone.</i> | 1   |

E

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| <i>Epithalame pour Monsieur de N.</i> | 80 |
|---------------------------------------|----|

*EGLOGUES.*

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| <i>Le retour du Printems.</i> | 157 |
|-------------------------------|-----|

*ENIGMES.*

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| A la Cour, à la Ville, en Province, au Village. | 189 |
| A plus d'un plaisir je convie.                  | 139 |
| Du siècle d'or je ramène l'usage.               | 173 |
| Je me plais sur le bord de l'humide rivage.     | 154 |
| Je ne suis pas moins fier que beau.             | 79  |
| Je prens toujours un vol audacieux.             | 136 |
| Je sers à differens usages.                     | 114 |
| Je suis à Paris chaque jour.                    | 118 |
| Je suis semblable au flambeau de l'Amour.       | 89  |
| L'Art ingénieux est mon pere.                   | 181 |
| L'on me chérit quand je suis ronde.             | 114 |
| Par un pied je suis attaché.                    | 79  |
| Sans le secours de la peinture.                 | 145 |

*EPIGRAMMES.*

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Loin de s'affujettir au précepte d'Horace. | 246 |
| Mars & Vénus pourroient dans ce charmant.  | 133 |

EPIGRAMES.

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| Auras-tu , Dame cointe & gente.                    | 190 |
| Beau Sire, faites-nous sçavoir.                    | 199 |
| Bon jour, bon an, preux Capitaine.                 | 141 |
| Bon jour, bon an, preux Chevalier.                 | 137 |
| Bon jour, fortuné Voyageur.                        | 194 |
| Bon jour, Illustre Président.                      | 19  |
| Certes, ce n'est pas peu de pouvoit se flater.     | 167 |
| Certes, je plains le piteux sort.                  | 35  |
| Certes, si vous ne pensez pas.                     | 43  |
| Cointe Dame, j'aprens avec grande allegresse.      | 153 |
| Cointe & gentille Dame, aux yeux piquants.         | 127 |
| Cointe & piquante Demoiselle.                      | 208 |
| Cointe Pucelle, aux airs si gracieux.              | 124 |
| Contre tes Vers, il n'est vapeurs qui tiennenz.    | 66  |
| Dame aimable, mais point aimante.                  | 243 |
| Dame, dont les regards flateurs.                   | 197 |
| Dame, pour qui chacun soupire.                     | 205 |
| Dame, que nature a pourvûc.                        | 187 |
| Demoiselle aux airs fins, bien cuidois en étrenne. | 19  |
| Demoiselle silencieuse.                            | 213 |
| Demoiselle trop louangeuse.                        | 111 |
| Eh bien, ma Muse, en tenez-vous.                   | 99  |
| Gentille Dame, à qui chacun veut plaire.           | 47  |
| Gentille Dame, au maintien doux.                   | 147 |
| Grand Sénateur de plus d'une façon.                | 135 |
| J'ai lû maintefois, courtois Sire.                 | 50  |
| J'aprens avec plaisir, aimable Enchanteresse.      | 237 |
| Je te souhaite une tres-bonne année.               | 239 |
| Illustre Ami, j'ai peine à me defendre.            | 111 |
| Illustre Ami, tu me demandes.                      | 75  |
| Illustre Président, j'ai grande impatience.        | 63  |
| Illustre Président, j'ai reçu la missive.          | 70  |
| Illustre Président, je me gaudis d'apprendre.      | 15  |
| Oublieuse & gentille Dame.                         | 210 |
| Philosophe silencieux.                             | 201 |

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b>Pourquoi, preux Chevalier, ne revenez-vous pas.</b> | 2   |
| <b>Quand le Courier vint l'autre jour.</b>             | 257 |
| <b>Que l'an commence, ou qu'il finisse.</b>            | 13  |
| <b>Quoi, c'est un traité de l'Amour.</b>               | 105 |
| <b>Quoi, tous les ans, Pucelle incorrigible.</b>       | 33  |
| <b>Sçavez-vous bien, gentille Dame.</b>                | 241 |
| <b>Si j'ai trop gardé le tacer.</b>                    | 183 |
| <b>Si l'on trouve dans mes missives.</b>               | 115 |
| <b>Sus; ma Muse, réveillez-vous.</b>                   | 143 |
| <b>Tu dis que tu quittes Bacchus.</b>                  | 253 |
| <b>Vers ou Prose, à proportion.</b>                    | 102 |

E T R E N N E S.

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| <b>Bon jour, bon an, &amp; parfaite allegresse.</b> | 174 |
| <b>N'agueres pour un certain cas.</b>               | 41  |
| <b>Vous méritez d'être étrennée.</b>                | 12  |

G

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| <b><i>Griselde, ou la Princesse de Saluces, Comédie.</i></b> | 265 |
|--------------------------------------------------------------|-----|

H

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b>Hélas, de quoi nous sert la Saison des Zéphirs,</b> | 215 |
| <b>Héros naissant, si la cruelle envie.</b>            | 155 |

H I V E R S.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b>Ce n'est plus la Saison des tendres badinages.</b>  | 146 |
| <b>Hiver, affreux Hiver, vient finir nos allarmes.</b> | 32  |
| <b>L'Hiver fait languir la nature.</b>                 | 113 |
| <b>Pour braver les froideurs d'un Hiver rigoureux.</b> | 207 |

J

|                                                              |    |
|--------------------------------------------------------------|----|
| <b>Je suis un jeune Chat plein de force &amp; d'adresse.</b> | 82 |
| <b>Je vous choisis pour ma Maîtresse.</b>                    | 82 |

I D I L L E S.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b><i>L'Automne.</i></b>                               | 247 |
| <b><i>Pour la Fête du Roi d'Espagne.</i></b>           | 53  |
| <b><i>Sur le retour du Roi d'Espagne à Madrid.</i></b> | 83  |

L

|                                         |    |
|-----------------------------------------|----|
| <b>L'Amour, ce petit Dieu trompeur.</b> | 81 |
| <b><i>L'Amour Boulanger.</i></b>        | 23 |
| <b><i>La veuve Dupée.</i></b>           | 73 |

|                              |     |
|------------------------------|-----|
| <i>Le Séjour de Savigny.</i> | 149 |
| <i>L'Oracle de Vulcain.</i>  | 196 |

LETTRES EN VERS SEMEZ.

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| Eh bien, Monsieur, comment vous.  | 91  |
| Vous me faites honneur, Monsieur. | 175 |

M

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| <i>Métamorphose d'un Berger en Perroquet.</i> | 129 |
| <i>Métamorphose d'un Eventail en Tableau.</i> | 236 |

MADRIGAUX.

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| Aimable Iris, votre presence.                     | 17  |
| Animé d'un transport jaloux.                      | 28  |
| Avant le jour de l'An pour vous faire ma cour.    | 104 |
| Des vrais Amis Louïs est le modèle.               | 214 |
| Gracieuse & jeune Bergere                         | 238 |
| Grand Héros, ta prudence & ta rare valeur.        | 261 |
| Grand Roi, tu vois l'Himen remplir.               | 204 |
| Je ne souhaite pas que dans cez an nouveau.       | 252 |
| Je viens d'un bon endroit où vous êtes chérie.    | 173 |
| Illustre Abbé, ton Portrait nous enchante.        | 166 |
| L'aimable & gracieuse Aminte.                     | 146 |
| Onc ne suis d'assez mauvais goût.                 | 172 |
| Par ton heureux retour tu viens finir nos peines. | 155 |
| Pour garentir ton jeune cœur.                     | 18  |
| Poursui, fameux Héros, poursui tes grands.        | 262 |
| Quand vous seriez moins belle, illustre.          | 240 |
| Que de feux cette nuit ont brillé dans les airs.  | 181 |
| Qu'on ne me parle point d'Amant.                  | 12  |
| S'il ne falloit que bien aimer.                   | 186 |
| Sous votre main vous trouvez chaque jour.         | 17  |
| Tandis que rien ne vous engage.                   | 42  |
| Un aimable Berger m'aime avec violence.           | 12  |
| Vous n'êtes pas moins paresseuse.                 | 8   |
| Vous sçavez, Dame cointe & sage.                  | 171 |

O juste Ciel, calmez la terre. 215  
On a grand soin de moi, mon aimable. 123

P

Point ne me chaut de votre absence. 259

PRINTEMPS.

Depuis le regne des Zéphirs. 120

Tout renaît dans ce beau séjour. 140

Tu m'avois promis, Climene. 148

R

RONDEAU.

Qui nous poursuit, dit Staremborg fuyant. 156

S

SONNETS EN BOUITS-RIMEZ.

Damon est le mari d'une gentille cruche. 38

Heureux qui peut de vin remplir sa grande cruche. 119

Si l'Himen discourtois te donnoit un chapeau. 109

T

Tout languissoit dans nos bocages. 90

V

Venus Cabaretiere. 25

---

Sujets des Enigmes contenues dans ce Volume.

Page 79, le Paon : idem, le Tournesol : page 89,  
l'Ardent : page 114, le Papier : pag. idem, une Bourse :  
page 118, le Pot au lait : page 136, l'Aigle : page  
139, la Table à manger & à joier : page 145, la  
Carnelion : page 154, le Castor : page 173, la Tabac-  
tiere : page 181, la Musique : page 189, le Chapeau.

---

*Fautes à corriger.*

Page 40, Vers 4, on, lisez l'on.

57, 18, par, lisez pour.

92, ligne 2, imaginé, lisez imaginée.

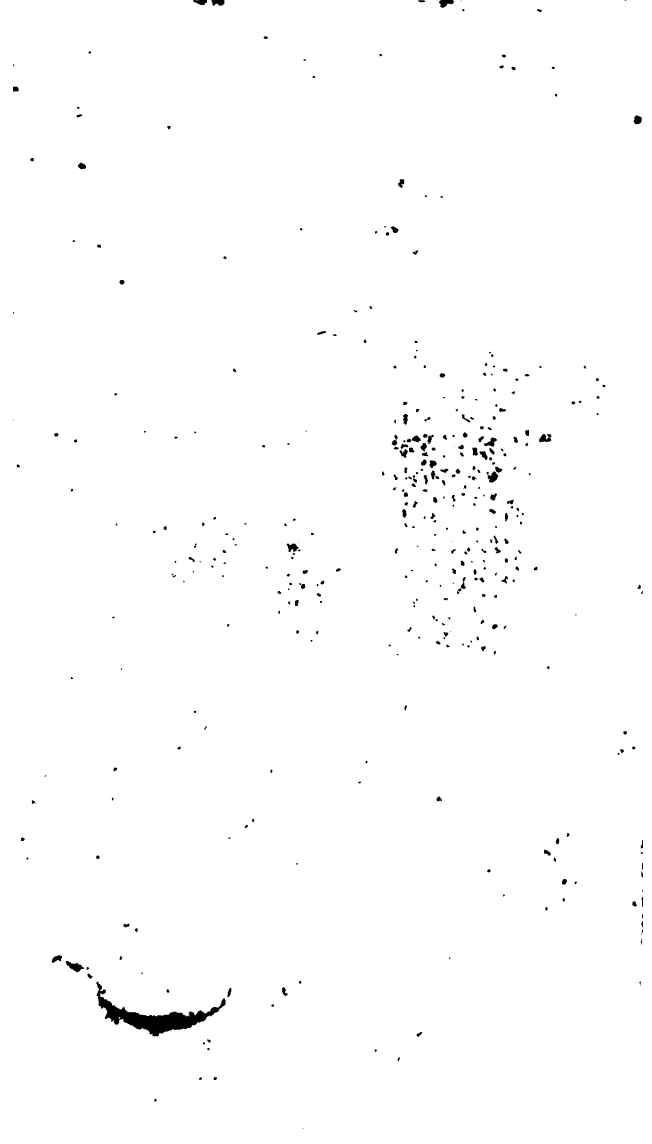
161, Vers 1, ta prefence, lisez ta prudence.

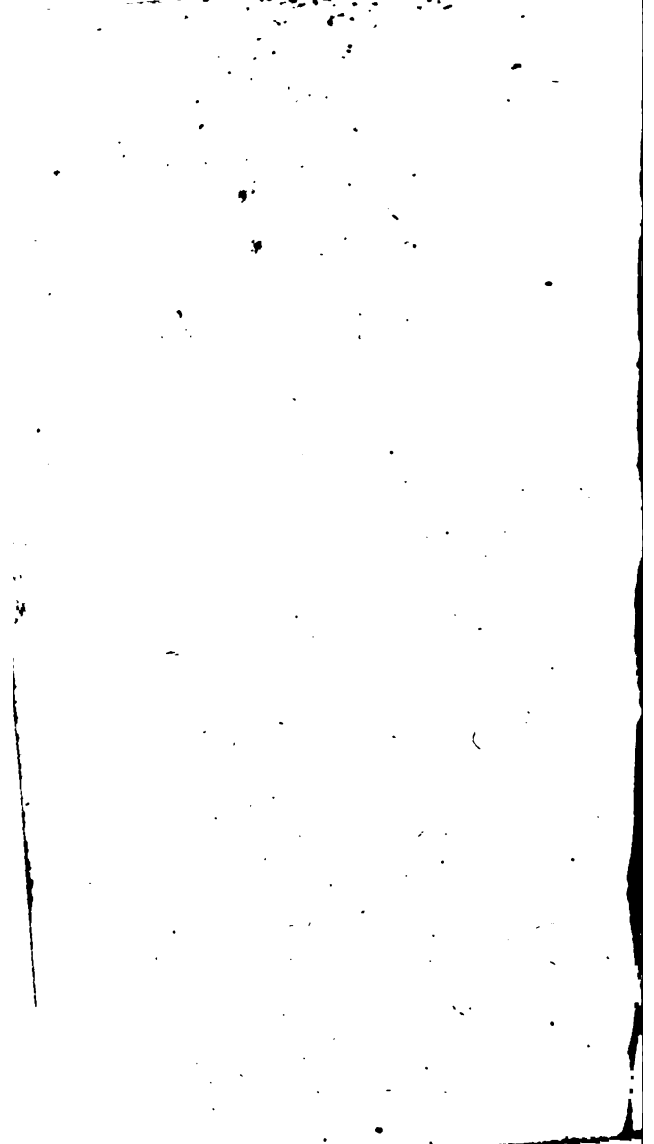
285, 24, conduit dans, lisez conduicte en.



67685592









Vet. Fr. II A. 633

